

# VOYAGES

DE M. LE MARQUIS  
DE CHASTELLUX  
DANS L'AMÉRIQUE  
SEPTENTRIONALE,

Dans les années 1780, 1781 & 1782.

---

Πολλὰς δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα, καὶ νόον ἔγνω.

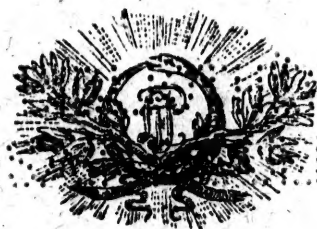
Multorumque hominum vidit urbes, & mores cognovit.

ODISSÉE, Liv. I.

---

SECONDE ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,  
CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,  
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

---

1791.

128404

V O Y A G E S

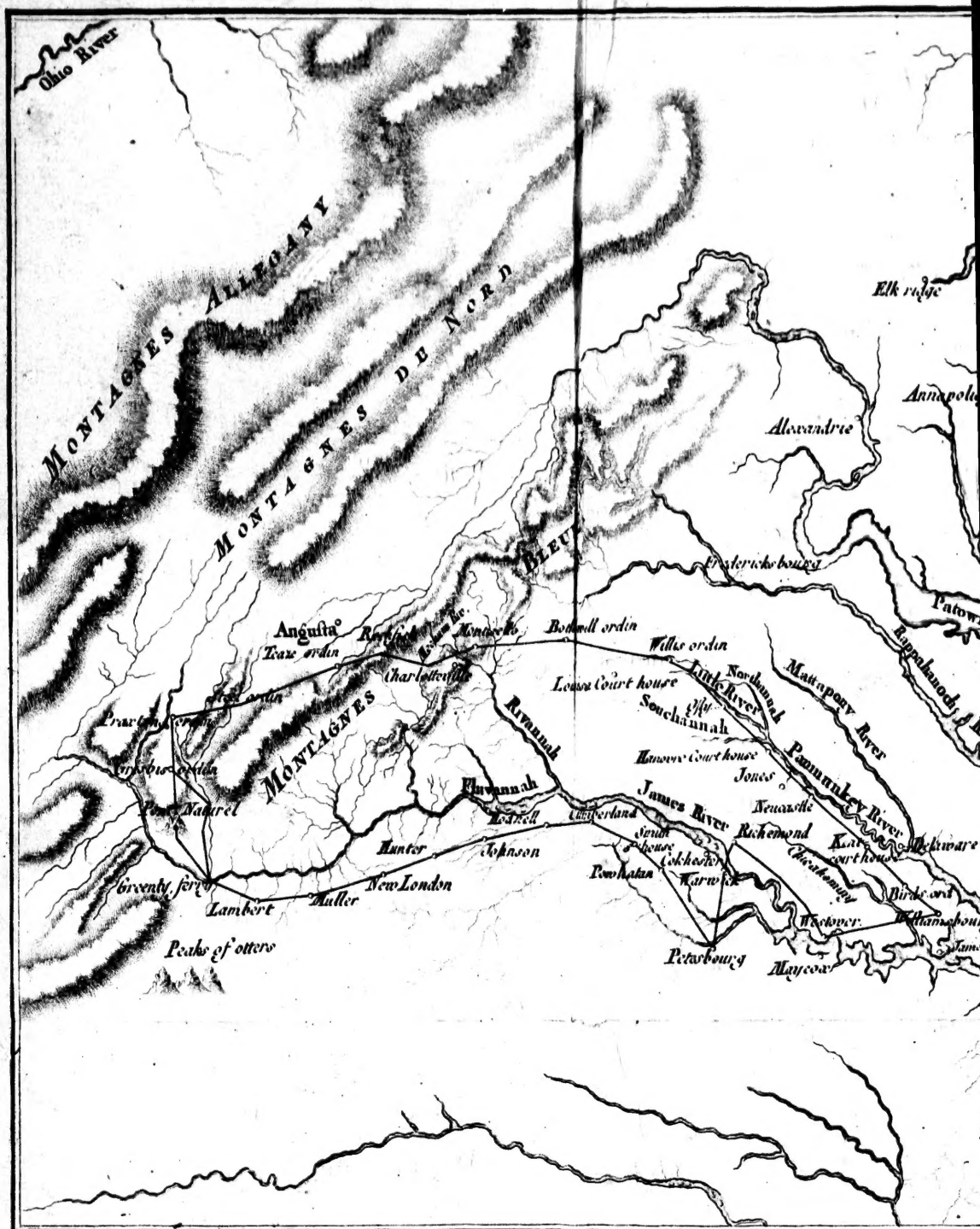
DE BATAVIA

DE BATAVIA

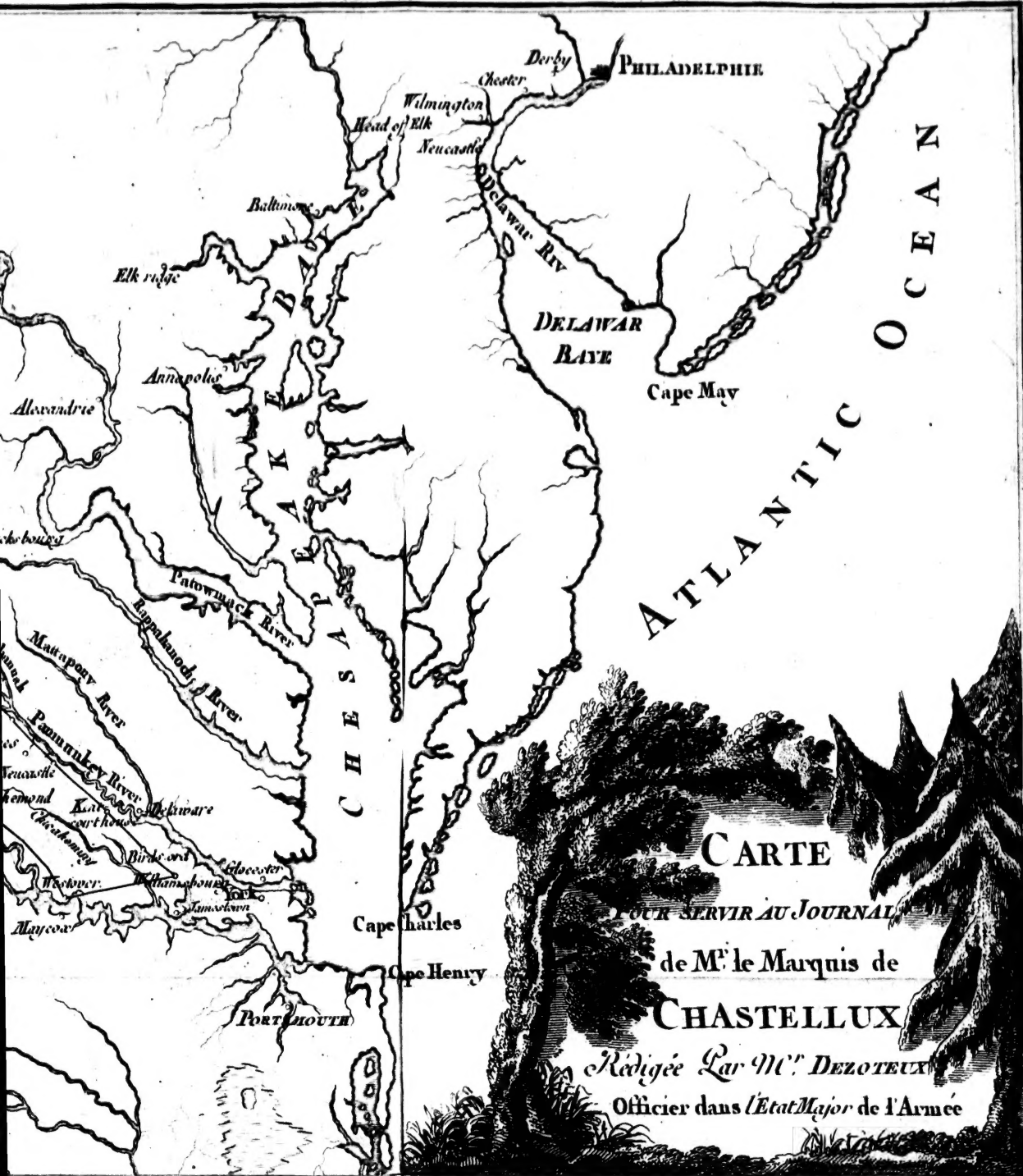
DE BATAVIA

128404





Aldring's sculp







# VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

---

## VOYAGE DANS LA HAUTE VIRGINIE, *Dans les Apalaches & au Pont-Naturel.*

---

Du moment que les troupes françoises furent établies dans les quartiers qu'elles ont occupées en Virginie, je formai le projet de faire un voyage dans la haute partie de cet État. On m'avoit assuré que j'y trouverois des objets dignes d'exciter la curiosité d'un étranger; &, fidele au principe que je me suis fait dès ma jeunesse, de ne négliger aucune occasion de voir le plus de pays qu'il me seroit possible, j'avois une véritable impatience de me mettre en chemin. Cependant la saison étoit bien peu fa-

*Tome II.*

A

vorable : elle rendoit les voyages difficiles & pénibles ; & , d'ailleurs , l'expérience m'a appris que ceux qu'on fait en hiver , n'offrent jamais la plus grande satisfaction qu'on puisse se procurer , celle de voir la nature telle qu'elle doit être , & de se former une idée juste de l'aspect d'un pays ; car il est plus aisé à l'imagination de dépouiller un paysage des charmes du printems , que d'en revêtir le squelette hideux de l'hiver ; comme il est plus aisé de deviner ce que sera Madame de S. m. n. à l'âge de 80 ans , que ce qu'a été Madame du D. F. n. à celui de Madame de S. m. n. D'ailleurs , M. de Rochambeau s'étant absenté pendant le mois de Février , & M. le Chevalier de la Luzerne ayant choisi le mois de Mars pour nous faire une visite , j'ai été conduit par convenance & par nécessité , à attendre le mois d'Avril pour commencer mon voyage. Je suis donc parti , le 8 Avril , avec M. Lynch , alors mon aide-de-camp , & maintenant aide-major-général ; M. Franck-Dillon , mon second aide-de-camp (1) ; & M. le Chevalier d'Oyré ,

---

(1) M. le Baron de Montesquieu étoit retourné en Europe après le siège d'York. Il ne revint qu'au mois de Septembre suivant.



ingénieur : six domestiques montés, & un cheval de main, composoient notre suite ; de façon que notre petite caravane consistoit en quatre maîtres, six domestiques & onze chevaux. Je m'étois mis en règle avec le printems, & je lui avois donné tout le tems de venir au-devant de moi. A 37 degrés de latitude, on pourroit l'attendre au mois d'Avril, mais je ne le rencontrai pas dans les bois que je traversai ; à peine me fut-il possible d'y démêler quelques épines commençant à verdier. Le soleil n'en étoit pas moins chaud, & je regrettois de retrouver l'été dans le ciel, tandis que le printems ne paroissoit pas encore sur la terre. Les dix-huit milles de chemin, que je parcourus avant de faire rafraîchir mes chevaux à *Bird's-tavern*, m'étoient suffisamment connus. C'étoit la même route que j'avois suivie l'été dernier, en venant à Williamsburg. Les seize que je fis pour compléter ma journée & arriver à *New-Kent-Court-Houffe*, ne m'offrirent rien de curieux, & tout ce que j'appris de ma conversation avec M. *Bird*, fut qu'il avoit été pillé par les Anglois, lorsqu'ils passèrent & repassèrent devant sa maison, en marchant à *Wesle-*



ver, pour suivre M. de la Fayette, & en retournant à Willamsburg, après avoir inutilement cherché à l'entamer. Ce n'étoit rien de voir les fruits, les volailles, les bestiaux enlevés par les troupes légères qui formoient l'avant-garde, l'armée ramasser ce que l'avant-garde avoit laissé, les Officiers eux-mêmes s'emparer du rum & de tous les comestibles, sans jamais payer un denier ; cet orage, qui détruisoit tout sur son passage, étoit suivi d'un fléau plus terrible encore : une nombreuse canaille, sous le nom de *réfugiés* & de *Loyalistes*, suivoit l'armée, non pour combattre avec elle, mais pour partager le pillage. Les meubles, les vêtemens des habitans, étoient ordinairement le seul butin qu'on laissoit à leur avidité : après avoir dévasté les maisons, ils dépouilloient les propriétaires, & M. Bird se souvenoit encore avec douleur, qu'on lui avoit ôté, de force, les bottes qu'il avoit à ses jambes. Je ne dois pas oublier qu'avant d'arriver chez lui, j'eus occasion de me rappeler le premier châtiment que ces brigands éprouverent. En effet, à six milles de Williamsburg, j'avois passé près d'un endroit où les bois

laissent un terrain découvert, à la croisée de deux chemins, dont l'un mène à Williamsburg, & l'autre à *James-town*. C'est là que le 25 Juin, M. de la Fayette fit attaquer par son avant-garde celle de Lord Cornwallis. *Simcoe*, qui la commandoit, étoit resté en arrière pour rassembler des bestiaux, tandis que Lord Cornwallis campoit à Williamsburg, où il étoit arrivé la veille. La cavalerie de M. de la Fayette ayant pris quelqu'infanterie en croupe, arriva assez tôt pour obliger *Simcoe* à s'arrêter & à combattre. Le reste de l'infanterie légère des Américains joignit bientôt après. *Simcoe* combattit avec désavantage, jusqu'à ce que Lord Cornwallis marchât à son secours. Alors les Américains se retirèrent, après avoir tué ou blessé près de cent cinquante hommes, & n'en avoir perdu que sept ou huit. Le Colonel *Buttler*, Officier Américain, qui étoit à la tête d'un bataillon d'infanterie légère, & le Colonel *Valgan*, Officier François, qui en commandoit un autre, se distinguèrent beaucoup dans cette journée.

Le souvenir de cet événement, présage des succès qui ont couronné notre campagne, m'occupa

d'autant plus agréablement pendant la soirée , que j'étois établi dans une assez bonne auberge , où l'on nous servit un excellent souper , composé principalement d'esturgeons & d'aloses ; deux sortes de poissons pour le moins aussi bons en Virginie qu'en Europe , mais qui ne se font voir qu'au printems.

Le lendemain matin j'eus une jouissance d'un autre genre. Je m'étois levé avec le soleil , & tandis qu'on préparoit le déjeuner , je me promenois autour de la maison. Les oiseaux se faisoient entendre de tous côtés ; mais mon attention fut fixée par un chant fort agréable , dont les sons paroissoient venir d'un arbre prochain. Je m'en approchai doucement , & je reconnus que j'en avois l'obligation à un *mocking-bird* qui saluoit le soleil levant. D'abord je craignois de l'effaroucher ; mais , tout au contraire , ma présence lui fit plaisir , & il parut se réjouir d'avoir un auditeur. Il chanta mieux que jamais , & son émulation augmenta encore , lorsqu'il vit deux chiens qui me suivoient , s'approcher de l'arbre sur lequel il étoit perché. Alors il ne cessa de voltiger d'une branche à l'autre , toujours en chantant ; car cet oiseau singulier , aussi remarquable par

son agilité que par son ramage ; s'élève & s'abaisse continuellement , de sorte qu'il ne paroît pas moins le favori de Terpsicore , que celui de Polhymnie. Assurément on ne peut lui reprocher de fatiguer ses auditeurs , car rien n'est plus varié que son chant ; c'est au point qu'il est impossible de l'imiter , & même d'en donner une idée. Comme il eut lieu d'être content de mon attention à l'écouter , il ne me cacha aucun de ses talens ; on eût dit qu'après m'avoir fait entendre un très joli concert , il vouloit encore me donner la comédie. En effet , il se mit à contrefaire différens oiseaux : ceux qu'il imita de la manière la plus reconnoissable , du moins pour un étranger , sont le geai , le corbeau , le cardinal & le vanneau (1). Il sembloit chercher à me retenir auprès de lui ; & lorsqu'après l'avoir écouté près d'un quart d'heure , je voulus me rapprocher de la maison , il me suivit en volant d'arbre en arbre , toujours continuant de chanter , tantôt ses propres chansons ,

---

(1) Ou plutôt le *painted plover* , le *pluvier coloré* , qui est le vanneau d'Amérique. Il diffère du nôtre par son plumage , mêlé de gris , de blanc & de jaune doré : il en diffère aussi un peu par son chant ; mais il en a la forme & les mœurs , & c'est absolument la même espèce.

tantôt celles qu'il avoit apprises en Virginie & dans ses voyages; car cet oiseau est du nombre de ceux qui changent de climat, quoiqu'on le voye quelquefois pendant l'hiver.

La journée que j'avois à faire devant être plus longue que celle de la veille, je partis de *New-Kent-Court-House* avant huit heures, & je fis vingt milles pour arriver à *New-Castle*, où j'avois résolu de donner une heure ou deux de repos à mes chevaux. Je ne trouvai pas le chemin si uni que la veille; quelques collines en interrompent la monotonie. De leur sommet, on peut porter sa vue à quelques milles de distance, & de tems en tems on apperçoit le Pamunkey, qui coule dans une vallée profonde & couverte de bois. En approchant de *New-Castle*, le terrain s'éclaircit. Cette petite Capitale d'un petit Comté, contient vingt-cinq ou trente maisons, dont quelques-unes assez jolies. Lorsque mes chevaux furent reposés, & que la chaleur, déjà très forte dans le haut du jour, fut un peu tombée, je continuai ma route afin d'arriver avant la nuit à *Hanover-Court-House*, dont j'étois encore à seize milles. Le pays que je traversai est

un des plus riens de la basse Virginie ; on y voit beaucoup de terres cultivées & de belles habitations, entr'autres celle de *M. Jones*, qui est située près du chemin, à deux milles de *New-Castle* : elle s'annonce bien à l'extérieur ; mais on assure qu'elle est meublée avec beaucoup de recherches, &, ce qui est plus rare en Amérique, qu'elle est encore embellie par un jardin dans le genre Anglois. On prétend même que cette espèce de parc, dont la rivière forme une parti de l'enceinte, ne le cede pas en beauté à ceux dont l'Angleterre nous a fourni le modele, & que nous imitons avec beaucoup de succès (1).

Lorsqu'on est à trois milles d'*Hanover*, on trouve deux chemins ; celui que je devois suivre tourne un peu vers le nord, & rapproche du *Pamunkei*. J'arrivai avant le soleil couché, & je descendis dans une assez belle auberge. Une très grande salle & un grand portique couvert, sont destinés à recevoir les personnes qui se rassemblent tous les trois mois

---

(1) L'Auteur a eu depuis occasion de voir ce jardin ; il répond à la description qu'on lui en avoit faite, & il est réellement très agréable.



à la *Court-House*, soit pour les affaires civiles, soit pour les affaires publiques. Cet asyle leur est d'autant plus nécessaire qu'il n'y a point d'autres maisons aux environs. Les Voyageurs profitent de ces établissemens, indispensables dans un pays dont les habitations sont dispersées, au point qu'elles sont souvent à plus de deux milles les unes des autres. On a eu soin de placer les *Court-House* au centre du Comté. Comme ces Comtés sont en très grand nombre en Virginie, ils n'ont gueres plus de six ou sept lieues de diamètre : ainsi chacun peut retourner chez soi, après avoir fait ses affaires.

Le Comté d'Hanover, comme celui de New-Kent, se souvenoit encore du passage des Anglois. *M. Tilman*, mon hôte, tout en déplorant son malheur d'avoir logé & nourri Lord Cornwallis & sa suite, sans que sa Seigneurie eût offert le moindre paiement, ne pouvoit s'empêcher de rire encore de l'épouvante que l'arrivée imprévue de Tarleton avoit répandue parmi un nombre assez considérable de *Gentlemen* qui étoient venus aux nouvelles, & s'étoient rassemblés à la *Court-House*. Un Nègre à cheval, vint, à toutes jambes, les avertir que

Tarleton n'étoit pas à plus de trois milles. Le parti de la retraite fut bientôt pris ; mais l'alarme étoit si chaude , & la confusion si grande , que chacun sauta sur le premier cheval qui se trouva sous sa main , de façon qu'un très petit nombre de ces Curieux s'en retourna sur sa propre monture. Les Anglois venoient alors de Vestover ; ils avoient passé le *Chikahominy* à *Buttom'sbridge* , & ils se dirigeoient vers la *South-Anna* , que M. de la Fayette avoit mise entr'eux & lui.

M. Tilman ayant eu le tems de renouveler ses provisions depuis la retraite de Cornwallis , nous soupâmes assez bien , & nous eûmes la compagnie de M. Lee , frère du Colonel *William Lee* , qui a commandé long-tems une légion , & qui s'est souvent distingué , sur-tout en Caroline (1).

---

(1) Lord Cornwallis étant , sans contredit , le Général anglois dont le courage , les talens & l'activité ont causé le plus de pertes aux Américains , il n'est pas étonnant qu'il ne leur ait pas inspiré les mêmes sentimens qu'à ses propres troupes , dont l'attachement & même l'admiration pour son caractère n'avoit pas de bornes. Cependant ils ne l'ont jamais accusé de rapine , ni même d'aucune vue intéressée , & les plaintes de M. Tilman prouvent seulement quelles sont les tristes conséquences d'une guerre , dans le cours de

Nous partîmes le lendemain à neuf heures du matin , après avoir déjeuné beaucoup mieux que nos chevaux ; car ils n'avoient eu que du grain , le pays étant tellement dépourvu de fourage , qu'il nous fut impossible de trouver une botte de foin , ou même de feuilles de maïs , quoique nous en eussions fait chercher à plus de deux milles à la ronde. A trois milles & demi d'Hanover , nous passâmes la South-Anna sur un pont de bois. J'observai que la rivière étoit encaissée , & la nature du pays me donna lieu de croire qu'elle devoit l'être ainsi dans une grande partie de son cours. Il me

---

laquelle les Anglois éprouvoient encore plus la disette au milieu des succès que dans leurs désastres , parce que les premiers les éloignoient de leurs flottes , & que les autres les en rapprochoient. Mais sans doute la plus douloureuse de ces conséquences étoit la nécessité où se trouvoit un homme de la naissance & du caractère de Mylord Cornwallis , de conduire , plutôt que de commander , un grand nombre de traîtres & de brigands , que la politique angloise decoroit du nom de *Loyalistes*. Cette canaille précédait ses troupes au pillage & se gardoit bien de les suivre au danger. L'incendie , la dévastation , les outrages de toute espèce , marquoient son passage. Elle a ravagé , il est vrai , quelque partie de l'Amérique ; mais elle a ruiné l'Angleterre , en inspirant à ses ennemis une haine irréconciliable.

parut donc qu'elle eût été d'une bonne défense, si M. de la Fayette, qui l'avoit passé plus haut, avoit eu le tems de se porter au pont, & de le faire couper. Sur la rive gauche de cette riviere, le terrain s'éleve, & on monte une coline assez haute. Le pays est stérile, & je voyageai presque toujours dans les bois, jusqu'à une heure après midi, que j'arrivai à *Offly*, chez le Général *Nelson*, ci-devant Gouverneur de la Virginie. J'avois eu occasion de le connoître pendant l'expédition d'York. Il étoit alors Gouverneur, & dans des tems très difficiles, il s'étoit conduit avec le courage d'un brave Soldat, & le zele d'un bon Citoyen. Lorsque les armées angloises portoient la désolation dans le sein de sa Patrie, lorsque les nôtres arrivoient inopinément pour la secourir & la venger, il avoit été obligé d'employer tous les moyens & toutes les ressources possibles, soit pour aider M. de la Fayette à faire quelque résistance, soit pour fournir au Général Washington des chevaux, des voitures & des subsistances, dont il avoit le besoin le plus pressant. Il ne fera pas à l'honneur de la Virginie, de dire que le seul fruit qu'il ait tiré de

tant de travaux, a été la haine d'une grande partie de ses Concitoyens ; qu'à la première assemblée de l'État, qui s'est tenue après la campagne, il n'a trouvé parmi eux ni la satisfaction d'être affranchi de la servitude, ni l'émulation que les succès ont coutume d'inspirer ; mais à la place de ces sentimens si naturels en pareille circonstance, un grand mécontentement de ce qu'on avoit souvent *pressé* leurs chevaux, leurs voitures & leurs fourrages (1). Des loix, des formalités qui auroient été anéanties par la conquête de l'État, furent bientôt invoquées contre le défenseur de l'État ; enfin, le Général Nelson, malade des fatigues de la campagne, mais encore plus fatigué de servir des ingrats, a résigné la place de Gouverneur, qu'il occupoit depuis six mois, après avoir eu toutefois la satisfaction de justifier sa conduite, & de voir son pays lui pardonner l'injure qu'il lui avoit faite en concourant à le sauver. Si, au témoignage que je viens de rendre du Général Nelson, j'ajoute que c'est un bon &

---

(1) *Presser* des chevaux, des voitures, des hommes mêmes, c'est les commander pour un service quelconque, au lieu de les demander de gré à gré. On fait ce que c'est que la *presse* des matelots.

galant homme sous tous les rapports possibles , & qu'il a toujours été parfaitement honnête avec les François , on sera surpris que je l'aie traité comme *Maturin* , dans la Comédie de Rose & Colas , c'est-à-dire , que j'aie été le voir en son absence. Il n'étoit pas chez lui ; & je n'en devois pas douter , puisque je l'avois rencontré près de Williamsburg , où des affaires publiques le rappelloient encore ; mais la visite que je m'étois proposé de lui faire , avoit toujours été liée au voyage que j'entreprendois alors. D'ailleurs je voulois voir sa famille , & sur-tout son jeune frere , M. William Nelson , que j'avois connu particulièrement à Williamsburg , où il avoit passé la plus grande partie de l'hiver.

Il s'en faut de beaucoup qu'*Ossly* soit un établissement qui corresponde à la richesse du Général Nelson & à la considération dont il jouit en Virginie ; c'est une médiocre plantation , où il s'étoit contenté de faire construire les édifices nécessaires à l'exploitation des terres & au logement de son *Overseer* (1). Son séjour habituel étoit à *York* :

---

(1) C'est le nom qu'on donne aux Régisseurs.



mais on croira aisément qu'il avoit été forcé de l'abandonner; & comme Offly est au-delà de la South-Anna, & assez reculé dans le pays, il avoit pensé que cette maison isolée seroit du moins un asyle sûr pour sa famille. Cependant elle n'a pas été à l'abri des visites du Lord Cornwallis, qui, dans ses pérégrinations en Virginie, s'est avancé jusques-là, mais sans y faire de grands dégâts.

En l'absence du Général, Mesdames Nelson, sa mere & sa femme, me reçurent avec toute l'honnêteté, la simplicité & la cordialité qui est le partage de cette famille. Mais comme en Amérique on ne croit jamais que les femmes suffisent pour faire les honneurs d'une maison, cinq ou six Nelsons s'étoient rassemblés pour me recevoir; entr'autres le Secrétaire Nelson; oncle du Général, deux freres de celui-ci & deux fils du Secrétaire. Ces jeunes gens étoient tous mariés; plusieurs avoient leurs femmes avec eux, & celles-ci leurs enfans, tous s'appellant Nelson, tous distingués seulement par leur nom de baptême; de sorte que pendant deux jours que je passai dans cette maison vraiment patriarcale, il me fut impossible de  
avoir

savoir à qui ils appartenoint. Lorsque je dis que je passai deux jours dans cette maison, on doit l'entendre dans le sens le plus littéral; car le tems fut si mauvais, qu'il n'y eut pas moyen d'en sortir. Le logement n'étant ni commode, ni spacieux, le parloir, ou le salon, rassembloit la compagnie, sur-tout les hommes, depuis l'heure du déjeuner, jusqu'à celle de se coucher; mais la conversation étoit agréable & bien soutenue. Si on vouloit faire quelque diversion, on trouvoit sous sa main de très bons livres anglois & françois; & un excellent déjeuner à neuf heures du matin, un grand dîner à deux heures; le thé & le punch dans l'après-midi, & un petit souper de fort bonne mine, faisoient une heureuse division de la journée, pour ceux dont l'estomach pouvoit s'y prêter. Il n'est pas inutile d'observer que dans cette occasion où quinze ou vingt personnes, dont quatre étrangers à la famille & au pays, se trouvoient rassemblés à la campagne; & contraints par le mauvais tems à rester dans la maison, il ne fut pas seulement question de jouer. Combien de parties de *triârac*, de *whisk*, de *lotto*, auroient été chez nous la consé-

quence nécessaire d'une pluie obstinée ? Peut-être aussi quelques amusemens plus agréables auroient varié la scène ; la musique , le dessin , la lecture publique , l'ouvrage des femmes , sont des ressources inconnues en Amérique ; mais il faut espérer qu'elle ne tardera pas à les acquérir. Certainement il ne manquoit que de l'étude à une jeune Miss Tolliver qui chanta quelques airs , dont les paroles étoient angloises , mais la musique italienne : sa voix charmante , & l'aimable simplicité de son chant , lui tenoient lieu de goût , si ce n'étoit pas le goût lui-même , le goût naturel , toujours sûr lorsqu'il est renfermé dans des justes limites , & que , timide dans sa foiblesse , il ne s'est pas encore compromis avec les faux préceptes & les mauvais modèles. Miss Tolliver avoit accompagné à Offly , Madame William Nelson sa sœur , qui venoit de faire une fausse couche , & qui gardoit son lit. Elle a été élevée au milieu des bois , par un pere , grand chasseur de renards ; ainsi elle n'a pu apprendre à chanter , que des oiseaux du voisinage , quand les hurlemens des chiens courans lui permettoient de les écouter : elle est d'une figure agréable , ainsi que

Madame Nelson, sa sœur, quoique moins jolie qu'une troisième sœur qui étoit restée dans la maison paternelle. Ces jeunes personnes venoient souvent à Williamsburg, lorsqu'il y avoit des bals ; elles y paroissent aussi bien mises que les habitans de la ville, & toujours avec le maintien le plus décent. D'un autre côté, les jeunes gens de l'armée avoient pris beaucoup d'amitié pour M. Tolliver, leur père, & ils se donnoient quelquefois la peine d'aller déjeuner & parler de chasse avec lui. Les Demoiselles, qui paroissent de tems en tems, ne gâtoient point la conversation. Ces jolies Nymphes, plus timides & plus douces que celles de Diane, ne conduisoient pas la chasse, mais elles en inspiroient le goût ; elles savoient se défendre des Chasseurs, mais elles n'accabloient pas de leurs flèches ceux qui osoient les regarder.

Après cette petite digression, pour laquelle on aura sans doute quelque indulgence, il est difficile de trouver une transition qui me conduise à parler d'un vieux Magistrat, dont les cheveux blancs, la taille élevée, & la figure noble, commandent le respect & la vénération. Le Secrétaire Nelson, dont

il s'agit maintenant, doit ce titre à la place qu'il occupoit sous le Gouvernement Anglois. En Virginie le Secrétaire chargé de conserver les registres de tous les actes publics, étoit Membre nécessaire du Conseil, dont le Gouverneur étoit le chef. M. Nelson a occupé cette place pendant trente ans. Il a vu l'aurore du beau jour qui commençoit à se lever sur son pays ; il a vu se former les orages qui l'ont troublé ; il n'a cherché ni à les rassembler , ni à les conjurer. Trop avancé en âge pour desirer une révolution , trop prudent pour l'arrêter si elle étoit nécessaire , & trop fidele à ses concitoyens pour séparer ses intérêts des leurs , il a choisi pour se retirer des affaires , l'époque même de leur changement. Ainsi, descendant du théâtre lorsque de nouveaux Drames demandoient d'autres Acteurs , il a pris sa place parmi les spectateurs , content de faire des vœux pour le succès de la Piece , & d'applaudir à ceux qui joueroient bien leur rôle. Mais dans la dernière campagne , le hazard l'a remis sur la scène , & lui a donné une fatale célébrité. Il habitoit à York , où il s'étoit fait bâtir une très belle maison : le goût & même le luxe européen n'en

avoient pas été exclus; on admiroit sur-tout une cheminée & quelques bas-reliefs de très beau marbre très bien travaillés, lorsque la destinée conduisit Lord Cornwallis dans cette ville pour le désarmer, ainsi que ses troupes, jusques-là victorieuses. Le Secrétaire Nelson ne crut pas devoir fuir les Anglois, à qui il ne pouvoit être odieux, ni inspirer aucun ombrage. Il fut bien traité par le Général, qui choisit sa maison pour y établir son logement, mais cette maison, placée sur une hauteur dans la situation de la ville la plus agréable, étoit aussi placée près des fortifications les plus importantes. C'étoit le premier objet qui frappoit les regards, lorsqu'on approchoit d'York. Bientôt au lieu de l'attention des voyageurs, elle attira celles des bombardiers & des canoniers: bientôt elle fut presqu'entièrement détruite. M. Nelson l'occupoit encore au moment que nos batteries, essayant leurs premiers coups, tuerent un de ses negres à très peu de distance de lui; Lord Cornwallis lui-même fut obligé de chercher un autre asyle. Mais quel asyle auroit pu convenir à un vieillard que la goutte privoit pour lors de l'usage



de ses jambes ! quel asyle sur-tout auroit pu le défendre contre les angoisses horribles qu'éprouvoit un pere assiégé par ses propres enfans ; car il en avoit deux dans l'armée américaine ; de sorte que chaque boulet qui étoit tiré , pouvoit porter la mort dans son sein , soit qu'il partît de la ville , soit qu'il vînt de la tranchée. J'ai été témoin de l'anxiété cruelle d'un de ces malheureux jeunes gens , lorsqu'après avoir envoyé un *flag* (1) pour redemander son pere , il tenoit les yeux fixés sur la porte de la ville par laquelle ce flag devoit sortir , & sembloit attendre sa propre sentence de la réponse qu'il recevroit. Lord Cornwallis n'eut pas l'inhumanité de se refuser à une demande si juste. Je ne puis me rappeler sans émotion d'avoir vu ce vieillard au moment où il venoit de descendre chez le Général Washington : il étoit assis , parce que son attaque de goutte continuoit encore ; & tandis que nous étions debout autour de lui , il nous ra-

---

(1) *Flag* , proprement pavillon , s'entend des pavillons de trêve , des bâtimens parlementaires qu'on envoie à la mer ; mais il signifie en anglois , tout Parlementaire , soit trompette , tambour , ou autres.

contoit avec un visage serein, quel avoit été l'effet de nos batteries, dont sa maison avoit éprouvé les premiers coups.

La tranquillité qui a succédé à ces tems malheureux, en lui donnant le loisir de compter ses pertes, ne lui en a pas rendu le souvenir plus amer ; il vit heureux dans une de ses plantations, où il ne lui faut pas six heures d'avertissement pour rassembler une trentaine de ses enfans ou petits-enfans, neveux ou petits-neveux, qui sont au nombre de soixante-dix, tous habitant la Virginie. Le rapide accroissement de sa propre famille justifie ce qu'il me disoit de celui de la population générale. Les emplois qu'il a occupés toute sa vie l'ont mis à portée d'en avoir des notions exactes. En 1742, les personnes taillables de l'État de Virginie, c'est-à-dire, les mâles blancs au-dessus de l'âge de seize ans, & les mâles & femelles noirs au-dessus du même âge, étoient au nombre de 63,000 ; maintenant ils excèdent 160,000.

Après avoir passé deux jours très agréablement au sein de cette famille intéressante, je partis le 12, à dix heures du matin, accompagné du Secré-

taire & de cinq ou six autres Nelson, qui me conduisirent jusqu'au pont de *Little-River*, petite creek qui se trouvoit sur mon chemin, à-peu-près à cinq milles d'Offly. Là, je me séparai d'eux; & après avoir fait encore onze milles dans les bois & dans un pays assez stérile, j'arrivai à une heure après midi à *Willis's-Ordinary*, c'est-à-dire, à l'auberge de M. Willis; car les auberges, qui, dans le reste de l'Amérique, sont désignées par les noms de Tavernes, ou Maisons publiques, s'appellent en Virginie, *Ordinary*. Celui-ci consiste dans une petite maison placée au milieu des bois & absolument isolée; cependant j'y trouvai beaucoup de monde rassemblé. Dès que je fus descendu de cheval, je demandai quelle raison pouvoit attirer tant de monde dans un lieu si désert, & j'appris que c'étoit un combat de coqs. Ce divertissement est fort à la mode en Virginie, où les mœurs angloises sont plus reconnoissables que dans tout le reste du continent. Lorsque les principaux amateurs se proposent de faire combattre leurs champions, ils ont soin d'en donner avis au public; & quoiqu'il n'y ait ni poste, ni messageries établies, cette nouvelle

importante se répand si facilement, qu'on voit des Planteurs venir de trente ou quarante milles, quelques-uns avec des coqs, mais tous avec de l'argent pour les paris, qui ne laissent pas d'être considérables. Il est nécessaire d'apporter avec soi quelques provisions; car l'auberge ne pourroit pas en fournir pour tant de personnes de bon appétit. Quant au logement, une grande chambre pour toute l'assemblée & une couverture pour chacun, suffisent à ces campagnards, qui ne sont pas plus délicats pour les commodités de la vie, que dans le choix de leurs amusemens.

Tandis que je faisois repaître mes chevaux, j'eus celui de voir un combat. Les préparatifs durèrent très longtems: on arma les coqs de longs éperons d'acier très pointus; on coupa une partie de leurs plumes, comme si on vouloit les dépouiller de leurs cuirasses; enfin ils combattirent, & l'un d'eux resta mort sur le champ de bataille. Les paris étoient assez considérables; l'argent des joueurs étoit déposé entre les mains d'un notable, & je pris plaisir à leur faire observer qu'il consistoit en grande partie en monnoie de France. Je ne fais ce

qu'il faut le plus admirer, de l'insipidité d'un pareil spectacle, ou de l'intérêt stupide qu'on y prend. Cette passion paroît être innée chez les Anglois ; car les Virginiens sont encore Anglois à bien des égards. Pendant que les parieurs animoient les coqs au combat, un enfant de quinze ans, qui étoit près de moi, trépignoit de joie, & s'écrioit : *Oh ! it is a charming diversion ! C'est un plaisir bien agréable.*

Il me restoit encore vingt-sept ou vingt-huit milles à faire pour trouver la seule auberge où je pusse m'arrêter avant d'arriver chez M. *Jefferson* ; car M. de Rochambeau, qui avoit fait le même chemin deux mois avant, m'avoit fort recommandé de ne pas coucher à la taverne de *Louisa-court-House*, le plus mauvais gîte qu'il eût trouvé en Amérique. Cette taverne est à seize milles de celle de Willis. Comme il m'avoit fait une peinture très énergique, tant de la maison que de l'hôte qui en fait les honneurs, j'eus la curiosité d'en juger par mes propres yeux. Je pris le prétexte de m'informer du chemin, & je vis que le logement des voyageurs n'étoit autre chose que la chambre même

du propriétaire. Cet homme, appelé *M. Johnson* est devenu si monstrueusement gros, qu'il ne peut plus sortir de son fauteuil. C'est un homme de bonne humeur, mais de mœurs médiocrement austères, qui a aimé la bonne chère & toutes sortes de plaisirs; au point qu'à l'âge de cinquante ans, il a tant augmenté son corps & diminué sa fortune, que par deux principes opposés, il est près de voir la fin de l'un & de l'autre: mais tout cela n'affecte en aucune façon sa gaieté. Je le trouvai étendu dans son fauteuil, qui lui sert de lit; car il lui seroit difficile de se coucher & impossible de se lever. Un tabouret supportoit ses grosses jambes, déjà ouvertes de tous côtés; un gros jambon & un *Bowl de Grog* lui servoient de compagnie, comme à un homme résolu de mourir au milieu de ses amis. Enfin il me rappelloit ce pays dont parle Rabelais, où les hommes se faisoient relire le ventre avec des cerceaux pour prolonger leur vie; & sur-tout cet Abbé qui, ayant épuisé toutes les ressources possibles, s'étoit enfin résolu à terminer ses jours par un grand festin, & avoit invité tout le voisinage à ses crevailles.

Il étoit déjà nuit, lorsque j'arrivai chez le Colonel *Boswell* : celui-ci est un grand & gros Ecoffois, âgé de soixante ans, & établi depuis quarante ans en Amérique, où il a été Colonel de milice sous le gouvernement anglois. Quoiqu'il tienne une espèce de taverne, il paroissoit peu préparé à recevoir des étrangers. En effet il étoit déjà tard, & d'ailleurs ce chemin qui ne mène qu'aux montagnes, est très peu fréquenté. Il étoit donc tranquillement assis près du feu à côté de sa femme, aussi âgée & presque aussi grande que lui, qu'il appelloit *Honey*, ce qui se rendroit en françois par *mon petit cœur*. Ces honnêtes gens nous reçurent à merveille ; ils éveillèrent & rassemblèrent leurs domestiques. Pendant qu'ils s'empressoient à nous servir, j'entendis souvent crier : *Rose, Rose* ; & enfin je vis paroître la plus hideuse négresse que j'aie vu de ma vie. Notre souper fut assez frugal. Le déjeuner du lendemain fut meilleur : nous eûmes du jambon, du beurre & des œufs frais, & pour boisson du café au lait ; car le *wiskey*, ou l'eau-de-vie de grain, que nous avions bu la veille mêlée avec de l'eau, étoit fort mauvais : d'ailleurs



nous étions parfaitement accoutumés à l'usage américain, qui est d'employer le café comme boisson en mangeant de la viande, des légumes & tout autre aliment.

Je me mis en marche à huit heures du matin, n'ayant rien appris dans cette maison qui soit digne d'être remarqué, si ce n'est que M. & Madame Boswell, quelque robustes & bien portans qu'ils m'aient paru l'un & l'autre, ont eut quatorze enfans, dont aucun n'a atteint l'âge de deux ans. Nous approchions d'une chaîne de montagnes assez élevées, qu'on appelle les *South-west-mountains*, parce qu'elles sont les premières qu'on rencontre en marchant vers l'ouest & avant d'arriver aux chaînes de montagnes, connues en France sous le nom d'*Apalaches*, & en Virginie sous celui de *Blue-ridge*, *North-ridgd* & *Allegany*. Comme le pays est très couvert de bois, on jouit peu de leur aspect. Je marchai longtems sans voir d'habitation, & assez embarrassé de choisir entre les différens chemin qui se croisent de tems en tems; mais enfin j'atteignis un voyageur qui m'avoit précédé, & qui me servit, non seulement à m'indiquer

mon chemin, mais aussi à me le faire trouver moins long : c'étoit un Irlandois assez récemment arrivé en Amérique ; mais qui avoit déjà eu le tems d'y faire plusieurs compagnes & d'y recevoir un bon coup de fusil dans la cuisse. Il me dit qu'on n'avoit jamais pu tirer la balle ; mais il n'en étoit pas moins bien portant & de bonne humeur. Je lui fit raconter ses exploits militaires , & je lui demandai sur-tout quelques détails sur le pays qu'il habite maintenant ; car il m'avoit dit qu'il étoit établi dans la Caroline du nord , à plus de quatre-vingt milles de *Catawbaw* , & à plus de trois cens milles de la mer. Ces nouveaux établissemens sont d'autant plus intéressans à connoître , qu'éloignés de tout commerce , ils sont fondés uniquement sur l'agriculture ; je veux parler de cette agriculture des Patriarches , qui consiste à faire croître des denrées pour la seule consommation du propriétaire , sans espérance de les vendre ou de les échanger. Il faut donc que ces Colons se suffisent à eux-mêmes. On conçoit aisément que les alimens ne leur manquent pas ; mais il faut que leurs propres brebis , que leur propre champs leur fournissent

ces vêtemens ; il faut qu'ils travaillent eux-mêmes leurs laines & leurs chanvres pour en faire du drap & de la toile ; qu'ils préparent leur cuirs pour en faire des souliers, &c. &c. Quant à la boisson, ils sont obligés de se contenter de lait & d'eau, jusqu'à ce que leurs pommiers soient assez grands pour porter des fruits, ou qu'ils aient pu se procurer des alembics pour distiller leurs grains. On n'imagineroit pas en Europe quel est, dans ces tems difficiles, l'article qui manque le plus aux nouveaux Colons ; ce sont les clous, car la hache & la scie peuvent suppléer à tout le reste. On trouve pourtant le moyen d'élever des barrières & de construire des toits sans employer de clous ; mais cela rend l'ouvrage beaucoup plus long, & on fait quel est dans de pareilles circonstances, le prix du tems & du travail. C'étoit une question bien naturelle que de demander à un tel cultivateur quelles affaires pouvoient le conduire à plus de quatre cens milles de chez lui : j'appris qu'il faisoit le seul commerce dont son pays soit susceptible, celui dont les gens les plus aisés cherchent à augmenter leur fortune ; il étoit venu vendre des

chevaux. En effet, ces animaux se multiplient aisément dans des contrées où les pâturages sont très abondans; & comme on peut les conduire sans aucune dépense en les faisant paître aussi sur la route, ils forment l'objet d'exportation le plus commode pour tous les pays éloignés du chemin & du commerce.

La conversation qui s'étoit établie entre nous continuant toujours, elle nous conduisit insensiblement au pied des montagnes. Nous n'eûmes pas de peines à reconnoître sur un de leurs sommets la maison de M. Jefferson; car on peut dire *qu'elle brille seule en ces retraites*. C'est lui qui l'a bâtie & qui en a choisi le site; en effet quoiqu'il possédât déjà des terres assez considérables aux environs, dans un pays si désert rien ne l'auroit empêché de former un établissement par-tout où il auroit voulu. Mais la nature devoit à un Sage & à un homme de goût de lui offrir dans son propre héritage le local où il pourroit mieux l'étudier & en jouir. Il a appelé cette maison *Monticello* (1), nom très modeste assurément, car elle est placée

---

(1) En Italien, *Monticello*, signifie petite montagne, monticule.

sur une montagne très élevée, mais qui annonce l'attrait du propriétaire pour la langue qu'on parle en Italie, & sur-tout pour les Beaux Arts dont cette contrée fut le berceau, & dont elle est encore l'asyle. Déformais je n'avois plus besoin de guide : je me séparai donc de mon Irlandois ; & après avoir monté plus d'une demi-heure par un chemin assez commode, j'arrivai à Monticello. Cette maison, dont M. Jefferson a été l'architecte & souvent l'ouvrier, est bâtie dans un genre italien & assez élégant, sans être pourtant exempte de défaut ; elle consiste dans un gros pavillon carré, dans lequel on entre par deux portiques, ornés de colonnes. Le rez-de-chaussée est principalement occupé par un grand salon très élevé, qui sera décoré dans un style absolument antique ; au-dessus du salon est une bibliothèque de même forme ; deux petites ailes, qui n'ont qu'un rez-de-chaussée & un attique, accompagnent ce pavillon & doivent communiquer avec des cuisines, offices, &c. qui formeront des deux côtés une espèce de soubassement surmonté d'une terrasse. Ce n'est pas pour décrire la maison que j'entre dans ces détails ; c'est

pour prouver qu'elle ne ressemble pas à celles qu'on voit dans ce pays-ci ; de sorte qu'on peut dire que M. Jefferson est le premier Américain qui ait consulté les Beaux-Arts pour savoir comment il se mettroit à couvert. Mais c'est de lui que je devrois seulement m'occuper ; je devrois peindre un homme , qui n'a pas encore quarante ans , dont la taille est élevée & la figure douce & agréable , mais dont l'esprit & les connoissances pourroient tenir lieu de tous les agrémens extérieurs ; un Américain qui , sans être jamais sorti de son pays , est Musicien , Dessinateur , Géomètre , Astronome , Physicien , Jurisconsulte & Homme-d'État ; un Sénateur de l'Amérique , qui a siégé deux ans dans ce fameux Congrès , auteur de la révolution , dont on ne parle jamais ici sans un respect , malheureusement mêlé de trop de regrets ; un Gouverneur de la Virginie , qui a rempli ce pénible emploi pendant les invasions d'*Arnold* , de *Philips* & de *Cornwalis* ; enfin un Philosophe retiré du monde & des affaires , parce qu'il n'aime le monde qu'autant qu'il peut se flatter d'être utile , & que l'esprit de ses concitoyens n'est encore en

état, ni de supporter la lumière, ni de souffrir la contradiction. Une femme douce & aimable, de jolis enfans qu'il prend soin d'élever, une maison à embellir, de grandes possessions à améliorer, les sciences & les arts à cultiver; voilà ce qui reste à M. Jefferson, après avoir joué un rôle distingué sur le théâtre du Nouveau-Monde, & ce qu'il a préféré à la commission honorable de Ministre-Plénipotentiaire en Europe (1). La visite que je lui faisois n'étoit pas inattendue; il y avoit longtems qu'il m'avoit invité à venir passer quelques jours au sein de sa société, c'est-à-dire, au milieu des montagnes. Cependant je trouvai son abord sérieux & même froid; mais je n'eus pas passé deux heures avec lui, que je crus y avoir passé toute ma vie: la promenade, la bibliothèque, & sur-tout une conversation toujours variée, toujours intéressante, toujours soutenue par cette satisfaction si douce qu'éprouvent deux personnes qui, en se communiquant leurs sentimens & leurs opinions, se trou-

---

(1) M. Jefferson ayant eu depuis le malheur de perdre sa femme, a enfin cédé aux instances qu'on lui a faites pour l'engager à accepter la place de Ministre-Plénipotentiaire à la Cour de France. Il est maintenant à Paris.



vent toujours d'accord & s'entendent à demi-mot, me firent passer quatre jours comme quatre minutes. Cette conformité de sentimens & d'opinions, sur laquelle j'insiste, parce que c'est à moi à m'en applaudir, & qu'il faut bien que l'égoïsme se montre par quelque endroit, cette conformité, dis-je, étoit si parfaite, que non seulement nos goûts étoient semblables, mais aussi nos prédilections; ces prédilections que les esprits secs & méthodiques ridiculisent en les traitant d'enthousiasme, & dont les hommes sensibles & animés se glorifient en leur donnant aussi le nom d'enthousiasme. Je me rappelle avec plaisir, qu'un soir, comme nous étions à causer autour d'un *bowl* de *punch*, après que Madame Jefferson s'étoit retirée, nous vîmes à parler des poésies d'*Osian*. Ce fut une étincelle d'électricité qui passa rapidement de l'un à l'autre : nous nous rappellions les passages de ces sublimes poésies qui nous avoient le plus frappés, & nous entretenions mes compagnons de voyage, qui heureusement savoient très bien l'anglois & étoient en état de les apprécier, mais qui ne les avoient jamais lues. Bientôt on voulut que le livre eût part

à la *toast* : on alla le chercher, il fut placé près du bowl de punch, & l'un & l'autre nous avoient déjà conduits assez loin dans la nuit, avant que nous nous en fussions aperçus. D'autres fois la Physique, d'autre fois la Politique ou les Arts faisoient le sujet de nos entretiens ; car il n'est pas d'objets qui aient échappé à M. Jefferson, & il semble que dès sa jeunesse il ait placé son esprit, comme sa maison, sur un lieu élevé, d'où il pût contempler tout l'univers.

Le seul étranger qui nous visita pendant notre séjour à Monticello, fut le Colonel *Armand* dont j'ai parlé dans mon premier Journal : on fait qu'il passa en France l'année dernière avec le Colonel *Laurens* ; il en est revenu assez tôt pour se trouver au siège d'York, où il a marché comme volontaire à l'attaque des redoutes. L'objet de son voyage étoit d'acheter en France un habillement & un équipement complet, pour une légion qu'il avoit déjà commandée, mais qui avoit été détruite dans les campagnes du sud, & qu'il falloit former de nouveau. Il en a fait l'avance au Congrès, qui s'est engagé à fournir les hommes & les chevaux. *Charlottesville*, petite ville naissante, située dans une

vallée à deux lieues de Monticello, est le quartier qu'on a assigné pour l'assemblément de cette légion. Le Colonel Armand m'invita à venir dîner chez lui le lendemain : je m'y rendis avec M. Jefferson, & je trouvai la légion sous les armes. Elle doit être composée de deux cens chevaux & de cent-cinquante hommes d'infanterie. La cavalerie étoit presque complete & assez bien montée ; l'infanterie étoit encore très foible, mais le tout étoit bien habillé, bien armé & avoit très bon air. Je dînai chez le Colonel Armand avec tous les Officiers de son régiment & avec son loup ; car il s'est amusé à élever un loup, qui a maintenant dix mois, & qui est aussi familier, aussi doux & aussi gai qu'un jeune chien : il ne quitte par son maître, & il a même le privilège de partager son lit. Je souhaite qu'il réponde toujours à une aussi bonne éducation, & qu'il ne reprenne pas son caractère naturel, quand il sera parvenu à âge de loup. Il n'est pas tout-à-fait de la même espèce que les nôtres, car son poil est presque noir & très lisse ; de sorte que sa tête n'a rien de féroce, & que sans ses oreilles droites & sa queue pendante, on le pren-

droit aisément pour un chien. Peut-être doit-il aux soins qu'on prend de sa toilette cet avantage singulier de ne point exhaler une mauvaise odeur ; mais j'ai remarqué que les chiens n'en avoient pas horreur , & que lorsqu'ils rencontroient sa trace , ils n'y faisoient aucune attention. Or il me paroît difficile que toute la propreté possible trompe l'instinct de ces animaux , qui ont une telle horreur pour les loups , qu'on en a vu au Jardin du Roi se hérissier & hurler à la seule odeur de deux métifs , nés d'un chien & d'une louve. Je suis donc porté à croire que cette particularité appartient à l'espèce de loup noir ; car on en voit aussi en Amérique de semblables aux nôtres. Peut-être en avons-nous en Europe de semblables à ceux de l'Amérique ; du moins le pourroit-on conclure de cette façon de parler si commune : *Il a peur de moi comme du loup gris* , qui donneroit à entendre qu'il y avoit aussi des loups noirs.

Puisque je me trouve conduit à parler des animaux , je placerai ici quelques observations que M. Jefferson m'a mis à portée de faire sur les seules bêtes sauvages qui soient communes dans ce pays-

ci. J'ai été longtems en doute si on devoit les appeler chevreuils, cerfs ou daims ; car on leur donne le premier de ces noms en Canada , le second dans les Provinces de l'est , & le troisieme dans celles du midi. D'ailleurs en Amérique , les nomenclatures sont si peu exactes , & les observations si rares , qu'on ne peut obtenir aucune lumiere en questionnant les gens du pays. M. Jefferson s'étant amusé à élever une vingtaine de ces animaux dans un parc , ils y font bientôt devenus assez familiers , comme cela arrive à tous les animaux de l'Amérique , lesquels s'appriivoient en général beaucoup plus aisément que ceux d'Europe. Il se plaît à leur donner à manger , & ils viennent prendre jusques dans sa main des grains de bled de Turquie dont ils sont très friands. Je le suivis un soir , & je descendis avec lui dans une profonde vallée où ils ont coutume de se rassembler à la fin du jour. Je les vis marcher , courir , sauter ; & plus j'examinai leurs allures , moins je fus en état de les annexer à aucune espece européenne : ils sont absolument de la même couleur que le chevreuil , & cette couleur ne varie pas dans les individus , même

lorsqu'ils sont domestiques ; ce qui arrive souvent aux daims. Leur bois, qui n'ont jamais plus d'un pied & demi de long, ni plus de trois ou quatre cors de chaque côté, sont plus ouverts & plus palmés que ceux du chevreuil, & se dirigent obliquement en avant : leur queue est de huit à dix pouces de long, & lorsqu'ils sautent, ils la portent presque verticale comme les daims, auxquels ils ressemblent encore, non seulement par leurs proportions, mais par la forme de la tête, qui est plus allongée & moins moutonnée que celle du chevreuil. D'ailleurs, ils diffèrent de ceux-ci, en ce qu'ils ne vont pas deux à deux, & qu'ils s'assemblent quelquefois en hordes comme les cerfs & les daims. Enfin, d'après mes propres observations & tout ce que j'ai pu recueillir à ce sujet, je suis resté convaincu que cette espèce est particulière à l'Amérique, & qu'on peut la considérer comme moyenne entre celle du daim & du chevreuil (1).

---

(1) On m'a assuré récemment que lorsque ces animaux sont vieux, leur bois est aussi grand que celui d'un cerf ; mais leur chair a certainement le même goût que celle des daims d'Angleterre.

M. Jefferson n'étant pas chasseur, & n'ayant jamais traversé les mers, ne pouvoit pas avoir d'opinion arrêtée sur cette partie de l'Histoire naturelle ; mais il n'a pas négligé les autres. Je vis avec plaisir qu'il s'étoit appliqué particulièrement aux observations météorologiques ; c'est en effet de toutes les branches de la Physique celle qu'il convient le plus aux Américains de cultiver, parce que l'étendue de leur pays & la variété des sites leur donnent sur ce point un grand avantage sur nous, qui, d'ailleurs, en avons tant sur eux. M. Jefferson a fait avec M. *Madisson*, Professeur de Mathématiques très instruit, des observations correspondantes sur les vents qui règnent à Williamsburg & à Monticello ; & quoique ces deux endroits ne soient distans que de cinquante lieues & ne se trouvent séparés par aucune chaîne de montagnes, la disparité entre les résultats s'est trouvée telle, que sur cent-vingt-sept observations du vent de nord-est à Williamsburg, il n'y en a eu que trente-deux à Monticello, où le nord-ouest a presque toujours compensé le nord-est. Il paroît que celui-ci est un vent de mer, qu'un obs-



tacle léger arrête facilement; en effet, il y a vingt ans qu'il ne se faisoit presque point sentir au-delà de *West-pointe*, c'est-à-dire, du confluent du *Pamunkey* & du *Masapony*, qui se réunissent pour former la rivière d'York, à-peu-près à trente-cinq milles de son embouchure. Depuis que les progrès de la population & de l'agriculture ont considérablement éclairci les bois, il pénètre jusqu'à *Richmond*, qui est à trente milles plus loin. Sur quoi on peut remarquer, 1°. que les vents varient infiniment dans leur obliquité & dans la hauteur de leur région, 2°. que rien n'est moins indifférent que la manière dont on procède au défrichement d'un pays, parce que la salubrité de l'air, l'ordre même des saisons, peuvent dépendre de l'accès qu'on accorde aux vents & de la direction qu'on leur donne. C'est une opinion généralement répandue à Rome, que l'air y est moins sain, depuis qu'on a abattu une grande forêt qui se trouvoit entre cette ville & Ostie, & qui la défendoit des vents connus sous le nom de *Scirocco* & de *Libico*. On croit aussi en Castille, que l'extrême sécheresse dont on se plaint de plus en plus, doit son origine au défri-

chement des bois, qui avoient coutume d'arrêter & de rompre les nuages. Il est encore une autre considération très importante sur laquelle j'ai cru devoir fixer l'attention des Savans de ce pays-ci, quelque défiance que j'aie de mes propres lumières en Physique comme sur tout autre objet. La plus grande partie de la Virginie est un terrain si plat & tellement entrecoupé de creeks & de grandes rivières, qu'il paroît absolument racheté sur la mer & tout entier de nouvelle création : il est donc marécageux, & ce n'est qu'en coupant beaucoup de bois qu'on peut parvenir à le dessécher ; mais d'un autre côté, il ne sera jamais assez assaini pour ne pas abonder en exhalaisons méphitiques ; & de quelque nature que soient ces exhalaisons, soit qu'elles participent de l'air fixe ou de l'air inflammable, il est sûr que la végétation les absorbe également, & que les arbres sont très propres à remplir cet objet (1). Il paroît donc également dangereux, & de conserver une grande quantité de bois, & d'en abattre une grande quan-

---

(1) C'est une découverte qu'on doit à M. Franklin.

vité ; de sorte que la meilleure maniere de procéder  
 aux défrichemens , seroit de les disperser autant  
 qu'il seroit possible , & de laisser toujours subsister  
 quelques bouquets de bois entre les différentes  
 plantations. De cette façon le terrain sur lequel on  
 habiteroit seroit toujours assez assaini ; & comme  
 il restera encore des marais considérables qu'on ne  
 pourra dessécher , on ne courra pas le risque d'ad-  
 mettre trop aisément les vents qui en apporte-  
 roient les exhalaisons.

Mais je m'apperçois que mon Journal ressemble  
 assez aux conversations que j'avois avec M. Jeffer-  
 son. Je passe d'un objet à l'autre , & je m'oublie en  
 écrivant , comme je m'oublois en m'entretenant  
 avec lui. Il faut quitter l'ami de la nature , mais non  
 pas la nature elle-même , qui m'attend dans toute  
 sa splendeur au but de mon voyage ; je veux parler  
 de ce fameux *point de rocher* , qui réunit deux  
 montagnes , la chose la plus curieuse que j'aie vu  
 de ma vie , parce que c'est celle dont il est plus  
 difficile de rendre raison. M. Jefferson auroit bien  
 voulu m'y conduire , quoique cette merveille soit  
 à plus de quatre-vingt milles de chez lui , & qu'il

la connoisse parfaitement ; mais sa femme n'attendoit que le moment d'accoucher , & il n'est pas moins bon mari que bon philosophe & bon citoyen. Il se contenta donc de me servir de guide pendant l'espace de seize milles , jusqu'au passage de la petite riviere de *Mezum*. Là , nous nous séparâmes , & j'ose me flatter que ce fut avec un regret mutuel.

Je marchai encore dix-sept milles , toujours dans les gorges des *Western-mountains* , avant de trouver un endroit où je pusse faire reposer mes chevaux. Enfin je m'arrêtai dans une maison isolée , chez un Irlandois , appelé *Macdonald* , où je trouvai des œufs , du jambon , des poulets & du whiskey , & où je fis un très bon dîner. Cet Irlandois étoit honnête & serviable , & sa femme , qui est d'une figure douce & très agréable , n'avoit rien d'agreste dans son maintien & dans ses manieres. C'est qu'au milieu des bois & des soins rustiques , un Virginien ne ressemble jamais à un Paysan d'Europe , c'est toujours un homme libre , qui a part au gouvernement & qui commande à quelques negres ; de façon qu'il réunit ces deux qualités dis-

distinctives de citoyen & de maître, en quoi il ressemble parfaitement à la plus grande partie des individus qui formoient dans les Républiques anciennes ce qu'on appelloit *le peuple*, peuple très différent du peuple actuel, qui n'est autre chose que la nation entière, la collection de tous les hommes qui la composent, lesquels étant tous essentiellement libres, grands & petits, maîtres ou valets, ont tous également droit au rang & au privilège de citoyen. C'est faute d'avoir fait cette distinction, qui n'est pas cependant très subtile, que tant d'auteurs modernes, plus déclamateurs que philosophes, sont parvenus à s'égarer à un tel point, qu'en comparant mal à propos les tems anciens avec les tems modernes, ils ont pris les peuples pour les hommes en général, & préconisé les oppresseurs de l'humanité, en croyant défendre la cause de l'humanité. Que d'idées auroient besoin d'être rectifiées ! que de mots dont le sens est encore vague & indéterminé ! La dignité de l'homme a été cent fois alléguée, & cette manière de s'exprimer a toujours eu beaucoup de faveur. Cependant la dignité de l'homme est une chose comparative, & qui ne

paroît tenir qu'au préjugé ; car le sentiment qu'on a pour ses semblables , est amour & non pas respect : si elle est prise dans un sens individuel , elle est d'autant plus grande , qu'un homme considère de classes au-dessous de lui : c'est le Plébéien qui fait celle du noble , l'esclave qui fait celle de l'homme libre , le noir celle du blanc : si elle est prise dans un sens général , elle peut encore inspirer aux hommes des sentimens de tyrannie & de cruauté dans leur rapport avec les animaux ; & détruisant ainsi la bien-faisance générale , aller contre l'ordre & le vœu de la nature. Quel est le principe sur lequel la raison échappée aux Sophistes & aux Rhéteurs , pourra enfin se reposer ? L'égalité de droits , l'intérêt général qui commande à tous , l'intérêt particulier lié à l'intérêt commun , l'ordre de la société , aussi nécessaire que la symétrie des ruches à miel , &c. &c. ; si tout cela ne prête pas beaucoup à l'éloquence , il faudra s'en consoler , & préférer la bonne morale à la belle morale.

J'eus lieu d'être content de celle de M. Macdonald , il me servit de son mieux , ne me fit pas payer trop cher , & me donna tous les renseignemens dont j'avois besoin pour continuer ma route : mais  
n'ayant

n'ayant pu partir de chez lui qu'à quatre heures & demie, & ayant encore douze milles à faire pour passer les *Blue-Ridge*, ou montagnes bleues, je fus heureux de rencontrer en chemin un honnête voyageur, qui me servit de guide, & avec lequel je liai conversation. C'étoit un habitant du Comté d'*Augusta*, qui avoit servi en Caroline, comme simple *Rifleman* (1): cependant il étoit monté sur un bon cheval, & paroissoit un homme à son aise. C'est qu'en Amérique, la Milice est composée de tous les citoyens indistinctement, & que les Officiers sont élus par les miliciens eux-mêmes, sans égard pour les services & pour l'expérience. Mon *Rifleman* s'étoit trouvé au combat de *Cowpens*, où le Général Morgan, avec huit cents hommes de milice, défit entièrement le fameux Tarleton, qui étoit alors à la tête de sa légion, d'un Régiment de troupes réglées & de différens piquets tirés de l'ar-

---

(1) Les *Rifle-men* sont une milice virginienne, composée des habitans des montagnes, qui sont tous des chasseurs très adroits & qui se servent de carabines rayées. A la fin de la guerre on en faisoit très peu d'usage, parce qu'on avoit observé que l'avantage de la justesse dans le tir de leurs armes étoit plus que compensé par la difficulté de les recharger.



mée, formant à-peu-près douze cents hommes, dont on lui tua, ou prit, plus de huit cents. Cet événement, le plus extraordinaire de toute la guerre, avoit toujours excité ma curiosité. On a généralement admiré la modestie & la simplicité du compte que le Général Morgan en a rendu. Mais une circonstance de cette relation m'avoit toujours étonné. Morgan avoit mis ses troupes en bataille dans un bois clair, & il avoit partagé les Riflemen sur les deux ailes, de manière qu'ils formoient avec la ligne, une espèce de tenaille, qui réunissoit tous les feux directes & obliques sur le centre de celle des Anglois. Mais après la première décharge, il avoit fait un mouvement si dangereux, quand même il auroit commandé les troupes les mieux disciplinées, que je ne pouvois m'en rendre raison. En effet, il ordonna à toute la ligne de faire demi-tour à droite, & après qu'elle eut marché trente ou quarante pas en arrière, il l'arrêta, lui fit faire face & recommencer le feu. Je priai donc ce témoin, dont la disposition ne pouvoit pas être suspecte, de me raconter ce qu'il avoit vu, & je trouvais son récit parfaitement conforme à la relation de Morgan. Ensuite je

lui demandai la raison de ce mouvement rétrograde qu'on leur avoit ordonné ; il me dit qu'il n'en pouvoit assigner aucune. J'insistai , & je m'informai si le terrain en arriere de la premiere position, n'étoit pas plus élevé & plus avantageux : il m'assura qu'il étoit absolument semblable ; de sorte que si c'est ce mouvement qui a engagé les Anglois, dont l'attaque n'est pas vive & consiste ordinairement à faire un grand feu plutôt qu'à joindre l'ennemi, si c'est, dis-je, ce mouvement qui les a engagés à rompre leur ordre & à s'avancer inconsidérément dans l'espece de foyer de coups de fusil qui étoient dirigés sur eux, tant du centre que des ailes, il n'auroit tenu qu'au Général Morgan de s'en faire un mérite , & de se vanter d'avoir mis en usage un des stratagèmes les plus hardis qu'on ait employés à la guerre. Cependant il n'en a jamais parlé, & le récit de ce Risleman me donneroit lieu de conclure que son Général, effrayé de la supériorité des Anglois, avoit d'abord voulu leur céder le terrain peu-à-peu, jusqu'à ce qu'il trouvât un endroit plus fourré & plus avantageux pour une troupe inférieure ; & qu'ensuite, se voyant pressé, il avoit senti que le tems lui man-

Da



quoit, & qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre ; que de tout risquer & de combattre où il étoit. Quelque fût le motif de cette manœuvre singulière il en résulta toujours que Tarleton fut défait ; ses troupes lâcherent pied de tous côtés, sans qu'il fut possible de les rallier. Comme elles étoient fatiguées d'une très longue marche, elle furent bientôt jointes par les milices américaines, qui, aidées d'une soixantaine de chevaux commandés par le Colonel Washington, firent plus de cinq cents prisonniers, & s'emparèrent de deux drapeaux & de deux piéces de canon. Il étoit naturel de demander ce que faisoit la cavalerie de Tarleton pendant & après le combat ; pendant le combat, elle avoit cherché à tourner les flancs du Général Morgan, mais elle avoit été tenue en respect par quelques Riflemen & par celle des Américains, que le Colonel Washington avoit envoyé sur les flancs, divisée en deux pelotons ; après le combat, elle s'étoit enfuie à toutes jambes, sans songer à l'infanterie, & sans prendre aucune précaution pour en couvrir la retraite. Quant au Général anglois, Dieu fait ce qu'il est devenu. . . & c'est-là ce Tarleton, qui devoit

avec Cornwallis, consommer la conquête de l'Amérique, qui a reçu avec Cornwallis, les remerciemens de la Chambre des Communes, & que toute l'Angleterre admire comme le héros de l'armée & l'honneur de la nation (1). Maintenant, qu'on réfléchisse sur le sort de la guerre, & qu'on se rappelle que deux mois après cette victoire remportée par huit cents Miliciens, sur douze cents hommes de vieilles troupes, le Général Green, après avoir rassemblé près de cinq mille hommes, moitié milice, moitié Continentaux, choisi une excellente position, & employé toutes les ressources de l'art militaire, est battu par dix-huit cents hommes, abandonné de ses Miliciens, & forcé de borner toute sa

---

(1) Le Colonel Tarleton a donné tant de preuves, non seulement de courage, mais d'audace & d'intrépidité; que tous les militaires doivent applaudir aux éloges que sa valeur a reçus. On voudroit seulement qu'il en eût toujours fait un bon usage, & qu'il se fût montré aussi humain, aussi sensible, qu'il étoit brave & déterminé. Le but de ces réflexions est donc de faire voir combien, dans cette guerre, les Anglois ont été obligés d'enfler leurs succès & d'atténuer leur défaite: plus les premiers devenoient rares, plus ils étoient portés à les solemniser. Howe & Burgoyne ont été disgraciés pour n'avoir pas conquis l'Amérique; d'autres ont été avancés pour y avoir obtenu quelques avantages.

gloire à faire payer cher aux Anglois, un champ de bataille que le reste de ses troupes défend pied à pied, & ne cede qu'à regret (1).

Tout en causant de guerre & de combats, j'arrivai au pied du *Gap*, ou, autrement dit, du Col de *Pack-Fish*, qui est sur une étendue de plus de 50 milles, le seul passage pour traverser les *Blue-Ridges*, du moins en voiture. Je montai assez commodément pendant l'espace de deux milles à-peu-près. Parvenu au haut de la montagne, je fus surpris d'y trouver une cabane nouvellement construite & habitée par des blancs. Je demandai à mon com-

---

(1) Depuis que ce journal a été écrit, l'Auteur a eu occasion de voir le Général Morgan; c'est un homme âgé à-peu-près de 50 ans, d'une haute stature & d'une figure vraiment martiale. Les services qu'il a rendus pendant la guerre ont été très multipliés: aussi a-t-il fait un chemin très rapide. On a prétendu qu'il avoit été Chartier: c'est par cette même ignorance de mœurs & du langage, qui a fait dire que tel Général avoit été Boucher, parce qu'il faisoit le commerce de bestiaux. Celui du Général Morgan avoit pour objet le Roullage; il entreprenoit le transport des marchandises qui se voituroient par terre, & souvent il se mettoit lui-même à la tête de ces petits convois. Le Marquis de Ch\*\*\*, la première fois qu'il eut occasion de le voir, commandoit les troupes de M. le Comte de Rochambeau, ce Général étant allé à Philadel-

pagnon de voyage, ce qui pouvoit les avoir engagés à former un établissement dans un endroit si désert & si aride ; il me dit que c'étoient de pauvres gens, qui espéroient tirer quelques secours des passans. Je m'attendois à cette réponse ; mais je fus affligé de

---

phie pendant la marche qu'elles firent pour se rendre de Williamfburg à Baltimore. Le Marquis de Ch\*\*\* se trouvoit alors à Colchester, où la première division des troupes venoit d'arriver, après avoir passé sur des bateaux une rivière qui coule auprès de cette ville. Les équipages & l'artillerie avoient pris une autre route pour gagner un gué assez difficile : le Général Morgan rencontra les équipages dans un moment où ils étoient engagés dans un défilé ; & trouvant que les Chartiers ne s'y prenoient pas bien, il s'arrêta, & leur enseigna comment ils devoient conduire leurs voitures. Après avoir mis tout en ordre, il vint descendre chez le Marquis de Ch\*\*\* & diner avec lui. La simplicité de son maintien & la noblesse de ses manières rappelloient assez ces anciens Chefs gaulois ou germains, lorsqu'en paix avec les Romains, ils venoient les visiter & leur offrir du secours. Il témoigna beaucoup d'attachement pour la nation françoise, & beaucoup d'admiration pour la beauté de nos troupes ; il ne cessoit de les regarder, & il répétoit souvent, qu'il feroit son bonheur de servir toute sa vie dans des armées brillantes & nombreuses. On croira aisément que son hôte lui fit beaucoup de questions, & particulièrement sur l'affaire de Cowpens. Sa réponse confirma le récit du Rifleman ; mais il avoua avec candeur que le mouvement qu'il fit en arrière n'avoit point été prémédité : ses troupes avoient été intimidées, lorsque les Anglois, avec moins

voir que dans un pays absolument neuf, où la terre ne demande que des possesseurs, & l'agriculture que des bras, des blancs fussent obligés de mendier. Je m'arrêtai un moment pour considérer l'aspect, plus sauvage que piquant, qu'offrent les montagnes

---

d'ordre que de confiance, s'étoient ébranlées pour les attaquer ; voyant qu'elles ne s'étoient point débandées, il les laissa marcher cent pas en arrière, & leur commanda ensuite de faire alte & face à l'ennemi, comme si précédemment il leur avoit lui-même commandé le mouvement rétrograde.

Quoique ces notions plus récentes & plus sûres dussent rendre inutiles les réflexions que l'on trouve dans le texte, on a cru qu'il étoit à propos de les conserver, parce que, d'un côté, elles ne laissent pas d'être intéressantes pour les Militaires, & que de l'autre, elles peuvent apprendre aux Philosophes & aux Critiques à se défier de ceux qui ont écrit l'Histoire ; sur-tout lorsque, semblables à Tite-Livre, à Denis d'Halicarnasse, & à tous les Historiens disert & éloquens, ils se plaisent à multiplier & à varier les descriptions de combats, ou, ce qui est bien pis encore, lorsque, comme Frontin, Pollien, & les autres compilateurs, ils puisent dans les Historiens les faits de guerre & les stratagèmes qu'ils s'efforcent de rassembler.

Le Général Morgan n'avoit pas servi depuis l'affaire de Cowpens ; il habitoit le Comté de Fairfax, & vivoit dans des terres qu'il avoit acquises ou augmentées, en attendant que l'occasion se présentât de lui donner quelque commandement.



de l'ouest, vues du sommet des Blue-Ridges. Mais comme le soleil étoit près de se coucher, je me hâtai de gagner la seule auberge où je pourrois trouver un gîte, de l'autre côté des montagnes. Je m'arrêtai cependant encore une fois, & je n'eus pas lieu de m'en plaindre. Comme j'étois toujours suivi par un domestique qui portoit un fusil, & qu'il m'arrivoit très souvent de descendre de cheval pour tirer des perdrix ou d'autre gibier, la conversation ne m'empêchoit pas d'avoir les yeux alertes. J'aperçus un gros oiseau qui traversoit le chemin, &, par instinct de chasseur, je devinai que ce devoit être celui que les habitans des montagnes appellent *faisand*, mais qui mérite beaucoup mieux le nom de *gelinotte*. Descendre de cheval, appeler mon chien, prendre mon fusil, fut l'affaire d'un moment; mais, comme je me dispois à chercher ma gelinotte dans les broussailles, un de mes gens m'en fit remarquer deux autres qui étoit perchées sur un arbre derrière lui, & qui me regardoient tranquillement. Je choisis celle qui étoit la plus à portée, & il ne me fallut pas beaucoup d'adresse pour la tuer. Je la trouvai semblable, quoique peut-être un

peu plus grosse , à celle que j'avois vue à New-Port , où les Américains en apportent quelquefois au marché , mais seulement dans l'hiver , tems où elles descendent des montagnes , & où il est plus aisé de les tuer. Celle-ci , avant d'être plumée , étoit grosse comme un chapon ; son plumage , sur le dos & sur les ailes , étoit semblable à celle des poules faisanes , & sur le ventre & les cuisses , à celui des grosses grives d'hiver : elle étoit bottée comme les pigeons pattus , & ses plumes descendoient jusqu'à ses pieds ; celles de la tête forment une espece d'aigrette : en tout , c'est un bel oiseau & un excellent manger ; mais lorsqu'il est plumé , il n'est pas plus gros qu'une perdrix rouge , ou une bartawelle. Après avoir bien recommandé de me garder magelinotte pour mon souper , je voulus chercher la première que j'avois vu courir dans les broussailles. Je la fis lever une fois , & quoique je courusse sur le champ à la remise , & que j'eusse un très bon chien , il me fut impossible de la retrouver , ces oiseaux marchant très vite , comme les faisands & les râles. La manière dont les habitans des montagnes s'y prennent pour les tuer , est de se promener dans les bois , au

lever ou au coucher du soleil , & de prêter l'oreille pour entendre le bruit qu'elles font en se battant les flancs avec leurs ailes : ce bruit est tel , qu'il se fait entendre à plus d'un mille ; on approche tout doucement , & on les trouve posées sur de vieux troncs d'arbres renversés. Je fus peut-être heureux que ma chasse n'eût pas continué avec plus de succès ; car il étoit presque nuit , quand j'arrivai au gué de *South-River* , & les eaux augmentées récemment par les pluies , ne laissoient pas que d'être assez hautes. Je me trouvai glorieux de traverser à gué ce fameux *Patowmack* , que j'avois été une heure à passer au *Ferry d'Alexandrie*. *South River* n'est en effet qu'une branche du *Patowmack* , qui prend sa source dans les montagnes , & qui commence son cours humblement , ainsi que les autres fleuves , mais qu'on peut regarder comme le plus fastueux de tous les parvenus , puisqu'au bout de trente lieues , il a plus d'un mille de large , & ressemble plutôt à un bras de mer qu'à un fleuve.

A deux cens pas du gué , mais à plus de quarante milles du lieu dont j'étois parti , je trouvai l'auberge que M. Jefferson m'avoit indiquée ; c'est un des

plus mauvais gîtes de toute l'Amérique. Madame *Tease*, maîtresse de la maison, étoit depuis quelques tems, veuve de son mari, & je crois qu'elle l'étoit aussi de tous ses meubles, car je n'ai jamais vu de maison plus mal fournie. Un mauvais vase d'étain étoit le seul bowl qui servoit pour la famille, pour nos domestiques & pour nous : je n'ose dire pour quel usage on nous le proposa encore, lorsque nous allâmes nous coucher. Comme nous étions quatre maîtres, sans compter le Rifleman, qui nous avoit suivi, & que j'avois engagé à souper, il fallut que l'hôtesse & sa famille nous cédassent leur lit. Au moment où nous nous disposions à en profiter, un grand jeune homme entra dans la chambre où nous étions rassemblés, ouvrit une armoire, & en tira une petite bouteille. Je lui demandai ce que c'étoit : — c'est, dit-il, une drogue que le docteur du voisinage m'a ordonné de prendre tous les jours. — Et pour quelle maladie, ajoutai-je ? — Oh ! pas grand chose, me répondit-il, *a little itch only*, seulement un peu de gale. Je trouvai cet aveu très ingénu ; mais je me félicitai d'avoir des draps dans mon porte-manteau.

On croira aisément que je ne fus pas tenté de déjeuner dans cette maison. Je partis donc de bonne heure, le 18, dans l'espérance qu'on me donna de trouver une auberge à dix milles de là ; mais cette espérance fut trompée. *M. Smith*, Planteur assez pauvre, auquel on m'avoit adressé, n'avoit ni fourrage pour nos chevaux, ni vivres pour nous. Seulement il nous assura qu'à huit milles plus loin, nous trouverions un moulin, dont le propriétaire étoit aussi aubergiste. Nous trouvâmes, en effet, & le moulin, & le Meunier. Celui-ci étoit un jeune homme de vingt-deux ans, d'une figure charmante, dont les belles dents, les levres vermeilles & les joues fleuries rappelloient le riant portrait que *M. Marmontel* a fait de *Lubin*. Cependant sa démarche & son maintien ne répondoient pas à la fraîcheur de ses traits, il paroissoit lent & inactif : je lui en demandai la raison ; il me répondit qu'il étoit toujours languissant depuis la bataille de *Guilfort*, où il avoit reçu quinze ou seize coups de sabre. Il n'avoit pas, comme les Romains, de couronne pour attester sa valeur ; il n'avoit pas non plus, comme les François de brevets de pension

ni d'honneurs ; mais à la place , un morceau de son crâne , que sa femme alla chercher , & qu'il me fit voir. Certainement je ne m'attendois pas à trouver , au milieu de ces solitudes de l'Amérique , les déplorables traces du fer européen : mais ce qui me toucha le plus , fut d'apprendre que c'est après avoir reçu une première blessure , & s'être rendu prisonnier , qu'il avoit été si cruellement écharpé. Ce malheureux jeune homme me racontoit , qu'accablé de coups & inondé de sang , il avoit encore eu la présence d'esprit de penser que ces cruels ennemis ne voudroient pas laisser subsister un témoin ou une victime de leur barbarie , & qu'il ne lui restoit d'autre moyen de sauver sa vie , que de paroître l'avoir perdue. . . . Il faudroit avoir les yeux de la justice divine , pour démêler & reconnoître les auteurs d'un pareil crime ; il faudroit avoir la voix de *Stentor* , il faudroit avoir toutes les trompettes de la renommée , pour les dévouer à l'horreur des tems présents & à venir , & pour annoncer aux Souverains , aux Généraux & à tous leurs chefs , que les atrocités qu'ils tolèrent ou qu'ils laissent impunies , s'accumuleront un jour sur leurs têtes , & les ren-

dront l'exécration d'une postérité plus sensible & plus éclairée que nous ne le sommes encore.

Quand *M. Steel*, c'est le nom de mon hôte, auroit été plus actif ; quand sa femme, qui étoit jeune & jolie, auroit été plus industrieuse, ils n'auroit pu suppléer l'un & l'autre à la disette totale où ils se trouvoient pour lors, de pain & de toute espèce de boisson : le pain venoit d'être pétri & n'étoit pas encore au four ; pour les liqueurs, elles n'étoient point en usage dans la maison, & le même ruisseau, qui faisoit tourner le moulin, servoit à désaltérer le jeune ménage ; de sorte qu'on pouvoit appliquer à Madame Steel, ces vers du Guarini :

Quel fonte ond'ella beve,

Quel solo anco la bagna, e la consiglia.

Mais ces mœurs pastorales conviennent peu à des voyageurs. Cependant quelques gâteaux de farine cuits sur les cendres, d'excellent beurre, du bon lait, & sur-tout l'intérêt que *M. Steel* nous inspiroit, nous firent passer agréablement le tems nécessaire pour mettre nos chevaux en état d'achever une longue & pénible journée. Vers cinq heures du soir, & après avoir fait trente-huit milles de



chemin nous trouvâmes quelques maisons où nous apprîmes que nous étions encore à six milles de *Praxton's-Tavern*, où nous devions coucher; que nous avions deux gués à passer, dont le dernier étoit devenu impraticable à cause des pluies; mais que nous ne serions pas arrêtés, parce que nous trouverions un canot qui nous passeroit de l'autre côté tandis que nos chevaux suivroient à la nage. La nuit & un gros orage, qui approchoient à pas égal, nous firent hâter le nôtre. Cependant, comme nous fûmes obligés de monter & de descendre une montagne très élevée, à peine restoit-il un peu de crépuscule lorsque nous arrivâmes à la seconde rivière, qui n'est rien moins que celle de *James*, mais près de sa source, & à l'endroit où elle coule des montagnes, sous le nom de *Fluvanna*. L'embaras étoit de faire passer dix hommes & dix chevaux avec le seul secours d'une pirogue de sauvages, qui pouvoit tenir au plus quatre ou cinq personnes, & d'un seul nègre armé d'une pagaie en guise de rame. On mit dans le bateau nos selles & nos équipages; on fit plusieurs voyages, & à chaque fois, on menoit par la bride deux chevaux qui suivoient à la nage. Il étoit  
nuit

nuit clofe & nuit très obscure , lorsque ce manège  
 fut fini : mais après qu'on eut, non fans peine , ref-  
 sellé & rechargé nos chevaux , l'embarras fut de ga-  
 gner l'auberge qui étoit encore à un demi-mille de  
 là. En effet, la riviere coule entre deux especes de  
 précipices , & comme le bateau n'avoit pu aborder  
 au même endroit où se trouve le gué , & par con-  
 séquent le chemin , il falloit gravir la montagne par  
 un sentier très peu pratiqué & très difficile, même  
 en plein jour. Nous ne nous en ferions jamais tirés ,  
 si je n'avois engagé notre batelier à nous conduire.  
 Nous montâmes donc de notre mieux , chacun con-  
 duisant son cheval par la bride au milieu des arbres ,  
 dont l'obscurité ne nous permettoit par de voir les  
 branches , lors même qu'elles nous frappaient le  
 visage. Enfin nous arrivâmes à Praxton's-Tavern :  
 il étoit dix heures du soir , & la maison étoit fermée ;  
 je devois dire les maisons , car il y en avoit deux.  
 J'approchai de celle qui s'offrit la première , & je  
 frappai à la porte ; on m'ouvrit , & je vis cinq ou  
 six petits nègres couchés sur une natte , devant un  
 grand feu. Je me fis ouvrir l'autre maison , où je  
 trouvai cinq ou six enfans blancs , couchés pareil-

lement sur une natte, devant un grand feu ; deux ou trois nègres adultes présidoient à ces deux compagnies. Ils me dirent que M. Praxton, sa femme & toute sa famille, avoient été invités à une nôce, mais qu'ils n'étoient pas loin, & qu'ils alloient les chercher. Moi qui étois invité à souper par une faim très naturelle après une longue marche & beaucoup de fatigue, je me trouvois dans une position bien différente des mariés & de leurs convives. J'étois sur-tout glacé par la crainte de voir revenir nos hôtes complètement ivres. Je me trompai ; ils arrivèrent avec toute leur raison ; ils furent non-nêtes & empressés, & à près de minuit, nous eûmes un excellent souper. Quoique le logement & les lits ne fussent pas tels que nous les aurions désirés, ils étoient meilleurs que chez Madame Teaze, & nous n'avions pas droit d'être difficiles. D'ailleurs nous goûtions la satisfaction d'avoir atteint le but de notre voyage ; le *Pont-Naturel* n'étoit pas à plus de huit milles, & nous avions pris toutes les informations nécessaires pour en trouver le chemin.

Le lendemain matin, le déjeuner fut prêt de bonne heure & servi par les filles du Capitaine

Praxton. Dans la soirée précédente, elles n'avoient pas paru absolument à leur avantage ; cependant autant que l'obscurité de la chambre où nous soupions , notre appétit & les immenses bonnets, dont elles s'étoient affublées pour la nôce, nous avoient permis d'en juger , nous les avions trouvées assez bien ; mais lorsqu'à la lumière du jour nous les vîmes avec leurs cheveux retrouffés pour toute coëffure, le repos de la nuit pour toute parure, & pour toute grace leur simplicité naturelle , nous nous confirmâmes dans l'opinion que nous avions déjà prise du peuple des montagnes, qui est en général plus beau & plus sain que celui des bords de la mer. Il y avoit dans la maison un jeune homme assez bien mis & d'une figure agréable : je crus que c'étoit un parti qui se proposoit pour l'une de nos hôteses, mais j'appris qu'il étoit venu pour des mariages de toute autre espece. En effet, mes compagnons de voyage m'ayant invité à venir voir un parfaitement beau cheval , qui étoit seul dans une petite écurie, j'appris que c'étoit un étalon que ce jeune homme avoit amené de plus de quatre-vingt milles de là

pour vendre ses faveurs aux jumens du pays. Il faisoit payer vingt shellings, ou dix-huit livres de notre monnoie, pour chaque visite, & le double pour une société plus suivie; ce qui est beaucoup moins qu'on ne paye dans le reste de la Virginie. Ces détails, qui peuvent paroître minutieux, serviront pourtant à faire connoître un pays, où les hommes, dispersés dans les bois, ne sont isolés que par l'aisance domestique qui les rend indépendans les uns des autres, & se correspondent toujours lorsque les besoins mutuels & l'intérêt général le demandent. Mais je suis trop près du Pont-Naturel pour m'arrêter à d'autres objets.

Je m'étois mis en marche à neuf heures du matin, & pour dire vrai, un peu à l'aventure; car dans ces montagnes, où il y a trop ou trop peu de chemins, on croit toujours avoir donné aux voyageurs des indications suffisantes, & ils ne manquent guere de s'égarer. C'est le défaut ordinaire de ceux qui enseignent ce qu'ils savent trop bien; & les chemins des sciences ne sont pas exempts de cet inconvénient. Heureusement qu'après avoir marché à peine l'espace de deux milles, je rencontraï

un homme qui venoit de faire ferrer son cheval à une forge voisine , & qui s'en retournoit chez lui , suivi de cinq ou six chiens courans. La conversation s'établit entre nous , & , ce qui arrive rarement en Amérique , il fut curieux de savoir qui j'étois & où j'allois (1). Ma qualité d'Officier-Général François , ma curiosité pour les merveil-

---

(1) Le Traducteur anglois , qui a résidé plusieurs années dans l'Amérique Septentrionale , & qui la connoît parfaitement bien , fait ici une remarque sur laquelle l'Auteur doit passer condamnation. Il assure que les Américains sont le peuple le plus curieux qu'il ait jamais vu. Cette curiosité , selon lui , est poussée jusqu'à l'importunité & il en fait une peinture très plaisante en disant que lorsqu'il demandoit son chemin , on ne lui reponoit que par cette question : *Monseigneur vient apparemment de Philadelphie !* Lorsque mourant de faim & de soif , il demandoit à se rafraichir ; au lieu de le servir , on lui disoit , *il me semble que Monseigneur est bien pressé ; est-ce qu'il y auroit quelque chose de nouveau dans le nord !* A cette occasion il raconte que M. Francklin , qui a toujours joint beaucoup de gaieté à ce flegme apparent dont les européens étoient si étonnés , toutes les fois qu'il voyagoit dans le Connecticut , pays très renommé pour les questions , avoit coutume , en descendant dans une auberge , d'assembler toute la famille , & de dire à haute voix : *Je m'appelle Benjamin Francklin. Je suis né à Boston ; je suis Imprimeur de mon métier. Je viens de Philadelphie , & je reviendrai dans tel tems. Je ne fais rien de nouveau. Maintenant , mes amis , voulez-vous me dire ce que vous pouvez me donner à souper !*

les de son pays lui inspirerent de l'intérêt pour moi : il s'offrit de me conduire , & il me mena tantôt par des petits sentiers , tantôt à travers les bois , toujours grim pant , descendant les montagnes ; de sorte que sans guide il m'eût fallu être forcier pour trouver le chemin. Enfin , au bout de deux heures , nous descendîmes une côte escar-

---

L'auteur des Voyages avoit entendu raconter cette plaisanterie en Amérique , mais comme elle ne prouve que les habitans du Connecticut , il n'en avoit pas conclu que la curiosité fût le défaut de tous les Américains. Le fait est qu'il les a trouvés , en général , beaucoup plus indifférens que curieux ; ce qui prouve seulement qu'une observation faite par un voyageur , peut échapper à un autre , quelqu'attentif qu'il soit. Quant à la négligence & à l'incurie des Virginiens , caractère très opposé à la curiosité , on en donnera ici une preuve très convainquante ; il est arrivé plusieurs fois , pendant le séjour de l'armée Françoisse à Williamsburg , que des lettres importantes adressées du Sud ou du Nord , à M. de Rochambeau , ont été confiées à des voyageurs , la poste n'étant pas encore régulièrement établie & les Américains manquant très souvent de l'argent nécessaire pour payer des courriers. Les voyageurs qui n'alloient pas précisément à Williamsburg , laissoient pour l'ordinaire ces lettres dans quelque auberge située à la croisée des chemins , en recommandant de profiter de la première occasion , pour les faire tenir à leur adresse : mais il arrivoit souvent qu'elles restoient des mois entiers sur la cheminée , sans qu'on eut songé à les faire parvenir , quoique l'occasion s'en fût souvent présentée. Enfin quelque honnête voyageur les appercevoit



pée & nous en montâmes une autre ; pendant ce tems-là il cherchoit à engager de plus en plus la conversation. Enfin, il poussa son cheval plus vite, & puis s'arrêtant tout court, il me dit : « vous » voulez voir le *Pont-Naturel*, n'est-il pas vrai ? » Eh bien ! vous êtes maintenant dessus ; descendez de cheval, marchez vingt pas sur la droite ou sur la gauche, & vous verrez ce prodige » ! Je m'étois bien aperçu qu'il y avoit des deux côtés une profondeur assez considérable ; mais les arbres m'avoient empêché d'en juger ou d'y faire attention. En approchant du précipice, je vis d'abord deux grandes masses ou chaînes de rochers qui formoient le revêtement d'un ravin, ou plutôt d'un abîme immense ; mais en me plaçant, non sans précaution, sur l'ourlet même de l'escarpement, je vis que ces deux parois se réunissoient sous mes pieds en formant une voûte dont je ne pouvois encore connoître que la hauteur.

---

& s'en chargeoit par pure bonne volonté & sans qu'on l'en avisât. Aussi M. de Rochambeau, après avoir eu plusieurs preuves de cette négligence, prit-il le parti d'envoyer des exprès, toutes les fois qu'il écrivoit quelques lettres importantes.

Après avoir joui de ce spectacle magnifique, mais effrayant, au point que plusieurs personnes ont peine à le soutenir; je me portai du côté de l'ouest dont l'aspect n'est pas moins imposant : il est même plus pittoresque. Cette Thébaïde, ces pins antiques, ces masses de rochers, d'autant plus étonnantes qu'elles semblent avoir une sauvage symétrie & concourir grossièrement à un but, tout cet appareil de la nature brute & informe, qui essaye les moyens de l'art, assiégent à la fois les sens & la pensée, & excitent une ténébreuse & mélancolique admiration. Mais c'est au pied des rochers, au bord d'un petit ruisseau qui coule sous cette arche immense, qu'il faut juger de son étonnante structure ; on y reconnoît les contre-forts, les arriere-vouffures & les profils que l'architecture auroit pu lui donner. L'arche n'est pas complète, la portion orientale de l'arc n'étant pas aussi grande que l'occidentale, parce que de ce côté la montagne est plus élevée que celle qui lui est opposée. Une chose extraordinaire, c'est qu'on ne voit dans la partie inférieure du ruisseau aucun débris considérable, aucune trace du déchi-

rement qui a dû détruire le noyau du rocher pour n'en laisser subsister que la partie supérieure ; car c'est là la seule hypothèse qui puisse rendre raison d'un tel prodige. Nul recours possible à celle d'un volcan ou d'une alluvion ; nulle trace d'un embrasement subit, ou du travail lent & pénible des eaux. Le rocher est de nature calcaire & ses couches sont parallèles à l'horison, circonstance qui exclut encore l'idée d'un tremblement de terre ou d'une crevasse souterraine. Enfin ce n'est point à un petit nombre de voyageurs à décider l'opinion publique sur cette merveille de la nature ; c'est aux savans des deux mondes à qui il appartient d'en juger, & rien ne leur manquera pour asseoir leur jugement, lorsqu'ils auront consulté la description technique & détaillée que M. le Baron de Turpin, Capitaine dans le Corps-Royal du Génie, en a faite, & qu'on trouvera avec les plans à la fin du volume. Cet Officier, très bon mathématicien & très bon dessinateur, ayant bien voulu, à ma prière, se rendre sur les lieux & y porter les instrumens nécessaires pour prendre les dimensions dont je n'avois pu m'assurer, j'ai pensé que mes lecteurs aimeroient mieux avoir son travail

même, que le compte que je pourrois en rendre.

Laissant donc en d'autres mains plus habiles le soin de faire ce tableau dont je n'ai donné qu'une foible esquisse, je continuerai le récit de mon voyage dont l'objet est déjà rempli, mais qui n'est pas encore prêt d'être terminé, puisque le *Pont-Naturel* est à plus de deux cents cinquante milles de Williamsburg. Pendant que je l'examinois de tous côtés & que j'essayois d'en dessiner quelques points de vues, mes compagnons de voyage avoient appris que leur conducteur & le mien étoit un aubergiste dont la maison ne se trouvoit pas éloignée de plus de sept à huit milles de l'endroit où nous étions, & de plus de deux milles du chemin que nous devions prendre le lendemain pour sortir des montagnes. M. *Grisby*, (c'est le nom de notre guide,) avoit témoigné quelque desir de nous recevoir chez lui, & il assuroit que nous y ferions aussi bien que dans l'auberge qu'on nous avoit indiqué chez M. *Praxton*. Quand même je n'en aurois pas été persuadé, j'avois trop d'obligation à M. *Grisby* pour ne pas lui donner la préférence. Je recommençai donc à traverser les

bois sous sa conduite ; ces bois étoient très élevés : des chênes forts & robustes , des pins démesurés qui suffiroient aux flottes de toutes les nations de l'Europe , y vieillissent & y meurent sur leur sol natal , sans que la main de l'industrie puissent jamais les en tirer. On est surpris de trouver dans ces forêts inhabitées les traces de plusieurs incendies. Ces accidens sont quelquefois causés par l'imprudence des voyageurs qui allument du feu tandis qu'ils prennent quelque repos , & négligent après cela de l'éteindre. On n'y fait pas grande attention quand les bois seuls en sont la victime ; mais ces bois sont toujours cultivés dans quelques parties. Le feu gagne souvent les barrières dont les champs sont entourés , & quelquefois les maisons mêmes ; ce qui cause la ruine des cultivateurs. Je me souviens que tandis que j'étois à Monticello , d'où l'on peut découvrir trente ou quarante lieues de bois , je vis plusieurs incendies à trois ou quatre lieues les uns des autres ; ils continuèrent jusqu'à ce qu'une grande pluie qui survint heureusement réussît enfin à les éteindre.

J'arrivai chez M. Grisby un peu avant cinq

heures , n'ayant fait d'autre rencontre dans mon chemin que celle d'un dindon sauvage , qui se leva d'assez loin & qu'il me fut impossible de retrouver. La maison n'étoit pas grande , mais propre & commode. Nous la trouvâmes déjà occupée par des voyageurs , auxquels nous devons assurément toute sorte de respect , si la prééminence entre les voyageurs se mesure sur le chemin qu'ils ont à faire. C'étoit un jeune homme de vingt-huit ans , bien portant & de bonne humeur ; il étoit parti de Philadelphie avec une jolie femme âgée de vingt ans , & un petit enfant au maillot , pour aller s'établir à cinq cens milles au-delà des montagnes , dans un pays nouvellement habité & voisin de l'*Ohio* , qu'on appelle le Comté de *Kentucket*. Tout son équipage consistoit en un cheval , qui portoit sa femme & son enfant. Nous restâmes stupéfaits de la maniere dégagée dont il procédoit à son expédition , & nous nous permîmes de lui en témoigner notre surprise. Il nous dit que les bonnes terres étoient trop difficiles à acquérir en Pensilvanie ; que les denrées y étoient trop cheres & les hommes trop nombreux ; qu'en conséquence

il avoit jugé à propos d'acheter , pour à-peu près cinquante louis , une concession de mille arpens de terre dans le Kentucket ; cette concession avoit été faite autrefois à un Colonel de milice , lorsque le Roi d'Angleterre jugea à propos d'ordonner la distribution de ces terrains immenses , dont une partie fut vendue & l'autre réservée pour les récompenses des troupes Américaines qui avoient servi en Canada. Mais , lui répondis-je , où sont les bestiaux , les instrumens aratoires avec lesquels vous comptez commencer vos défrichemens ? Dans le pays même , me dit-il : je ne porte rien avec moi , mais j'ai de l'argent dans ma poche , & rien ne me manquera. Je commençois à me rendre raison de la résolution de ce jeune homme , actif , vigoureux & sans souci ; mais cette jolie femme , âgée de vingt ans seulement , je la croyois au désespoir du sacrifice qu'elle venoit de faire. Je cherchois à épier dans ses traits , dans sa contenance , les sentimens secrets dont son ame étoit occupée. Quoiqu'elle se fût retirée dans une petite chambre pour nous faire place , elle venoit plusieurs fois dans celle où nous étions : je



vis, non sans étonnement, que ses agrémens naturels étoient encore embellis par la sérénité de son ame; elle carressoit souvent son enfant & son mari, & paroissoit fort disposée à remplir ce premier vœu de toute Colonie naissante, l'accroissement de la population.

Tandis qu'on préparoit le souper, qu'on parloit de voyages, & qu'on cherchoit sur la carte le chemin que nos émigrans devoient suivre, je réfléchis qu'il restoit encore une heure de jour; que c'étoit positivement celle où j'avois vu les gelinottes, & qu'on m'avoit assuré qu'il y en avoit dans le voisinage. Je crus qu'il falloit profiter de l'heure du chasseur, comme de celle du berger; je pris donc mon fusil, & j'allai me promener dans les bois: à la place de gelinottes, je ne trouvai qu'un lapin, que je blessai; mais qui se laissa couler dans un fond où je le perdis de vue. Heureusement pour moi, les chiens courans de M. Grisby accoururent au coup de fusil, & me trouvèrent mon lapin, qui étoit dans le creux d'un arbre, au haut duquel il auroit monté, s'il n'avoit pas eu une jambe cassée; car les lapins d'Amérique diffèrent

de ceux de l'Europe, en ce qu'ils ne font pas de terrier, & se réfugient dans le creux des arbres, où ils montent comme des chats, & souvent à une hauteur considérable. Content de ma victoire, je revins à la maison; mais je m'arrêtai quelque tems à entendre au coucher du soleil, deux *thrush*, ou grives rouffes, qui sembloient s'être défiées au chant, comme les bergers de Théocrite. Cet oiseau doit, à mon avis, être considéré comme le rossignol de l'Amérique. Il ressemble au nôtre par la forme, par la couleur & par les habitudes, mais il est du double plus gros : son chant est semblable à celui de la grive, mais tellement varié & perfectionné, que, si l'on en excepte les notes égales & plaintives du rossignol européen, on pourroit les prendre l'un pour l'autre. C'est un oiseau de passage comme le *moqueur*, & comme lui aussi, il reste quelquefois pendant l'hiver.

De retour à la maison, le souper étoit désormais mon unique affaire; M. & Madame Grisby en étoient entièrement occupés, tandis que leurs filles, âgées de 16 ou 17 ans, & faites à peindre, préparoient le couvert. Je priai M. Grisby de sou-

per avec nous ; mais il n'y voulut pas consentir , parce qu'il avoit encore à travailler pour notre propre service. Ses soins ne furent pas inutiles : notre souper fut très bon ; mais ce jour-là & les trois jours suivans , nous n'eûmes à boire que du whisky , dont nous fîmes cependant du *tow'ly* assez passable. Le lendemain matin le déjeuner fut prêt de bonne heure & correspondant au souper. M. Grisby , qui n'avoit plus rien à faire , se mit à table avec nous. Il avoit un cheval sellé , parce qu'il vouloit encore nous servir de guide jusqu'au Ferry de *Greenly* , où nous devons repasser la Fluvanna ; mais on vint me dire qu'un de mes chevaux de suite étoit si blessé sur le garrot qu'il étoit impossible de le monter. Cet accident étoit d'autant plus fâcheux , que j'avois déjà été obligé d'en laisser un chez M. Jefferson ; de sorte que je n'en avois plus de relais. J'eus recours à mon ami M. Grisby ; il me dit que le seul de ses chevaux qui me convînt étoit celui qu'il montoit ordinairement , & dont il alloit se servir pour me conduire ; mais qu'il m'en accommoderoit volontiers en prenant le mien à la place. Je l'assurai que je lui donnerois

donnerois tout ce qu'il voudroit de retour. Il alla voir mon cheval, & en rentrant, il me dit qu'il croyoit qu'il vaudroit le sien lorsqu'il seroit guéri, & que je ferois là-dessus tel arrangement que je voudrois. L'un & l'autre pouvoient valoir chacun dix à douze louis : je lui en donnai deux de retour & il fut parfaitement content. Un moment avant je lui avois demandé le mémoire de ma dépense ; & comme il n'avoit jamais voulu me le présenter, disant toujours qu'il s'en rapportoit à moi, je lui avois donné quatre louis : il les reçut, mais en m'assurant que c'étoit le double de la dépense que j'avois faite. Enfin il fallut quitter cette bonne maison, mais non pas M. Grisby, qui avoit pris un autre cheval & qui m'accompagnoit. En chemin il me montra deux plantations qu'il avoit possédées successivement avant de se fixer dans celle qu'il cultive maintenant. Il les avoit laissées déjà en assez bon état, & les avoit vendues à raison de 12 à 13 shellings l'acre ; ce qui revient à-peu-près à 10 livres de notre monnoie. Nous vîmes encore plusieurs autres plantations au milieu des bois ; elles étoient toutes situées au bord de quelque

ruisseau dont la source n'étoit pas éloignée. Les pêcheurs qu'on a soin d'y planter, & les arbres de Judée qui croissent naturellement au bord de l'eau, étoient également en fleur & contraisoient agréablement avec les sapins & les chênes immenses, au milieu desquels on avoit commencé ces nouvelles cultures.

Il étoit près de 10 heures lorsque nous arrivâmes au Ferry : comme nous en approchions, & que nous suivions déjà les bords de la rivière, j'aperçus un animal que je ne connoissois pas ; il revenoit du bord de la rivière, & cherchoit à gagner le bois. Je poussai mon cheval de ce côté là, espérant l'effrayer & le forcer à monter sur un arbre ; car je le prenois pour un *racoön*. Effectivement je le vis grimper sur l'arbre le plus proche de lui, mais assez lentement & assez maladroitement. Je n'eus pas grande peine à le tuer ; car il ne cherchoit pas même à se cacher comme les écureuils, en se couvrant de quelques grosses branches. Lorsque je l'eus arraché à mes chiens, au milieu desquels il se débattoit, & qu'il avoit même mordu assez fort, je l'examinai plus attentivement, &

je reconnus que c'étoit le *monax*, ou la marmotte d'Amérique : sa forme, sa fourrure & sa couleur ressembloit beaucoup à celles du rat musqué ; mais il est plus gros, & il en diffère particulièrement en ce qu'il a la queue courte & garnie de poil : mais, comme le rat musqué, il a les os des côtés si courts & si flexibles, qu'on les prendroit pour de simples cartilages ; de sorte que quoiqu'il soit beaucoup plus épais qu'un lièvre, il pourroit passer par un trou qui n'auroit pas plus de deux pouces de diamètre.

Le Ferry de Greenly tire son nom de celui qui en est propriétaire ; il se trouve entre deux côtes escarpées. Nous le passâmes en trois voyages ; & nous étant séparés de M. Grisby, nous dépendîmes de notre propre industrie pour trouver le chemin d'un *gap* très escarpé & très peu fréquenté, qui étoit la seule porte par laquelle il nous fut possible de sortir des montagnes. On nous avoit prévenu au Ferry que nous ne trouverions qu'une seule maison à trois milles de là, & au pied même de la montagne qu'il falloit gravir. Un petit sentier nous conduisoit à cette maison : après y avoir pris

de nouvelles informations, nous suivîmes un autre sentier, & nous commençâmes à monter, non sans peine; car le plus souvent la pente étoit si rapide, que nous étions obligés d'arrêter nos chevaux pour leur faire reprendre haleine. La rampe qui forme le chemin n'a pas moins de trois milles de long; ce qui peut faire juger de la hauteur de cette montagne, qui est pourtant sur un espace de cent milles, la moins escarpée de celle qui composent les *Blue-Ridges*. Parvenus au sommet, nous jouîmes de la récompense qu'on obtient ordinairement après de pareils travaux: un spectacle magnifique, mais sauvage, s'offrit à nos regards; nous vîmes les montagnes qui forment le *North-Ridge*, & celles qui traversant d'une chaîne à l'autre, se réunissent quelquefois aux *Blue-Ridges*. C'est dans une de ces espèces de traverses, que se trouve placé le *Pont-Naturel*. On observera que je ne parle ici que de la vue du côté du nord; c'est que nous n'avions pas l'avantage de jouir du double aspect; quelques sommets voisins & la hauteur des arbres nous empêchant d'étendre nos regards vers le sud.



La descente ne fut pas moins rapide que la montée avoit été escarpée : la longueur est aussi de trois milles. Nous jugeâmes nécessaire , pour le soulagement de nos chevaux & pour notre propre sûreté , de la faire à pied , quoique les pierres qui rouloient sous nos pas , la rendissent assez incommode. Mes chiens , qui n'étoient pas si touchés que moi de cet inconvénient , battoient toujours les bois , tandis que je marchois tranquillement ; ils firent lever à deux cens pas du lieu cinq dindons sauvages , mais comme ces oiseaux dirigerent leur vol vers un escarpement que je laissois derrière moi , je ne jugeai pas à propos de les aller chercher. Nous étions déjà près du pied de la montagne , lorsque nous commençâmes à appercevoir l'horison ; mais dans cet horison , nous ne voyons encore que des bois & des montagnes beaucoup moins hautes que celles dont nous sortions , si l'on en excepte cependant les trois sommets connus sous le nom de *Peaks of Otter* , qui sont encore très-élevés , & qui s'avancent des Blue-Ridges comme une espece de contre-garde. En général , tout le pays , depuis les Blue-Ridges jusqu'aux sources de l'*Apamatoek* ,





18  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

1.0  
0.1

peut être considéré comme un glacié composé de petites montagnes qui partent du pied des Blue-Ridges, & vont toujours en s'abaissant. C'est ce dont les meilleures cartes de la Virginie ne donnent aucune indication, de sorte qu'il est impossible que par leur inspection, on se forme une idée juste de la nature du pays.

Il étoit alors une heure & demie, & nous avions fait seize milles dans des chemins très difficiles, lorsque nous arrivâmes à la première maison, au pied du Gap : mais comme ce n'étoit qu'une cabane assez pauvre, nous fûmes obligés d'aller deux milles plus loin, chez un Planteur nommé *Lambert*, qui nous reçut avec toute sorte d'honnêtetés. Il nous donna du gâteau & du lait, car il n'avoit chez lui ni pain, ni biscuit ; & tandis que nos chevaux mangeoient un peu de grain, il nous tint bonne & joyeuse compagnie. Ce M. Lambert est une espèce de phénomène en Amérique, où la longévité n'est pas commune ; il a 83 ans, & n'en paroît gueres plus de 55 ; il est fort connu dans sa patrie, parce qu'il n'y a pas de métier qu'il n'ait fait, & de pays qu'il n'ait habité. Maintenant il est

Cultivateur , & vit dans une très belle plantation qu'il a défriché au pied des montagnes. Sa femme , âgée seulement de 65 ans , avoit l'air beaucoup plus vieille que lui. Pour ses fils , il sont encore jeunes ; l'un d'eux est Capitaine dans la ligne de Virginie , & il a formé lui-même sa compagnie , au commencement de la guerre. Elle étoit alors composée de soixante-trois hommes , tous enrôlés dans son voisinage ; & après six campagnes , les soixante-trois hommes sont encore en vie ; quelques-uns seulement ont été blessés. A cinq heures nous nous remîmes en route pour gagner à dix milles plus loin , la maison d'un Capitaine *Muller* , qui n'est pas plus aubergiste que M. Lambert , mais qui reçoit volontiers le petit nombre de voyageurs qui passent par ce chemin peu fréquenté. On nous avoit assuré que nous ne pourrions pas manquer le chemin ; il falloit dire que nous ne pourrions pas ne pas le manquer. Nous fûmes très heureux de ne nous égarer que deux fois , & enfin nous arrivâmes à nuit close chez le Capitaine Muller. C'est un homme de 60 ans , haut de six pieds à-peu-près , & gros à proportion , assez bavard , mais bon

homme , attaché à sa patrie & curieux de nouvelles. Il me dit qu'il alloit faire de son mieux pour nous donner à souper , mais qu'il ne pouvoit nous offrir d'autre logement que la chambre où il nous recevoit & où il feroit porter des lits. Cette chambre étoit spacieuse & propre ; mais elle étoit déjà occupée par un malade qu'il ne pouvoit déranger , & qu'il nous prioit de laisser dans la petite place qu'il occupoit : c'étoit un malheureux vieillard de quatre-vingts ans , qui , deux jours auparavant , voyageant dans les environs , avoit été à moitié dévoré par une grosse chienne , dont il avoit imprudemment approché les petits ; elle lui avoit déchiré un bras & une cuisse. M. Muller lui donnoit tous les soins qui dépendoient de lui , & Madame Muller pansoit elle-même ses plaies. Ce bon homme dormit pendant toute la soirée , mais la nuit il se plaignit beaucoup & nous réveilla quelquefois. Le lendemain matin j'en demandai comment il se trouvoit , & il me répondit : oh ! *mighty weak* , puissamment foible. C'est que l'adverbe *mighty* , *puissamment* , est fort à la mode dans ce pays-là , & on en fait quelquefois l'usage le plus ridicule ,



comme dans cette occasion. Avant de partir, je fis demander le *bill* ou le mémoire; on me dit que M. Muller n'en vouloit pas présenter. Je le fis appeller, & lui donnai deux louis, en lui demandant si c'étoit assez : » beaucoup trop, me répondit-il : » vous venez de France dans mon pays pour le » secourir & le défendre, je devrois vous mieux » recevoir & ne rien prendre de vous; mais je suis » un pauvre campagnard, & je ne suis pas en état » de vous témoigner ma reconnoissance. Si je » n'étois pas malade, & effectivement il étoit aff- » matique, je monteroïs encore à cheval, & j'irois » combattre avec vous ».

Le peu de ressources que j'avois trouvé dans cette maison, & la nécessité de partager la longue journée qui me restoit à faire, m'avoit décidé à partir de bonne heure, & à aller déjeuner à *New-London*, petite ville située à dix milles de là. L'embarras étoit encore de trouver le chemin; un homme que je rencontrai dans la cour, prêt à monter à cheval comme moi, m'en tira heureusement. C'étoit un ancien Capitaine des troupes Virginiennes; je l'avois vu arriver la veille, au soir, accompagnant deux

grandes demoiselles , qui étoient coëffées d'immenses bonnets de gaze , couvertes de rubans , & parées d'une manière qui contrastoit tout-à-fait avec la simplicité de la maison où je me trouvois. J'avois su qu'elles étoient filles de M. Muller , & qu'elles venoient de souper dans le voisinage ; mais je m'étois bien gardé de leur parler , parce que je ne doutois pas que nous n'eussions pris possession des lits destinés à ces belles demoiselles & à leur compagnie , & je mourois de peur que la galanterie françoise ne m'obligeât à les leur rendre. Je ne fais comme elles s'arrangèrent , mais elles reparurent le matin , & elles ne parurent pas jolies. Pour le Capitaine , il avoit été coucher à un mille de là , chez une sœur de M. Muller , & il étoit venu le matin prendre son cheval pour retourner à New-London. Il offrit de m'y conduire & de m'y faire à déjeuner ; car il tenoit une taverne. J'acceptai toute ses propositions & je fis agréablement le chemin , qui est de dix milles , ce pays , ainsi que celui que nous avons parcouru la veille au soir , étant entrecoupé de très-jolies plantations. New-London , où j'arrivai à dix heures du matin , est

une ville naissante , mais déjà assez considérable ; car il y a bien soixante ou quatre-vingts maisons réunies. On en a fait un lieu de dépôt pour les magasins militaires ; il y a même différens ateliers où l'on travaille à la réparation des armes. Sa situation au milieu des bois , & éloignée du théâtre de la guerre , comme du commerce , n'exige pas qu'elle soit fortifiée ; mais la nature a tout préparé pour en faire une forteresse. Placée sur un petit plateau , environné d'un glacis dont la pente est précisément telle qu'on la peut désirer , cette petite ville seroit fortifiée à peu de frais , & défendue par une garnison peu nombreuse. Nous en partîmes vers midi , pour aller chercher à vingt-quatre milles de là , la seule maison où nous puissions trouver un gîte convenable. Ce n'étoit pas une auberge ; mais le propriétaire , *M. Hunter* , recevoit volontiers les étrangers. Cette différence entre auberge réelle & hospitalité payée , est entièrement à l'avantage des voyageurs , parce qu'en Amérique , comme en Angleterre , les aubergistes payent des taxes très fortes , & qu'ils s'en dédommagent par le prix exorbitant qu'ils mettent à leurs denrées. *M. Hun-*

ter nous reçut très bien & dans une maison très propre. Nous en partîmes de bonne heure, & après avoir fait huit milles, toujours dans des bois secs & arides, nous nous arrêtâmes à déjeuner chez un particulier nommé *Patiffon*. C'est un gros homme âgé de 45 ans, qui est impotent depuis l'âge de deux ans, & qui l'est tellement, qu'il ne peut se transporter d'un endroit à un autre, qu'en faisant marcher sa chaise. On a peine à croire qu'un homme affligé d'une telle infirmité, choisisse son domicile au milieu des bois, où il n'a pour toute compagnie qu'un domestique blanc & des nègres de tout sexe. Je le crois impotent à plus d'un égard; car il a gardé le célibat, & son incommodité seule n'auroit pas été un obstacle dans un pays où tout le monde se marie.

Après avoir fait encore vingt milles, je m'arrêtai vers quatre heures après-midi, chez un Ecoffois appelé *Johnson*, qui est bien le plus ridicule personnage qu'on puisse voir. Il prononçoit l'anglois d'une manière si inintelligible, que M. Dillon lui demanda ingénument quelle langue il parloit. Comme M. Johnson étoit d'assez mauvaise hu-

meur, & même un peu ivre, je prévis que cette question ne réussiroit pas, & sur-tout qu'elle ne tourneroit pas à notre profit, lorsqu'il faudroit partir de cette espece d'auberge. Effectivement ; au bout de trois quarts d'heure, lorsque nous remontâmes à cheval, il n'eut pas honte de demander sept dollars pour à-peu-près vingt livres pesant de feuilles de maïs que nos chevaux avoient mangé, & deux bowls de towly que nos gens avoient bu. Je m'en consolai comme M. de Pourceaugnac ; je le payai, mais je lui dis bien son fait, & j'allai à douze milles de là, demander l'hospitalité à un autre Écossais, chez qui j'arrivai à l'entrée de la nuit. Celui-là se trouva très différent de l'autre. C'est un vieillard de 72 ans, appelé *Hodnett*, qui est établi en Amérique depuis quarante ans, & qui a formé assez récemment l'établissement où il me donna hospice. Il étoit empressé, poli & même complimenteur, mais très fier d'être né en Europe, & d'avoir passé quelques tems à *Cork*, où il avoit manqué, disoit-il, une belle occasion d'apprendre le françois ; car il y avoit vécu avec plusieurs Négocians françois, dont il se rappelloit les noms,

quoiqu'il y eût déjà plus de cinquante ans. Il me demanda au moins vingt fois si je les connoissois , & puis il m'apporta un vieux livre , le seul qu'il eût dans sa maison , c'étoit un mauvais Traité de Géographie ; mais le signet étoit à l'article de Cork & on voyoit qu'il lisoit souvent cet article , car le papier y étoit plus usé qu'ailleurs. En me présentant son livre , il me dit avec un air d'importance , c'est à mon avis le meilleur ouvrage de Géographie qui existe. J'étois bien sûr qu'il n'en avoit jamais lu d'autres ; mais je m'amusai à lui dire qu'il avoit là un vrai trésor , & qu'il devoit le garder précieusement. Il ne manqua pas de l'aller ferrer sur-le-champ , & il revint bientôt avec un chiffon de papier enluminé , qui représentoit les armoiries & les devises de la famille des Hodnetts. Je l'assurai qu'elle étoit connue dans toute l'Europe ; & certainement ce n'étoit pas payer trop cher un bon lit & un bon souper , car le lendemain il ne voulut pas faire de mémoire. Cependant je jugeai convenable de le payer honnêtement , espérant que la famille des Hodnetts n'en sauroit rien , & ne se croiroit pas obligée pour cela , d'ajouter à ses armoiries un enseigne de cabaret.

Nous étions au 23 Avril ; mais la chaleur étoit déjà très incommode à neuf heures du matin , lorsque j'arrivai à *Cumberland-Court-House* , où je m'arrêtai pour déjeuner. Ce chef-lieu d'un Comté assez considérable , est situé dans une petite plaine d'un mille de diamètre , à-peu-près à seize milles de la maison d'Hodnett. Outre la Court-House & une grande auberge qui en est l'annexe nécessaire , il y a sept à huit maisons habitées par des riches particuliers. Je trouvai l'auberge remplie de monde & j'appris que les Juges du Comté étoient rassemblés pour tenir une *Court of Claims* ; c'est-à-dire , pour écouter & enregistrer les demandes de différens particuliers , en conséquence des fournitures qu'ils ont faites à l'armée. On fait qu'assez habituellement & sur-tout dans le cas d'une invasion imprévue , les troupes américaines n'ont point de magasins formés : & comme il faut bien les faire subsister , on prend des vivres & des fourrages où l'on en trouve , & on se contente de donner pour tout paiement , un reçu qu'on nomme *certificat*. Tant que l'ennemi est à portée , tant que la campagne est active , on fait peu d'attention à ces especes



d'emprunts qui s'accumulent sans qu'on en connoisse le montant , ni qu'on prenne aucune mesure pour en contaster les titres. Cependant le pays se trouve encombré de ces certificats , & il faut , tôt ou tard , procéder à une liquidation. La dernière assemblée de l'État a donc jugé convenable de passer un *bill* pour autoriser les juges dans chaque Comté , à se faire représenter tous les certificats , à en vérifier la validité , & à les faire enregistrer , en spécifiant la valeur des denrées en argent , d'après un tarif convenu. J'eus la curiosité d'aller à la Court-House , voir comment cela se passoit , & je trouvai que c'étoit avec beaucoup d'ordre & de simplicité. Les Juges portoient leurs habits ordinaires ; mais ils siégeoient dans une tribune élevée , comme à Londres dans la salle du *Banc du Roi* , & dans celle des *Plaids - communs*. Un d'eux me voyant debout à la porte de la salle , descendit de la tribune & me proposa d'aller me rafraîchir dans sa maison , où sa famille me recevroit , en attendant que la session fût finie. Je lui répondis que j'étois obligé de continuer ma route , & effectivement je n'avois pas de tems à perdre , car il me restoit encore vingt-huit milles

milles à faire, & par un chemin tellement dépourvu de toute ressource pour les voyageurs, que m'étant proposé de donner encore quelques repos & quelque nourriture à mes chevaux, je ne pus trouver de fourrage qu'à vingt milles de là, dans la maison d'un Maréchal. Comme je ne comptois y passer qu'une demi-heure au plus, j'étois resté assis sous des arbres; mais M. d'Oyré étant entré dans la maison, revint & me dit qu'il y avoit un cercle de quatre ou cinq jeunes personnes, toutes jolies & fort bien mises. J'eus la curiosité de les voir, & mes regards se fixerent aussi-tôt sur une jeune femme de dix-huit ans, qui donnoit à têter à son enfant. Ses traits étoient si beaux & si réguliers; elle avoit une telle décence & une telle modestie dans son maintien, qu'elle me retraçoit parfaitement ces belles vierges de Raphaël, modèle ou exemple du *beau Idéal*. Comme ce n'est plus qu'en philosophe qu'il m'est permis de considérer la beauté, je placerai ici une observation que j'ai faite souvent en pays étranger, & sur-tout en Angleterre & en Amérique; c'est que la beauté des traits & des formes, la beauté indépendante des

graces, du mouvement & de l'expression, se trouve plus communément chez les peuples du nord, ou parmi les races qui en descendent, qu'en France & vers le midi. S'il falloit en assigner la cause, je dirois que par je ne fais quelle raison, étrangere sans doute à la température du climat, la jeunesse est chez eux plus hâtive & plus prématurée; d'où il résulte que dans les jeunes personnes, même dans les filles de 12 à 13 ans, la rondeur des formes se trouve réunie à la fraîcheur du teint & à cette régularité plus parfaite, qu'ont les traits lorsqu'ils ne sont pas encore modifiés par les passions & par les habitudes. En France, c'est tout différent; les enfans y sont assez jolis jusqu'à l'âge de sept à huit ans; mais il est rare que les filles conservent leur beauté au moment où elles approchent de la puberté. Il faut pour ainsi dire deviner alors ce qu'elles feront un jour, & souvent les pronostics sont trompeurs. Ce tems est une espece de crysalide, pendant laquelle les jolies deviennent laides, & les laides jolies. C'est depuis 20 jusqu'à 25 ans que s'opere le développement des traits, & que s'acheve l'ouvrage de la nature, si toutefois il n'est pas dérangé par les mala-

dies, & sur-tout par les suites morales & physiques du mariage. D'un autre côté, la beauté de nos femmes, une fois échappée à ce danger, se conserve bien plus longtems qu'ailleurs. Il semble que leur ame se soit identifiée à leurs traits, & qu'elle veille à leur conservation : nul mouvement sans grace, nulle grace sans expression ; l'envie de plaire perfectionne & perpétue les moyens de plaire, & la nature, plutôt aidée que contrariée par l'art, n'est pas livrée à l'abandon de la vie domestique, ni prodiguée à une fécondité sans mesure. Ainsi les arbres utiles peuvent servir à la décoration des jardins, si l'abondance des fruits n'empêche pas les fleurs de renaitre. Il résulte de ces réflexions, que les Françoises n'ont rien à envier aux étrangères ; qu'à la vérité leur beauté est moins hâtive & moins parfaite, mais qu'elle est plus piquante & plus durable ; que si d'autres sont meilleures à peindre, elles sont meilleures à voir ; enfin, que si elles ne sont pas toujours celles qu'on admire le plus, elles sont certainement celles qu'on aimera le plus, & le plus long-tems.

Je retourne à mon voyage de peur d'en faire

un dans un pays trop dangereux. Il étoit déjà nuit & j'avois fait quarante-quatre milles de chemin lorsque j'arrivai à *Powhatan-Court-House*. Cet établissement est plus récent & plus rustique que celui de Cumberland. Il consiste dans une simple baraque qui sert pour tenir les sessions, & dans une autre baraque qui tient lieu d'auberge; encore cet hospice étoit-il à peine ouvert aux voyageurs. Il étoit tenu par un jeune homme qui venoit de s'y établir; il y vivoit avec une grande & jolie femme qui étoit la sienne, & une autre moins jolie qui étoit sa belle-sœur. Nous y eûmes un bon souper & de bons lits, mais il fallut que nos chevaux se passassent de fourrage. Le Comté de Powhatan doit son nom à un Roi sauvage, célèbre dans l'histoire de Virginie. Il régnoit au commencement du dernier siècle, lorsque la Colonie forma son premier établissement à James-Town. Il fallut souvent traiter avec lui, & quelquefois aussi lui faire la guerre. On le représente comme un politique profond, mais perfide. Il avoit conquis tout le pays entre l'Apamatoek & la baye de Chésapeak, & il étoit redouté de toutes les nations voisines.

Je partis de Powhatan le 24 d'assez bonne heure , & après m'être arrêté deux fois , la première pour déjeuner dans une petite maison assez pauvre , à huit milles de Powhatan , & la seconde à vingt-quatre milles plus loin , dans un lieu appelé *Chesterfield-Court-House* , où je vis les restes des casernes occupées autrefois par le Baron de Stubens & brûlées depuis par les Anglois , j'arrivai à *Petersburg* à l'entrée de la nuit. Cette journée fut encore de quarante-quatre milles. La ville de *Petersburg* est située sur la rive droite de l'*Apamatox*. Il y a bien quelques maisons sur la rive gauche ; mais cette espèce de fauxbourg est un chef-lieu qui est indépendant de *Petersburg* & qui s'appelle *Pocahunta*. Je passai la rivière sur un ferry-boat & je fus conduit dans une petite auberge à trente pas de là , qui n'avoit pas grande apparence. Cependant quand j'y entrai , je vis un appartement très proprement meublé , une grande femme bien habillée & de très bon air , qui donnoit tous les ordres nécessaires pour notre réception , & une jeune demoiselle , non moins grande & très élégante , qui étoit occupée à travailler. Je m'informai de leurs noms , & je trouvai qu'ils n'étoient pas

moins imposans que leur extérieur. La maitresse de la maison , déjà veuve pour la seconde fois , s'appelloit *Mistris Spencer* , & sa fille , qui étoit du premier lit , *Miss Saunders*. On me fit voir ma chambre à coucher , & la premiere chose qui frappa mes regards fut un grand & magnifique clavecin , sur lequel il y avoit encore une guitare. Ces instrumens de musique appartenoient à *Miss Saunders* , qui savoit très bien en faire usage ; mais comme j'avois plus besoin d'un souper que d'un concert , ma premiere impression fut de trouver mes hôtes de trop bonne compagnie & de craindre d'avoir moins d'ordres à donner que de complimens à faire. Cependant il se trouva que madame *Spencer* étoit la meilleure femme du monde , gaie & même rieuse , disposition très rare en Amérique , & que sa fille , toute élégante qu'elle paroissoit , étoit douce , honnête & de bonne conversation ; mais pour des voyageurs affamés , tout cela ne pouvoit encore être considéré que sous un seul point de vue , c'est-à-dire , comme un bon augure pour le souper. Ce souper ne se fit pas attendre : à peine avions-nous admiré la propreté & la beauté



de la nappe , que la table fut couverte de très bons plats & sur-tout de poissons monstrueux & excellens. Nous allâmes nous coucher déjà très bien avec nos hôtes , & le lendemain matin nous déjeûnâmes avec elles. J'étois prêt à sortir pour me promener , lorsque je reçus la visite d'un certain M. *Viñor* , que j'avois vu à Williamsburg ; c'est un Prussien qui a servi autrefois , & qui , après avoir beaucoup voyagé en Europe , est venu s'établir dans ce pays , où il a d'abord fait fortune par ses talens , & a fini par devenir planteur comme les autres. Il est excellent musicien & joue de toute sorte d'instrumens , ce qui le fait rechercher dans tous les environs. Il me dit qu'il étoit venu passer quelques jours chez Madame *Bowling* , une des plus riches propriétaires de la Virginie & à qui la moitié de la ville de Petersburg appartient. Il ajouta qu'elle avoit appris mon arrivée & qu'elle comptoit que je viendrois dîner chez elle. J'acceptai la proposition , & je me mis sous la conduite de M. Victor , qui me mena d'abord voir les *Ware-Houses* , ou magasins de tabac. Ces magasins , dont on a construit une grande quantité en Virginie , mais dont

malheureusement, une partie a été brûlée par les Anglois, sont sous la direction de l'autorité publique. Il y a des inspecteurs nommés pour vérifier la qualité du tabac que les planteurs y font porter, & s'ils la trouvent bonne ils donnent un reçu de la quantité. Alors le tabac peut être considéré comme vendu; car les *récépissés* sont monnoie dans le pays. Je suppose, par exemple, que j'aye déposé à Petersburg vingt *Hogsheads*, ou Boucaux de tabac, je puis m'en aller à cinquante lieues de là, comme à *Alexandrie* ou à *Frédéricksburg*; & si j'ai besoin d'acheter des chevaux, des draps ou toute autre chose, je les paye avec mes reçus, lesquels circuleront peut-être encore dans nombre de mains avant de parvenir dans celles des négocians qui viennent enlever des tabacs pour les exporter. Il résulte de là que le tabac est non-seulement valeur de banque, mais monnoie de commerce. On entend dire souvent : *J'ai payé ma montre dix Hogsheads de tabac; ce cheval m'a coûté quinze Hogsheads, on m'en offre vingt, &c.* Il est vrai que le prix de cette denrée, qui est presque toujours le même en tems de paix, peut varier en tems de guerre; mais alors celui qui le

reçoit en payement , faisant un marché libre , calcule ses risques & ses espérances. Enfin on doit regarder cet établissement comme très utile , puisqu'il met les denrées en valeur & en circulation , dès qu'elles sont recueillies , & qu'il rend en quelque sorte le cultivateur indépendant du marchand.

Les magasins de Petersburg appartiennent à madame Bowling. Ils ont été épargnés par les Anglois , soit parce que les Généraux Phillips & Arnold , qui ont logé chez elle , ont eu quelque égard pour sa propriété , soit parce qu'ils vouloient conserver le tabac qu'ils comptoient vendre à leur profit. Phillips mourut dans la maison de Madame Bowling , & alors le commandement se trouva dévolu à Arnold. J'ai ouï dire à Mylord Cornwallis , qu'à son arrivée il le trouva en grande dispute avec la Marine , qui prétendoit que tout le butin devoit lui appartenir. Lord Cornwallis termina la querelle en faisant brûler le tabac ; mais M<sup>me</sup> Bowling avoit eu le crédit & le tems de faire transporter le sien hors de ses magasins. Elle n'a pas été moins heureuse de sauver un superbe établissement qu'elle possède dans la même ville ; c'est un moulin qui fait mouvoir un si

grand nombre de meûles, de blutoirs, de vans, &c.; & d'une manière si simple & si facile, qu'il lui rapporte plus de vingt mille livres de rente. Je passai près d'une heure à en examiner toutes les parties & à en admirer la charpente & la construction. Ce sont les eaux de l'Apamatock qui le font mouvoir; on les adétournées au moyen d'un canal creusé dans le roc.

Après avoir continué ma promenade dans la ville où je vis nombre de boutiques, dont plusieurs assez bien fournies, je jugeai que le moment étoit venu de faire une visite à Madame Bowling & je priai M. Victor de me mener chez elle. Sa maison ou plutôt ses maisons, car elle en a deux symétriques & sur la même ligne, qu'elle se propose de joindre ensemble par un corps de logis; ses maisons, dis-je, sont situées au haut d'un talus assez considérable, qui s'élève du terrain où est bâtie la ville de Pétersbourg & qui correspond si parfaitement au cours de la rivière, qu'il n'y a pas lieu de douter que ce ne fût autrefois la rive de l'Apamatock. Ce talus & le plateau immense sur lequel la maison de Madame Bowling est bâtie, sont couverts d'herbes & forment un excellent

pâturage, qui lui appartient encore. Il étoit autrefois entouré de barrières & elle y nourrissoit de très beaux chevaux ; mais les Anglois ont brûlé les barrières & emmené une grande partie des chevaux. A mon arrivée, je fus d'abord reçu par Mademoiselle Bowling, jeune fille de quatorze ans. & ayant toute la fraîcheur de son âge ; sa mere, son frere & sa belle-sœur vinrent ensuite. La premiere ressemble peu à ses compatriotes ; c'est une femme de plus de cinquante ans, vive, active, intelligente, qui sait bien gouverner son immense fortune, & ce qui est plus rare encore, qui fait en user. Pour son fils & sa belle-fille, je les avois déjà vu à Williamsburg. Le premier est un jeune homme qui paroît doux & honnête ; mais sa femme, âgée seulement de dix-sept ans, est intéressante à connoître, non parce qu'elle a une figure & une taille extrêmement délicate & une tournure tout-à-fait Européenne ; mais parce qu'avec cette taille & cette figure délicates, elle est descendante de la Princesse sauvage *Pocahunta*, fille du Roi Powhatan, dont j'ai déjà parlé. Il faut croire que c'est plutôt

du caractère de cette aimable Américaine, que de ses formes extérieures que Madame Bowling a hérité. Peut-être ceux qui n'ont pas lu l'histoire particulière de la Virginie, ignorent-ils que Pocahunta fut la protectrice des Anglois & les déroba souvent à la cruauté de son père. Elle n'avoit que douze ans lorsque le Capitaine Smith, le plus brave, le plus intelligent & le plus humain des premiers Colons, tomba entre les mains des sauvages. Il étoit déjà parvenu à entendre leur langage ; plusieurs fois il avoit commercé avec eux ; plusieurs fois il avoit apaisé les querelles qui naissoient entr'eux & les Européens ; plusieurs fois aussi il avoit été obligé de les combattre & de punir leur perfidie. Un jour, sous prétexte de commerce, il fut attiré dans une embuscade ; il vit tomber les deux seuls compagnons qu'il avoit, mais il fut se débarrasser à lui seul de la troupe dont il étoit environné. Malheureusement pour lui il crut pouvoir se sauver en traversant un marais & il y resta embourbé, de manière que les Sauvages, contre lesquels il ne lui restoit plus aucun moyen de défense, purent enfin le prendre, le

lier & le conduire à Powhatan. Celui-ci fut si fier d'avoir en sa puissance le Capitaine Smith, qu'il le fit promener en triomphe chez tous les Princes, ses tributaires, ordonnant qu'on le servît splendidement jusqu'à ce qu'il revînt subir le sort qu'on lui préparoit. Le moment fatal étoit enfin arrivé; le Capitaine Smith étoit déjà couché devant le foyer du Roi sauvage, la tête sur une large pierre pour recevoir le coup de la mort, lorsque Pocahunta, la plus jeune, la plus chérie des filles de Powhatan, se jeta les bras étendus sur le corps du Capitaine Smith, & déclara que si la sentence cruelle étoit exécutée, elle recevrait les premiers coups dont on voudroit le frapper. Tous les Sauvages, y compris les despotes & les tyrans, sont plus sensibles aux pleurs d'un enfant qu'à la voix de l'humanité. Powhatan ne put résister aux larmes, aux prières de sa fille. Le Capitaine Smith obtint donc la vie, à condition qu'il payeroit sa rançon: mais comment pouvoit-il se procurer la quantité de mousquets, de poudre & d'ustensiles de fer qu'on lui demandoit? on ne vouloit pas le laisser retourner à James-Town; on ne vouloit pas non plus que les



Anglois fussent où il étoit , de crainte qu'ils ne le redemandassent les armes à la main. Le Capitaine Smith , qui n'avoit pas moins de tête que de courage , dit au Roi , que s'il vouloit seulement ordonner à un de ses sujets de porter à Jamestown une petite planche qu'il lui remettrait , il feroit trouver sous un arbre , à jour & à heure nommés , tout ce qu'on exigeoit pour sa rançon. Powhatan y consentit , sans ajouter foi à ces promesses , & croyant que c'étoit un artifice du Capitaine Smith pour prolonger sa vie. Mais celui-ci avoit gravé sur la planche quelques lignes qui suffisoient pour rendre compte de sa situation. Le messager revint ; on envoya au lieu indiqué , & on fut bien surpris d'y trouver tout ce qu'on avoit demandé. Powhatan ne pouvoit concevoir qu'il y eût un moyen de transmettre ainsi sa pensée ; & le Capitaine Smith fut désormais regardé comme un grand magicien à qui on ne pouvoit trop témoigner de respect. Il laissa les Sauvages dans cette opinion & se hâta de les quitter. Mais deux ou trois ans après , quelques différens étant survenus entr'eux & les Anglois , Powhatan , qui ne les



### DANS L'AMÉRIQUE SEPTENT. III

croyoit plus forciers, mais qui ne les redoutoit pas moins, trama un affreux complot pour se débarrasser d'eux. Il devoit les attaquer au sein de la paix & les égorger tous. La nuit même que ce complot devoit s'exécuter, Pocahunta profita de l'obscurité & d'un orage affreux qui retenoit les Sauvages dans leurs cabanes; elle s'échappa de la maison de son père, avertit les Anglois de se tenir sur leur garde, mais les conjura d'épargner sa famille, de paroître ignorer ce qu'elle leur avoit appris, & de terminer toute querelle par un nouvel accommodement. Il seroit trop long de raconter tous les services que cet ange de paix rendit aux deux nations. Je dirai seulement que les Anglois, je ne sais par quel motif, mais assurément contre toute bonne-foi & contre toute équité, s'aviserent de l'enlever à son pere. Elle pleura beaucoup & longtems, mais ce fut une consolation pour elle de retrouver le Capitaine Smith qui lui tint lieu de pere. On la traita avec beaucoup de respect & on la maria à un Colon, appelé *Roll*, qui bientôt après, la mena en Angleterre. C'étoit sous le regne de Jacques premier. On prétend que ce

Monarque, pédant & ridicule en tous points, étoit si infatué des prérogatives de la royauté qu'il trouva mauvais qu'un de ses sujets eût osé épouser la fille d'un Roi sauvage. Il ne fera peut-être pas difficile de décider si dans cette occasion c'étoit le Roi sauvage qui étoit honoré de se trouver placé sur une même ligne avec le Prince Européen, ou le Monarque Anglois qui, par son orgueil & ses préjugés, se mettoit au niveau d'un chef des Sauvages. Quoi qu'il en soit, le Capitaine Smith qui étoit retourné à Londres avant l'arrivée de Pocahuntia, fut empressé de la revoir, mais n'osa pas la traiter avec la même familiarité qu'à James-Town. Dès qu'elle l'avoit apperçu elle s'étoit jettée dans ses bras en l'appellant son pere; mais voyant qu'il ne répondoit pas assez à ses caresses & qu'il ne l'appelloit pas sa fille, elle détourna la tête, pleura amèrement & fut longtems sans qu'on pût obtenir d'elle une seule parole. Le Capitaine Smith lui demanda plusieurs fois ce qui pouvoit l'affliger. » Quoi ! lui dit-elle, n'ai-je pas » sauvé tes jours en Amérique ? lorsque j'ai été » arrachée du sein de ma famille & conduite parmi

tes

» tes freres, ne m'as-tu pas promis de me tenir  
 » lieu de père ? Ne m'as-tu pas dit que si j'allois  
 » dans ton pays tu serois mon père & que je serois  
 » ta fille ? Tu m'as trompée & je me trouve ici  
 » étrangere & orpheline ». On conçoit aisément  
 qu'il ne fut pas difficile au Capitaine de faire sa  
 paix avec cette charmante créature qu'il aimoit  
 tendrement. Il la présenta aux personnes les plus  
 considérables des deux sexes ; mais il n'osa la mener  
 à la cour, dont elle reçut pourtant des bienfaits.  
 Enfin après avoir passé plusieurs années en Angle-  
 terre, où elle donna des preuves continuelles de  
 vertu, de piété & d'attachement pour son mari,  
 elle mourut comme elle étoit prête à s'embarquer  
 pour retourner en Amérique. Elle n'avoit eu qu'un  
 fils ; ce fils s'est marié & n'a laissé que des filles ;  
 celles-là, que d'autres filles, & c'est ainsi par une  
 descendance féminine que le sang de l'aimable  
 Pocahunta coule maintenant dans les veines de la  
 jeune & aimable madame Bowling.

On voit que je ne reviens à celle-ci qu'après un  
 long détour, mais j'espère qu'on me pardonnera  
 cette digression ; du moins je n'écris que pour ceux

à qui elle pourra plaire. Ma visite à madame Bowling & à sa famille m'ayant suffi pour me faire juger que je passerois agréablement chez elle une partie de la journée, je sortis pour continuer mes promenades & je promis de revenir à deux heures. M. Victor, sous les auspices duquel j'étois encore, me conduisit au camp que les ennemis avoient occupé. Il témoigna du regret que je ne pusse pas voir de plus près la belle maison de Campagne de M. *Banister* que j'apercevois de là. Le seul obstacle étoit la distance, d'une demi-lieue à-peu-près, & la chaleur du haut du jour : il ne nous arrêta pas, & en marchant doucement, nous arrivâmes sans fatigue à cette maison qui est effectivement curieuse à voir, parce qu'elle est décorée dans un goût plus Italien qu'Anglois ou Américain, ayant trois portiques aux trois principales entrées, soutenus chacun par quatre colonnes. Elle étoit alors occupée par un habitant de la Caroline appelé *Nelson*. La guerre lui avoit fait abandonner sa patrie, & la guerre l'est venu chercher à Petersburg. Il m'invita à entrer chez lui, & tandis que, suivant l'usage, il me faisoit boire un verre de vin, ar-

rive un autre Carolinien , appelé *M. Bull* , qui venoit lui demander à dîner. Celui-ci étoit Brigadier-Général de milice , & il venoit de l'armée de Green où il avoit fait son tems de service. L'histoire de *M. Bull* , qui sera fort courte , donnera une idée de l'état des provinces méridionales , avant & pendant la guerre. Possesseur d'un grand nombre de negres & d'un mobilier considérable , sur-tout en argenterie , il ne crut pas après la prise de Charles-Town devoir exposer ses richesses à la rapacité des Anglois. Il partit donc à la tête de deux cent negres & suivi d'un grand nombre de chariots qui portoient ses effets & des provisions pour sa petite armée , il traversa ainsi la Caroline du sud , celle du nord , & une partie de la Virginie , établissant son camp tous les soirs dans l'endroit qui lui paroissoit le plus commode. Il arriva ainsi à *Tukakoe* , sur la riviere de James , chez *M. Randolph* , riche habitant de la Virginie & son ancien ami. Celui-ci lui donna un terrain près de sa maison , sur lequel il en fit aussi-tôt construire une par ses negres. Là il vivoit tranquillement au milieu de ses esclaves & de ses troupeaux ; mais voilà qu'Arnold

& Philips envahissent la Virginie & approchent de son nouvel asyle : aussi-tôt M. Bull de partir avec ses trésors, ses troupeaux & ses negres pour se retirer dans le haut pays du côté de Frédéricksburg. Je lui demandai ce qu'il auroit fait, si nous n'étions pas arrivés tout à propos pour chasser les Anglois, qui se propoisoient d'achever la conquête de la Virginie : Je me serois retiré dans le Maryland, me répondit-il : — & s'ils y étoient venus ? — J'aurois gagné la Pensilvanie, & ainsi de suite, jusqu'à la nouvelle Angleterre. Ne croit-on pas voir ces anciens patriarches émigrer avec leur famille & leurs troupeaux, sûrs de trouver partout une terre qui les recevra & qui les nourrira ? Le Général Bull se dispoisoit à retourner dans sa patrie pour y passer désormais des jours plus tranquilles ; & moi, après lui avoir fait quelques questions sur les affaires du sud, auxquelles il me répondit avec beaucoup de franchise & de bon sens, je me disposai à retourner chez madame Bowling, où mon attente ne fut pas trompée, car on nous servit un très bon dîner, dont on nous fit les honneurs avec beaucoup de cordialité, &

sans gêne & sans compliment. L'après-dîner mademoiselle Bōwling se mit au clavecin & chanta comme une bonne musicienne, mais non pas avec une voix agréable. L'héritière de Pocahunta prit une guitare & chanta comme une personne qui n'est pas musicienne, mais avec une voix charmante. Enfin je rentrai chez moi où j'eus encore un autre concert; mademoiselle Saunders ayant bien voulu me chanter aussi quelques airs, & s'accompagner, tantôt sur le clavecin, tantôt sur la guitare.

Il fallut quitter le lendemain cette bonne maison & cette bonne compagnie : mais avant de m'éloigner de Petersburg, j'observerai que cette ville étoit déjà florissante & le deviendra toujours de plus en plus, sa situation étant très favorable au commerce : 1°. Parce qu'elle est placée précisément au dessous des *falls*, ou rapides, de l'Apamatock, & qu'à cette endroit même la rivière peut recevoir des bâtimens de cinquante à soixante tonneaux. 2°. Parce que toutes les productions qui naissent au sud de la Virginie n'ont pas d'autre débouché; & que même celles de la Caroline du

nord prennent peu-à-peu ce chemin-là, la navigation du *Roanock* & du détroit d'*Albermale* n'étant pas à beaucoup près aussi commode que celle de l'*Apamatock* & de la rivière de *James*. Malheureusement ces avantages sont composés par l'insalubrité du climat. On assure que dans les trois petits bourgs de *Pocahunta*, de *Blandfort* & de *Petersburg*, qu'on peut considérer comme ne formant qu'une seule ville, on trouve à peine deux personnes qui soient nées dans le pays même. Cependant le commerce & la navigation y attirent toujours des étrangers. D'ailleurs le site est agréable, & peut-être parviendra-t-on à rendre ce climat plus sain, en desséchant quelques marais aux environs.

A cinq milles de *Petersburg*, nous passâmes sur un pont de pierre, la petite rivière de *Randolph*, & voyageant toujours dans un pays riche & peuplé, nous arrivâmes à une croisée de chemin, où nous choisîmes précisément celui qui ne nous menoit pas à *Richmond*, où nous voulions aller. Mais nous n'eûmes pas lieu de nous en repentir; nous ne fîmes que deux milles de trop, & nous



fûmes conduits sur le bord de la riviere de James à un charmant endroit appelé *Warwick*. Plusieurs jolies maisons rassemblées en font une espece de village ; mais on en voit de superbes aux environs , entr'autres celle du Colonel Cary , sur la rive droite de la riviere de James , & celle de M. *Randolph* sur la rive opposée. Il ne faut pas s'ennuyer d'entendre prononcer le nom de *Randolph* quand on voyage en Virginie : c'est une des plus anciennes familles du pays , puisqu'il y avoit un *Randolph* parmi les premiers planteurs ; mais c'est aussi la plus nombreuse & la plus riche, Elle est divisée en sept ou huit branches , & je ne craindrai pas d'exagérer en assurant qu'elle possède plus d'un million de revenu. Il n'y a que vingt-cinq milles de *Petersburg* à *Richmond* ; mais comme je m'étois égaré & que j'avois marché assez lentement, il étoit près de trois heures lorsque j'arrivai à *Manchester*, espece de fauxbourg de *Richmond*, placé sur la rive droite de la riviere , à l'endroit où on passe le Ferry. Ce passage fut court, parce qu'il y a deux bateaux pour le service des voyageurs. Quoique *Richmond* soit une ville déjà ancienne & très

bien située pour le commerce, puisqu'elle a été bâtie à l'endroit où commence la navigation de la rivière de James, c'est-à-dire, précisément au-dessous des rapides, c'étoit avant la guerre une des moins considérables de la Virginie, où elles sont en général très petites; mais le gouvernement y ayant été transporté de Williamsburg, elle est devenue une vraie capitale & elle s'augmente tous les jours. Il étoit sans doute nécessaire d'éloigner le corps législatif des côtes de la mer, où il étoit exposé aux incursions rapides & imprévues des Anglois. Mais Williamsburg avoit encore l'inconvénient d'être situé à l'extrémité de la Virginie, ce qui obligeoit une grande partie des délégués à faire un long voyage pour se rendre à l'assemblée de l'état; d'ailleurs, comme elle est placée entre les rivières de James & d'York, elle n'a point de port & ne communique avec ces rivières que par de petites creeks d'une navigation difficile, au lieu que les vaisseaux de deux cens tonneaux remontent jusqu'à Richmond. Cette nouvelle capitale est divisée en trois parties: l'une est au bord de la rivière & peut être considérée comme le port; les deux autres

sont situées sur deux hauteurs séparées par une petite vallée. On me conduisit à celle de l'ouest dans une très bonne auberge où je n'eus pas la peine d'établir mon logement & de commander mon dîner; car un domestique que j'y avois envoyé la surveillance, avec un cheval boîteux, avoit annoncé mon arrivée. Nous fûmes donc servi sur le champ, mais avec une telle magnificence & une telle profusion, que vingt convives en auroient eu encore beaucoup trop. C'étoit des éclats de rire à chaque plat qu'on nous apportoit, & en même tems de grandes allarmes pour le *bill* du lendemain; car on m'avoit prevenu que les auberges de Richmond étoient très cheres. Cependant j'en fus quitte pour sept ou huit louis, ce qui n'étoit pas énorme, eu égard à la dépense que j'avois faite. Quelque tems auparavant M. de Rochambeau avoit payé vingt-cinq louis dans une autre auberge, pour y avoir eu quelques chevaux pendant quatre ou cinq jours, sans y avoir mangé ni couché. M. *Formicalo*, mon hôte, étoit plus honnête; il avoit seulement une grande idée de la maniere dont il falloit traiter les Officiers-Généraux françois. C'est un Napolitain qui est venu en

Virginie avec le *Lord Dunmore*, dont il étoit maître-d'hôtel ; mais il n'avoit pas pris le plus court , car il avoit été auparavant en Russie. Maintenant il a une belle maison , des meubles , des esclaves , & il deviendra bientôt un homme considérable dans sa nouvelle patrie ; cependant il se souvient encore de l'ancienne avec plaisir , & je ne doute pas que l'attention que j'ai eu de ne lui parler qu'italien ne m'ait épargné quelques louis.

Dès que j'eus fini mon dîner j'allai rendre visite à *M. Harriſſon*, qui est maintenant Gouverneur de l'État. Je le trouvai établi dans une maison fort simple , mais assez spacieuse , qu'on venoit d'accommoder pour lui. Comme l'assemblée ne siégeoit pas alors , rien ne le distinguoit des autres citoyens. Un de ses freres, qui est Colonel d'artillerie , & un de ses fils qui lui sert de Secrétaire , étoient avec lui. La conversation fut libre & agréable : il désira même qu'elle fût prolongée ; car m'étant levé au bout d'une demi-heure , dans la crainte qu'il n'eût des affaires , il m'assura qu'il avoit fini toutes celles de la journée , & me pria de me rasseoir. Nous parlâmes beaucoup du premier Congrès assemblé en Amérique , où il

avoit siégé pendant deux ans, & qui, comme je l'ai  
 dit plus haut, étoit composé de tout ce qu'il y  
 avoit de plus distingué alors pour la vertu & pour  
 la capacité. Ce sujet de conversation nous con-  
 duisit naturellement à celui dont les Américains  
 s'entretiennent le plus volontiers, l'origine & le  
 commencement de la révolution présente. Ce  
 qu'elle eut de particulier en Virginie, c'est que  
 le peuple de ce pays étoit certainement celui qui  
 se trouvoit le mieux du gouvernement anglois. Les  
 Virginiens étoient plus cultivateurs que commerçans  
 & leur culture étoit plus riche qu'industrielle. Ils  
 possédoient presque exclusivement une denrée pri-  
 vilégiée, le tabac. Les Anglois venoient la chercher  
 jusques dans le sein du pays, & ils apportoit en  
 échange tous les objets d'utilité & même de luxe.  
 Ils témoignoit une affection, une prédilection par-  
 ticulière pour la Virginie, & favorisoient ainsi la  
 disposition particulière du pays, où la cupidité &  
 la paresse ont les mêmes droits & se servent seules  
 de limites l'une à l'autre. Sans doute il étoit diffi-  
 cile de persuader à ce peuple de prendre les armes,  
 parce qu'à trois cens lieues de là, la ville de Boston

ne vouloit pas payer de droits pour le thé, & étoit en rupture ouverte avec l'Angleterre. Il falloit substituer l'activité à la paresse, & la prévoyance à l'insouciance. Il falloit réveiller cette idée à laquelle frémit tout homme élevé dans les principes de la constitution angloise, celle de la soumission à une taxe à laquelle on n'a pas consenti. Le cas n'étoit point encore arrivé; les gens instruits prévoyoisent seulement que c'étoit le but & la conséquence des premières démarches : mais comment en convaincre le peuple ? comment le décider par tout autre motif que la confiance qu'il avoit dans ses Chefs ? M. Harrisson m'a raconté que lorsqu'il partit avec M. Jefferson & M. Lée pour se rendre à Philadelphie où le premier Congrès fut assemblé, nombre d'habitans considérables, mais peu éclairés, les vinrent trouver & leur dirent : « Vous prétendez qu'on veut » envahir nos droits & nos privilèges; nous ne le » voyons pas clairement, pourtant, nous le croyons » puisque vous nous en assurez. Nous allons nous » engager dans un pas dangereux; mais nous avons » confiance en vous & nous ferons tout ce que vous » jugerez convenable » ? M. Harrisson ajouta qu'il

se trouva très soulagé, lorsque peu de tems après le Lord North fit un discours dans lequel il ne put s'empêcher de manifester le plan du gouvernement Britannique. Ce discours fut imprimé dans les gazettes, & toute l'Amérique en retentit. Ayant eu depuis occasion de revenir en Virginie, il revit les mêmes personnes qui lui avoient parlé avant son départ; elles avouerent qu'il ne les avoit pas trompées, & désormais elles furent entièrement résolues à la guerre. Ces détails particuliers ne seront pas inutiles aux Européens qui voudront se former une idée juste des grands événemens auxquels ils ont pris tant d'intérêt. En effet, ils se tromperoient infiniment, s'ils croyoient que tous les treize États de l'Amérique ont été toujours animés du même esprit & affectés des mêmes sentimens. Ils se tromperoient encore davantage s'ils pensoient que ces peuples se ressemblent par le gouvernement, les mœurs & les opinions. Il faut être dans le pays; il faut en savoir la langue; il faut de plus, aimer à converser & à écouter, pour être en état d'afféoir, même lentement, son opinion & son jugement. D'après cette réflexion, on ne doit pas être sur-

pris que j'aye eu du plaisir à m'entretenir avec M. Harriſſon. D'ailleurs j'étois bien aïſe d'avoir lié connoiſſance avec un homme, dont le caractère eſt eſtimable à tous égards, & dont on peut faire l'éloge en deux mots, en diſant qu'il eſt ami intime de M. Franklin. Il voulut m'engager à dîner le lendemain chez lui, & à paſſer un jour de plus à Richmond; mais comme cette ville n'offroit rien qui pût intéreſſer ma curioſité, & que je voulois m'arrêter encore à Weſtover avant de retourner à Williamsburg où j'étois preſſé d'arriver, je partis le 27 à huit heures du matin, ſous la conduite du Colonel Harriſſon, qui m'accompagna juſqu'à ce qu'il m'eût mis dans un chemin où il me fût impoſſible de m'égarer. Je fis vingt-fix milles de fuite par une grande chaleur, mais par un chemin très agréable, voyant à chaque inſtant de magnifiques habitations; car les bords de la rivière de James ſont le jardin de la Virginie. Celle de madame Bird, où j'allois, les ſurpaſſe toutes par la magnificence des bâtimens, par la beauté de la ſituation, & par l'agrément de la ſociété qu'on y trouve.



Madame Bird est veuve d'un Colonel qui a servi dans la guerre dernière , & qui depuis a été Membre du Conseil du Roi. Ses talens , ses qualités personnelles & ses richesses , car il possédoit des terres immenses , avoient fait de lui un des principaux personnages du pays ; mais il étoit joueur & dissipateur , & il a laissé à sa mort des affaires en très mauvais état. Il avoit quatre enfans du premier lit , qui étoient déjà établis , & il en a laissé huit du second , dont sa veuve a pris soin. Elle a conservé sa belle maison située sur la rive de James , un riche mobilier , un nombre considérable d'esclaves & quelques terres qu'elle a fait valoir. C'est une femme de quarante-deux ans , d'une figure agréable & de beaucoup d'esprit. Parmi ses huit enfans , elle a quatre filles , dont deux approchent de l'âge de vingt ans & qui sont toutes aimables & bien élevées. Ses soins , son activité ont réparé en quelque façon les dissipations de son mari , & sa maison est encore la plus renommée & la plus agréable des environs. Elle a cependant éprouvé de nouveaux malheurs : trois fois les Anglois sont descendus à Westover même ,

sous la conduite d'Arnold & du Général Cornwallis ; & quoique ces visites lui aient coûté cher , l'attachement que son mari avoit pour l'Angleterre , où son fils aîné sert encore ; ses liaisons de parenté avec Arnold , dont elle est cousine germaine , & peut-être aussi la jalousie qu'elle a inspirée autrefois à ses voisins , ont fait soupçonner que ce n'étoit pas seulement la raison de guerre qui avoit déterminé les ennemis à débarquer toujours chez elle : on l'a même accusée de quelque connivence avec eux , & on est venu une fois mettre le scellé sur ses papiers ; mais elle a fait tête à l'orage ; elle s'est défendue avec fermeté ; & quoique son affaire ne soit pas encore terminée , il n'y a pas d'apparence quelle en éprouve d'autres désagréemens que celui d'avoir été inquiétée & soupçonnée. Ses deux filles aînées étoient venues l'hiver dernier à Williamsburg , où elles avoient été très fêtées par M. de Rochambeau & par toute l'armée. Je les avois accueillies aussi de mon mieux & j'en avois reçu des remerciemens de madame Bird , qui m'avoit fort invité à la venir voir ; ainsi je me trouvois en pays de connoissance.

Je

Je retrouvai aussi la jeune madame Bowling; elle étoit venue chez M. *Mead*, ami & voisin de madame Bird qui l'avoit invitée à dîner avec sa compagnie. Je passai donc cette journée très agréablement. M. & madame *Mead*, que j'avois aussi connus à Williamsburg engagèrent la société à venir dîner le lendemain chez eux. La rivière seule sépare les deux maisons, qui sont pourtant éloignées l'une de l'autre de plus d'un mille, mais comme elle a peu de pente, son extrême largeur n'empêche pas qu'on ne la passe très vite. La maison de M. *Mead* n'est pas à beaucoup près aussi belle que *Westover*: mais elle est très bien accommodée en dedans & dans une situation charmante, car elle est précisément vis-à-vis celle de madame Bird, qui, avec les différens annexes dont elle est entourrée, a l'air d'une petite ville & forme l'aspect le plus agréable. Le jardin de M. *Mead*, comme celui de *Westover*, est en terrasse sur le bord de la rivière. Il pourra devenir encore plus joli, si M. *Mead* conserve sa maison & y donne quelques soins; car c'est un philosophe d'une tournure d'esprit aimable, mais

singulière sur-tout en Virginie, puisqu'il s'occupe rarement des affaires d'intérêt & qu'il ne peut prendre sur lui de faire travailler ses nègres. Il est même si dégoûté d'une culture où il faut nécessairement employer des esclaves, qu'il est tenté de vendre tout ce qu'il possède en Virginie, pour aller vivre dans la nouvelle Angleterre. Madame Bird, qui est chargée d'une famille nombreuse, ne peut pas pousser la philosophie jusques-là; mais elle a grand soin de ses nègres, les rend aussi heureux qu'il lui est possible, & leur sert elle-même de médecin lorsqu'ils sont malades. Elle a fait même des observations intéressantes sur leurs maladies, & trouvé une méthode très salutaire pour traiter une espèce de fièvre putride qui les emporte communément en peu de jours, & contre laquelle les médecins du pays n'ont eu aucun succès.

La journée du 29, que je passai toute entière à Westover, ne fournit rien d'intéressant à ce journal, si ce n'est quelques connoissances que j'eus occasion d'acquérir sur deux sortes d'animaux d'une espèce très différente, les *esturgeons* & les *oiseaux-mouches*. Comme je me promenois au

bord de la rivière, je vis deux negres qui apportent un immense esturgeon : je leur demandai comment ils l'avoient pris ; ils me dirent que , dans la saison présente , ils étoient si communs , qu'on les prenoit aisément à la Seine , & qu'on en trouvoit quelquefois jusqu'à 15 ou 20 dans le filet , mais qu'il y avoit une maniere bien plus simple de les prendre , qui étoit celle qu'ils venoient d'employer. Ces especes de monstre , qui sont très lestes dans la foirée , au point qu'on les voit perpétuellement sauter très haut au dessus de la surface de l'eau , ont coutume de dormir profondément pendant le haut du jour. Deux ou trois negres se promènent alors dans un petit bateau , munis d'une longue corde armée d'un croc aigu , qu'ils tiennent suspendu comme une sonde. Lorsqu'ils sentent que cette espece de ligne est arrêtée par un obstacle , ils la tirent à eux avec force , de maniere qu'elle s'accroche à l'esturgeon , qui est tiré hors de l'eau , ou qui , après avoir fait de vains efforts & avoir perdu tout son sang , vient enfin flotter à la surface , où il est aisément pris.

Quant aux oiseaux-mouches , je les voyois pour

la premiere fois, & je ne pouvois me lasser de les observer. Les murs du jardin & de la maison étoient garnis de chevrefeuilles; c'étoit une ample moisson pour ces charmans petits animaux. Je les voyois sans cesse voltiger sur les fleurs où ils prennent leur nourriture, sans jamais se poser; car c'est en se soutenant sur leurs ailes, qu'ils insinuent leurs becs dans le calice de ces fleurs. Quelquefois ils se perchent, & ce n'est jamais que pour un moment. Alors seulement on peut admirer la beauté de leurs plumages; sur-tout lorsqu'ils sont opposés au soleil & qu'en remuant la tête, ils font voir l'émail brillant de leur collier rouge, qui a tout l'éclat du rubis ou du diamant. Il n'est point vrai qu'ils soient d'un naturel colere, & qu'ils mettent en pieces les fleurs dans lesquelles ils ne trouvent pas de miel: non-seulement je ne l'ai vu ni à Westover, ni depuis à Williamsburg; mais les gens du pays m'ont assuré qu'ils ne l'avoient jamais observé. Ces oiseaux ne paroissent qu'avec les fleurs, & disparaissent avec elles, sans qu'on sache ce qu'ils deviennent. Plusieurs personnes croient qu'ils se cachent, & restent engourdis pendant le reste de l'année. En effet,

il est difficile de concevoir comment leurs ailes ; qui sont si légères & si tenues qu'on ne les apperçoit plus pour peu qu'ils les agitent , pourroient résister aux vents , & les transporter dans des climats éloignés. Ils ne sont pas farouches : j'en ai vu un qu'on avoit pris peu de jours auparavant ; il n'étoit point effrayé des gens qui le regardoient ; il voligeoit dans la chambre comme dans un jardin , & venoit sucer les fleurs qu'on lui présentoit , mais il n'a pas vécu plus de 8 jours. Ces oiseaux aiment tant le mouvement qu'il est impossible qu'ils conservent la vie , sans conserver la liberté la plus absolue. Il est même très difficile de les prendre , à moins qu'il ne leur arrive , comme à celui dont je viens de parler , d'entrer imprudemment dans une chambre , ou d'y être poussé par le vent. Un habitant du pays , qui se plaisoit à en embaumer pour les placer dans son cabinet , a trouvé un moyen très ingénieux de les tuer sans les gâter ; ce qui est fort difficile , car un grain de cendrée est un boulet de canon pour un si petit animal. Il imagina de charger son fusil avec une vessie remplie d'eau. L'explosion de cette eau suffisoit pour renverser

l'oiseau - mouche & lui faire perdre tout mouvement.

Assurément on ne m'accusera pas de suivre une marche oratoire & de réserver les grands objets pour la fin de mon discours ; car c'est ici que je finirai ce journal. Il seroit sans doute inutile de parler de mon retour à Williamsburg, à moins qu'on ne regardât comme une chose digne d'être remarquée, que le *Chikahominy*, qui n'est qu'une rivière secondaire, puisqu'elle se jette dans celle de James, est pourtant si large à 6 milles de son confluent, que j'ai été trois quarts-d'heure à la passer. Mais si l'on veut bien me prêter encore quelque attention, je terminerai ce long récit de mon court voyage par quelque considération sur un pays que j'ai assez parcouru & assez habité pour le bien connoître.

Les Virginiens diffèrent essentiellement des peuples qui habitent au nord & à l'est de la baie, non-seulement par la nature de leur climat, par celle de leur sol & par la culture qui lui est propre, mais encore par ce caractère indélébile que toute nation acquiert au moment de son origine, & qui,



se perpétuant de race en race, justifie ce grand principe, que *tout ce qui est participe de ce qui a été*. La découverte de la Virginie date de la fin du seizieme siecle, & l'établissement de la colonie eut lieu au commencement du dix-septieme. Ces événemens se passerent sous les regnes d'Elisabeth & de Jacques premier. Alors l'esprit républicain & démocratique n'étoit pas encore commun en Angleterre; celui du commerce & de la navigation naissoit à peine, & les longues guerres avec la France & l'Espagne avoient perpétué, sous une autre forme, le même esprit militaire que Guillaume le Conquérant, Richard Cœur-de-Lion, Édouard III & le Prince Noir lui avoient donné. On ne voyoit plus de chevaliers comme du tems des croisades, mais à leur place, nombre d'aventuriers qui servoient indifféremment leur patrie & les puissances étrangères, de gentilshommes qui dedaignoient l'agriculture & le commerce, & qui n'avoient d'autre profession que celle des armes; car alors l'esprit militaire maintenoit les préjugés favorables à la noblesse, dont il a été long-tems inséparable; & d'ailleurs la noblesse de pairie étant moins com-

mune en Angleterre, celle d'extraction avoit conservé plus d'éclat & plus de consistance. Les premiers colons de la Virginie furent composés, en grande partie, de ces militaires & de ces gentils-hommes, dont quelques-uns cherchoient la fortune, & quelques autres, les aventures. En effet si l'établissement d'une colonie exige toute l'industrie du commerçant & du cultivateur, la découverte, la conquête des terres nouvelles, tient plus particulièrement aux idées guerrières & romanesques. Aussi la première compagnie qui obtint la propriété exclusive de la Virginie, fut-elle composée, en grande partie, des hommes les plus distingués par le rang ou par la naissance; & quoique tous ces illustres actionnaires ne soient pas devenus colons, plusieurs d'entr'eux n'ont pas craint de passer les mers, & l'on compte un lord *Delaware* parmi les premiers gouverneurs de la Virginie. Il étoit donc naturel que les nouveaux colons, remplis des principes militaires & des préjugés de la noblesse, les portassent au milieu même des Sauvages dont ils venoient usurper les terres; & sans doute de toutes les idées Euro-

péennes, ce sont celles que ces peuples grossiers concurent le plus aisément. Je sais qu'il ne reste plus qu'un petit nombre de ces anciennes familles; mais elles ont conservé une grande considération, & la première impulsion une fois donnée, il n'est plus au pouvoir d'aucun législateur, du tems même d'en détruire l'effet. Le Gouvernement peut bien devenir démocratique, comme il l'est au moment présent; mais l'esprit national, l'esprit même du Gouvernement sera toujours aristocratique. On n'en pourra pas douter, si l'on considère qu'une autre cause agit encore en concurrence avec la première: je veux parler de l'esclavage; non que ce soit une marque de distinction & un privilège particulier d'avoir des negres, mais parce que l'empire qu'on exerce sur eux, entretient la vanité & la paresse, deux sortes de vices qui s'accordent merveilleusement avec les préjugés déjà établis. On demandera sans doute comment ces préjugés ont pu s'arranger avec la révolution actuelle dont les principes sont si différens. Je répondrai qu'ils y ont peut-être concouru; que peut-être, tandis que la nouvelle-Angleterre se révoltoit par raison

& par calcul , la Virginie se revoltoit par orgueil. Je dirai encore ce que j'ai donné à entendre plus haut, c'est que, dans le principe, l'indolence même de ce peuple a pu lui être utile, parce qu'il a été obligé de s'en rapporter à un petit nombre de citoyens vertueux & éclairés qui l'ont mené plus loin qu'il n'auroit été, s'il avoit marché sans guide, & consulté ses propres dispositions. Car il faut avouer que, dans le commencement des troubles, la Virginie se montra de très bonne grace ; qu'elle fut la première à offrir des secours aux Bostoniens, & la première aussi à mettre sur pied un corps de troupes considérable ; mais on peut observer aussi que, dès que la nouvelle législation fut établie, & qu'au lieu de chefs, on eut un gouvernement, alors les citoyens ayant part à ce gouvernement, l'esprit national prévalut, & tout alla de mal en pis. Ainsi les États, comme les individus, naissent avec une complexion particulière, dont le régime & les habitudes peuvent prévenir les mauvais effets, mais qu'on ne peut entièrement changer ; ainsi les législateurs, comme les médecins, ne doivent jamais se flatter de donner à leur gré un tempé-

rament particulier aux corps politiques , mais s'attacher à connoître celui qu'ils ont déjà , & à combattre les inconvéniens , comme à multiplier les avantages qui peuvent en résulter. Un coup-d'œil général sur les différens États de l'Amérique servira à justifier cette opinion. Les peuples de la Nouvelle-Angleterre ne vinrent s'établir dans le nouveau monde que pour se dérober au pouvoir arbitraire de leurs monarques qui , à-la-fois souverains de l'État & chefs de l'Église , exerçoient alors la double tyrannie du despotisme & de l'intolérance. Ce n'étoient pas des aventuriers , c'étoient des hommes qui vouloient vivre en paix , & qui travailloient pour vivre. Leur doctrine enseignoit l'égalité & recommandoit le travail & l'industrie. Comme la terre , peu fertile par elle-même , ne fournissoit que de médiocres ressources , ils se livroient à la pêche & à la navigation : & au moment présent , ils sont encore amis de l'industrie & de l'égalité ; il sont pêcheurs & navigateurs. L'État de New-York & les Jerseys furent peuplés par des Hollandois nécessiteux , à qui la terre manquoit dans leur patrie , & qui s'occupèrent bien plus

de l'économie domestique que du gouvernement public. Ces peuples ont conservé le même esprit : leurs intérêts, leurs efforts sont, pour ainsi dire, individuels, leurs vues sont concentrées dans leurs familles, & ce n'est que par nécessité que ces familles forment un Etat. Aussi, lorsque le Général Burgoyne a marché sur Albany, ce sont les nouveaux Anglois qui ont le plus contribué à arrêter ses progrès; & si les habitans de l'Etat de New-York & de celui des Jerseys ont souvent pris les armes & montré du courage, c'est que les premiers étoient animés par une haine invétérée contre les Sauvages dont les Anglois se faisoient toujours précéder, & que les autres avoient à se venger des excès dont les troupes ennemies s'étoient rendues coupables, lorsqu'elles avoient envahi leur pays. Si vous allez plus au sud, & que vous passiez la Delaware, vous trouverez que le gouvernement de la Pensilvanie, dans son origine, étoit fondé sur deux principes très opposés : c'étoit un gouvernement de propriété, un gouvernement féodal en lui-même, ou si l'on veut patriarcal, mais dont l'esprit étoit la plus grande tolérance & la liberté la plus entière.

La famille de Penn eut d'abord la vaine idée d'établir une espece d'*Utopie*, de gouvernement parfait, & ensuite celle de tirer le plus grand parti de son immense propriété, en attirant des étrangers de tous côtés. Il en est résulté que le peuple de la Pensilvanie n'a aucune identité ; qu'il est mêlé & confus, & plus attaché à la liberté individuelle qu'à la liberté publique, plus enclin à l'anarchie qu'à la démocratie. Le Maryland, soumis d'abord au gouvernement propriétaire, & considéré comme un simple domaine, a été longtems dans la dépendance la plus absolue. Voici la première fois qu'il mérite d'être regardé comme un État ; mais cet État paroît se former sous de bons auspices. Il peut être beaucoup après la révolution actuelle, parce qu'il n'étoit rien auparavant. Restent les deux Carolines & la Géorgie ; mais ces trois États ne me sont pas assez connus pour les soumettre à des observations qui peuvent n'être pas aussi justes qu'elles me le paroissent, mais qui sont du moins délicates, & exigent plus qu'un examen superficiel. Je fais seulement que la Caroline du nord, peuplée en grande partie d'Écossais, que la pauvreté plutôt que l'industrie y

à conduits, est livrée au brigandage & aux dissensions intérieures ; que celle du sud, ayant un commerce tout entier d'exportation, doit son existence à ses ports de mer, & sur-tout à la ville de Charles-Town, qui s'est augmentée rapidement, & qui est devenue une ville de commerce, où les étrangers ont abondé, comme à Marseille & à Amsterdam ; qu'en conséquence les mœurs y sont douces & faciles ; qu'on aime le plaisir, les arts & la société, & qu'en général ce pays est plus Européen que le reste de l'Amérique.

Maintenant si cette esquisse a quelque exactitude, je demande qu'on veuille bien comparer l'esprit des États de l'Amérique avec leur gouvernement actuel. Je demande qu'on le compare dans le moment présent, dans 20 ans, dans 50 ans d'ici. Je suis persuadé qu'encore que ces gouvernemens se ressemblent tous, puisqu'ils sont tous démocratiques, on retrouvera toujours les traces de l'esprit antérieur, de celui qui a présidé à la formation des peuples & à l'établissement des nations.

La Virginie conservera ce caractère distinctif plus long-tems que les autres États ; soit que les



préjugés soient d'autant plus durables qu'ils sont plus absurdes & plus frivoles ; soit que ceux qui ne blessent qu'une partie du genre humain, soient plus remarqués que ceux qui en affectent la totalité. Dans la révolution présente, les anciennes familles ont vu avec peine des hommes nouveaux occuper des places distinguées dans l'armée & dans la magistrature. Les Torys en ont même tiré avantage pour refroidir les moins zélés d'entre les Whigs ; mais le parti populaire n'a pas cédé, & l'on regrette seulement qu'il n'ait pas la même activité pour combattre les Anglois que pour disputer des préférences. Il est à craindre cependant qu'à la paix, les circonstances lui devenant moins favorables, il ne soit obligé de céder tout-à-fait, ou du moins de se maintenir par les factions, ce qui troubleroit nécessairement l'ordre de la société. Mais si la raison doit rougir de voir de pareils préjugés si fortement établis chez des peuples nouveaux, l'humanité a plus à souffrir de l'état de pauvreté, dans lequel vivent un grand nombre de blancs en Virginie C'est-là que, depuis que j'ai passé les mers, j'ai vu pour la première fois des

pauvres. En effet , parmi ces riches plantations où le negre seul est malheureux , on trouve souvent de misérables cabanes habitées par des blancs , dont la figure have & l'habillement déguenillé , annoncent la pauvreté. D'abord j'avois peine à m'expliquer comment , dans un pays où il y a encore tant de terres à défricher , des hommes , qui ne se refusent pas au travail , pouvoient rester dans la misere ; mais j'ai su que toutes ces terres inutiles , ces biens immenses , dont la Virginie est encore couverte , reconnoissoient des propriétaires. Rien de plus commun que d'en voir qui possèdent 5 ou 6 milles acres de terre , mais qui n'en exploitent que la quantité que leurs negres peuvent cultiver. Cependant ils ne voudroient pas en donner , ni même en vendre la plus petite partie , parce qu'ils sont attachés à leurs possessions , & qu'ils esperent toujours augmenter par la suite le nombre de leurs Negres. Ces blancs , sans fortune & souvent aussi sans industrie , sont donc restraints de tous côtés & réduits au petit nombre d'acres de terre qu'ils ont pu acquérir. Or la terre n'étant pas généralement bonne en Amérique , & sur-tout en Virginie , il en faut beaucoup  
pour

pour défricher avec succès , parce que ce sont les bestiaux qui aident & qui font vivre les cultivateurs. On voit beaucoup de défrichemens dans l'est ; mais les portions de terre qu'on y achete aisément & à très vil prix , sont toujours de deux cents acres au moins. D'ailleurs , dans le sud , le climat est moins sain , & les nouveaux colons , sans participer à la richesse de la Virginie , participent aux inconvéniens du climat , & même à la paresse qu'il inspire.

Au - dessous de cette classe d'habitans , il faut placer les negres , qui seroient encore plus à plaindre qu'eux , si leur insensibilité naturelle n'atténuoit pas en quelque façon les peines attachées à l'esclavage. En les voyant mal logés , mal vêtus , & souvent accablés de travail , je croyois que leur traitement étoit aussi rigoureux que par-tout ailleurs ; cependant on m'a assuré qu'il étoit infiniment doux en comparaison de celui qu'ils éprouvent dans les colonies à sucre. En effet , on n'entend pas habituellement , comme à Saint-Domingue & à la Jamaïque , le bruit des fouets & les cris des malheureux dont on déchire le corps par lambeaux.

C'est qu'en général le peuple de Virginie est plus doux que celui des colonies à sucre, qui est tout composé de gens avides & pressés de faire fortune pour s'en retourner ensuite en Europe; c'est que le produit de la culture n'étant pas d'une si grande valeur, le travail n'est pas exigé avec tant de sévérité; & pour tout dire à charge & à décharge, c'est que les negres, de leur côté, y sont moins fourbes & moins voleurs que dans les îles, parce que la propagation de l'espece noire étant ici très rapide & très considérable, la plupart des negres sont nés dans le pays, & on remarque que ceux-là sont communément moins dépravés que ceux qu'on a importés d'Afrique. Il faut aussi rendre cette justice aux Virginiens, c'est que plusieurs d'entre eux traitent leurs negres avec beaucoup d'humanité. Il faut encore leur en rendre une autre, qui leur est plus honorable, c'est qu'en général ils paroissent affligés d'en avoir, & qu'ils parlent sans cesse d'abolir l'esclavage & de chercher un autre moyen de faire valoir leurs terres. Il est vrai que cette opinion, presque universellement établie, est inspirée par différens motifs : les phi-

Philosophes, & les jeunes gens qui sont la plupart élevés dans les principes de la bonne philosophie, n'envisagent que la justice & les droits de l'humanité; les peres de famille & ceux qui sont occupés principalement de leurs intérêts, se plaignent que leurs negres leur coûtent bien cher à entretenir; que le travail qu'on en exige, n'est ni aussi fructueux ni à aussi bon marché que celui des journaliers ou des domestiques blancs, enfin que les épidémies, qui sont très communes; rendent leur propriété très précaire & leur revenu très incertain. Quoi qu'il en soit, il est heureux que différens motifs concourent à dégoûter les hommes de cette tyrannie qu'ils exercent, du moins sur leur propre espece, si on ne peut pas dire, dans la rigueur du terme, sur leurs semblables; car plus on observe les negres, plus on se persuade que la différence qui les distingue de nous, ne consiste pas seulement dans la couleur. Au reste, on ne peut pas se dissimuler que c'est un point extrêmement délicat que l'abolition de l'esclavage en Amérique. Les negres de la Virginie sont au nombre de deux cens mille; ils égalent au moins,

s'ils n'excedent pas, la proportion des blancs. Nécessairement unis d'intérêt par la conformité de leur situation, & ralliés par la marque distinctive que leur imprime leur couleur, ils seroient sans doute un peuple à part, & un peuple dont on ne pourroit attendre ni secours, ni vertu, ni travail. On n'a pas fait assez d'attention à la différence qui existe entre l'esclavage, tel que nous l'avons conservé dans nos colonies, & l'esclavage tel qu'il étoit généralement établi parmi les anciens. Un esclave blanc n'avoit d'autre motif d'humiliation que sa condition actuelle; s'il étoit affranchi, il se mêloit aussitôt avec les hommes libres, & devenoit leur égal. De-là cette émulation parmi les esclaves, soit pour obtenir leur liberté comme une faveur, soit pour l'acheter au profit de leur travail. Il en résultoit deux avantages, la possibilité de les affranchir sans danger, & cette ambition presque généralement établie parmi eux, qui tournoit au profit des mœurs & de l'industrie. Mais, dans le cas présent, ce n'est pas seulement l'esclave qui est au-dessous du maître, c'est le negre qui est au-dessous du blanc. L'affranchissement ne peut

faire disparoître cette malheureuse distinction; aussi ne voit-on pas que les negres soient très empressés d'obtenir leur liberté, ni très flattés de l'avoir obtenue: les negres libres vivent avec les negres esclaves & ne vivent jamais avec les blancs, de sorte que l'intérêt seul leur fait desirer de sortir de l'esclavage, lorsqu'ils ont une industrie particuliere, & qu'ils veulent s'en assurer le produit. Il paroît donc qu'on ne peut abolir l'esclavage qu'en se débarrassant des negres, & cette mesure ne peut être prise que graduellement. Le meilleur moyen seroit d'exporter un grand nombre de mâles, & de favoriser les mariages des blancs avec les negresses. Pour cela, il faudroit abroger la loi qui veut que l'esclavage se transmette par les meres, ou du moins ordonner que toute esclave deviendroit libre en épousant un homme libre. Peut-être, par respect pour la propriété, conviendrait-il d'exiger de celui-ci une compensation que la loi fixeroit, soit en travail, soit en argent, pour indemniser le propriétaire de l'esclave; mais toujours est-il certain que cette loi, aidée d'un commerce moins licite, mais déjà bien établi entre les blancs &

les negresses , donneroit naissance à une race de mulâtres , qui en produiroit une autre de quarte-rons , & ainsi de suite jusqu'à ce que la couleur fût totalement changée.

En voilà assez sur cet objet qui n'a pas échappé à la politique & à la philosophie de nos jours. Je dois seulement m'excuser de l'avoir traité sans déclamation ; mais j'ai toujours pensé que l'éloquence ne peut influer que sur les résolutions du moment , & que tout ce qui ne se fait qu'avec le tems ne peut être fait que par la raison. D'ailleurs , les Américains n'ayant pas besoin d'être avertis que l'empire qu'on exerce sur les esclaves est une usurpation des droits de l'humanité , j'ai dû me contenter de réfléchir avec eux sur les moyens les plus sûrs de détruire cet usage barbare.

Nous avons vu quels étoient en Virginie les inconvéniens de l'esclavage & de la trop grande étendue des possessions ; examinons à présent le petit nombre d'avantages qui en résultent. Les Virginiens passent avec raison pour vivre noblement chez eux & pour être hospitaliers ; ils reçoivent volontiers les étrangers & les recoivent



bien. C'est que d'un côté n'ayant point de villes où ils puissent se rassembler, ils ne connoissent guere la société que par les visites qu'ils font & qu'ils reçoivent ; & de l'autre que leurs terres & leurs esclaves leur fournissant les denrées & les mains-d'œuvre dont ils ont besoin , cette hospitalité si renommée ne leur est aucunement à charge. Leurs maisons sont spacieuses & bien ornées, mais les logemens n'y sont pas commodes : on ne craint pas de mettre trois ou quatre personnes dans une même chambre, & celles-ci ne craignent pas non plus de se trouver ainsi entassées, parce que ne connoissant pas le besoin de lire & d'écrire, il ne leur faut dans toute la maison qu'un lit, une salle à manger & une salle de compagnie. La principale magnificence des Virginiens consiste en meubles, en linge & en vaisselle d'argent, de sorte qu'elle ressemble à celles de nos peres qui n'avoient dans leur château ni cabinets ni garde-robe, mais seulement une cave bien garnie & un beau buffet. Si quelques fortunes se dissipent, c'est par le jeu, la chasse & les courses de chevaux ; mais ces dernieres ont quelque utilité en ce

qu'elles encouragent l'éducation des chevaux ; dont la race est réellement très belle en Virginie. On voit que les femmes ont peu de part aux amusemens des hommes : la beauté ne sert gueres ici qu'à trouver des maris ; car les gens les plus riches ne donnant qu'une dot très modique à leurs filles : c'est ordinairement la figure qui décide de leur fortune ; il en résulte qu'elles sont souvent coquetter & bégueules avant le mariage, & tristes & ennuyeuses après. La commodité d'être servies par des esclaves augmente encore leur indolence naturelle ; elles en ont toujours un grand nombre autour d'elles pour les servir & servir leurs enfans, auxquels elles se contentent de donner à têter. Elles s'en occupent, ainsi que leurs maris, tant qu'ils sont petits, & les négligent quand ils sont grands. En généra' on peut dire des Américains comme des Anglois, qu'ils aiment beaucoup leurs *jeunes* & se soucient fort peu de leurs enfans. Peut-être seroit-il délicat d'examiner si ce sentiment n'est pas dans la nature, & si celui qui le combat chez nous n'est pas l'amour-propre ou l'ambition ; mais on pourra toujours assurer avec confiance que le

soin que nous prenons des nôtres est un moyen de nous attacher à eux & de nous les attacher, dont on ne peut contester la noblesse & l'utilité.

Je voulois parler des vertus qui sont particulières aux Virginiens, & malgré moi j'en suis resté à la magnificence & à l'hospitalité. Je n'ai pu y ajouter la générosité; car ils sont très attachés à leurs intérêts, & leurs grandes richesses jointes à leurs prétentions, rendent encore ce vice plus difforme. J'aurois dû d'abord traiter l'article de la religion; mais elle n'offre rien de remarquable dans ce pays-ci, que la manière dont on fait s'en passer. Celle qui dominoit avant la révolution étoit la religion anglicane; on fait qu'elle exige l'Épiscopat & que tout Prêtre doit être ordonné par un Évêque. Avant la guerre, on alloit en Angleterre étudier & se faire ordonner; il est donc impossible dans les circonstances présentes de remplacer les places de Pasteurs qui sont venus à vaquer. Qu'en est-il résulté? Les églises sont restées fermées; on s'est passé de Pasteur & on n'a pas même songé à aucun arrangement pour établir par la suite une église angli-

cane, indépendante de l'Angleterre. La tolérance la plus absolue a été établie ; mais les autres communions ne se sont pas enrichies des pertes qu'a fait la première ; chacun est resté comme il étoit, & cette espèce d'interregne religieux n'a causé aucun désordre. On en fera moins surpris, si l'on se rappelle ce que nous avons dit plus haut : en effet les états du sud ayant été peuplés par des aventuriers qui cherchoient les richesses, & non par des sectaires qui fuyoient la persécution ; ne doivent pas mettre aux idées religieuses la même importance que ceux du nord. Si l'on considère encore l'influence du climat, principe toujours agissant, quoiqu'il puisse être subordonné à d'autres principes plus puissans, on sentira que dans les pays chauds, l'esprit doit être porté à la douceur, à la paresse, sur-tout lorsque les hommes étant dispersés dans les campagnes, ne sont pas exposés aux séductions de cette éloquence fanatique, qui a plus de pouvoir sur les peuples du midi que sur tous les autres, parce qu'elle agit sur des têtes déjà disposées à s'exalter. En général le caractère des peuples du midi ressemble à leur

tempérament physique ; il est porté au repos & à la paresse, mais susceptible de fièvres ardentes & contagieuses. Quoi qu'il en soit, il ne paroît pas que la considération du climat ait influé sur la constitution de l'état de Virginie, qui a beaucoup de rapport avec celle des états du nord, & qui me paroît bonne à beaucoup d'égards. Elle est imprimée par-tout, & tout le monde est à portée de se la procurer. Cependant si on veut en trouver ici une esquisse, je dirai en peu de mots qu'elle est composée, 1°. De l'assemblée des Députés nommés, par les villes & les comtés, ce qui répond à la Chambre des Communes. 2°. D'un Sénat, dont les Membres sont élus par plusieurs comtés réunis en plus ou moins grand nombre, suivant la population de ces comtés, ce qui répond à la Chambre des Pairs. 3°. D'un Conseil exécutif présidé par le Gouverneur, & dont les Membres sont choisis par les deux Chambres, ce qui tient lieu du pouvoir exécutif que le Roi exerce en Angleterre.

Ce n'est point le hasard qui m'a fait rejeter à la fin de mes réflexions sur la Virginie, ce qui

concerne les progrès des arts & des sciences dans ce pays ; c'est plutôt parce qu'après avoir porté son attention sur les différentes institutions humaines, l'esprit se repose avec plaisir sur celles qui tendent à la perfection de l'entendement & aux progrès des connoissances ; c'est sur-tout parce que m'étant trouvé engagé à parler de cet État moins avantageusement que je ne l'aurois désiré , j'aime à finir par un article , qui est tout à sa louange. Je dirai donc que le Collège de William & de Mary, dont le nom seul fait connoître les Fondateurs , est un magnifique établissement qui embellit Williamsburg & honore la Virginie ; je dirai que la beauté de l'édifice est surpassée encore par la richesse de la bibliotheque , & le mérite de celle-ci par celui de plusieurs Professeurs distingués , tels que les Docteurs *Madisson*, *Wythe*, *Bellini*, &c. &c. qu'on peut regarder comme des livres vivans où l'on trouve à la fois des préceptes & des exemples. J'ajouterai que le zèle de ces Professeurs a déjà été couronné par un succès très marqué , & qu'on a vu se former sous leurs yeux des sujets distingués , déjà prêts à servir uti-

lement leur patrie dans différens emplois ; & parmi ceux-ci je me plais à nommer M. *Short*, avec qui j'ai été lié d'une manière particulière. Enfin après avoir rendu justice aux travaux de l'Université de Williamsburg, car le collège de William & de Mary en est une, s'il falloit encore pour sa gloire citer des miracles, je dirois qu'elle m'a fait Docteur en droit.

*A Williamsburg, le 1<sup>er</sup>. Mai 1782.*



## VOYAGE

DANS LE NEW-HAMPSHIRE,

*l'État de Massachusset & la Haute Pensylvanie.*

M. LE Baron de Viomenil ayant rejoint l'armée dans le commencement d'Octobre, je devois naturellement lui remettre le commandement de la premiere division; de sorte que je n'avois plus d'emploi nécessaire, à moins que je ne prisse le commandement de la seconde division, dont j'aurois alors privé le Comte de Viomenil, ce qui étoit très loin de ma pensée: il n'auroit donc tenu qu'à moi de retourner à Philadelphie attendre M. de Rochambeau, qui devoit y revenir après avoir conduit les troupes dans l'est; mais mon départ auroit trop dénoté l'intention d'embarquer les troupes, & on vouloit la tenir secrete, du moins jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à Hartford. D'un autre côté, le Comte de Viomenil ayant envie d'aller à Saratoga, le Baron de Viomenil desira



que je gardasse le commandement de la première division, & il marcha avec la seconde. Je fis donc encore le sacrifice de quinze jours de fatigue & d'ennui, & je marchai avec les troupes jusqu'à Hartford. Je me résignai également à ne retourner dans le sud qu'avec M. le Comte de Rochambeau, & après que les troupes seroient embarquées. Mais je voulus profiter au moins de ces circonstances pour voir la haute partie de l'état de Massachusset & le New-Hampshire, où je n'avois pas eu le tems de voyager. Je partis donc de Hartford le 4 Novembre, le même jour que M. le Comte de Rochambeau se mit en marche avec la première division pour aller camper à Bolton. Il étoit deux heures après midi lorsque je montai à cheval; mes compagnons de voyage étoient MM. Linch, de Montesquieu, Boson de Taleyrand & de Vaudreuil. Nous suivîmes la route de Bolton jusqu'à une croisée de chemin qui est à-peu-près à trois milles en-deçà du Meeting; on y a placé une pierre qui indique la direction des deux routes. Nous prîmes à gauche pour nous rendre chez M. Kindall, dont l'auberge est dans le township de *Coventry*, à

dix-sept milles de Bolton & à quatre milles de la croisée des chemins. Nous le rencontrâmes au bout d'un quart-d'heure : il étoit à cheval, & il alloit porter à M. de Rochambeau des lettres de M. le Marquis de Vaudreuil, Commandant de l'escadre ; car cette route, qui est la plus courte pour aller de Boston à Hartford, est celle où étoit placée la chaîne d'express pour communiquer entre la flotte, l'armée & Philadelphie. M. de Montesquieu l'accompagna jusqu'à Bolton, pour savoir si les lettres qu'il portoit, ne contenoient aucune nouvelle intéressante. Comme nous n'allions pas vite, il nous rejoignit une demi-heure après. Les lettres de M. de Vaudreuil n'étoient que de simples réponses à celles par lesquelles on lui avoit envoyé les états d'embarquement. Avant d'arriver chez M. Kindall, je passai devant une hutte qui méritoit à peine le nom de *lug-house*, & qui n'étoit pas à moitié couverte : elle étoit cependant habitée par un homme qui nous parla françois ; c'étoit un Canadien qui étoit journalier, & qui avoit changé plusieurs fois de demeure ; il avoit sept enfans. Nous fûmes fort bien logés & fort bien traités dans l'auberge de M. Kindall,

M. Kindall : c'est en effet un homme au dessus du commun , & qui est plus commerçant encore que fermier ; il se mit à table avec nous , & nous fîmes très contents de sa conversation.

Le 5 , nous partîmes à huit heures & demie du matin , & nous voyageâmes dans un pays très agréable & très varié , trouvant à chaque instant de jolies habitations. Le terrain est inégal , mais les montagnes ne sont ni hautes ni escarpées. Nous nous arrê tâmes , pour faire rafraîchir nos chevaux dans l'auberge de M. Clark ; elle est située dans le township de *Ashford* , au bord du ruisseau de *Monthope* , en-deçà d'une riviere marquée sur la carte sous le nom de *Monchoas* , & d'une branche de cette riviere appelée *Bigslack*. Nous repartîmes à deux heures après midi. Le pays que nous traversâmes , étoit encore très agréable : je fus frappé particulièrement de la position où se trouve le meeting de *Woodstock* ; il est placé sur une hauteur qui domine un pays très riant & très peuplé. Il y a plusieurs auberges autour de ce meeting , mais nous ne nous y arrê tâmes pas , & nous allâmes chercher à trois milles & demi plus loin l'auberge

de Madame Chandler. Notre journée fut de trente-trois milles , dont dix-sept depuis *Clark's* jusqu'à *Chandler's tavern*. Cette auberge est tenue par une veuve; elle étoit absente , & il n'y avoit à la maison qu'une vieille servante qui reçut très mal M. Linch notre précurseur. Je le trouvai fort attristé de ce qu'on ne vouloit faire aucun préparatif , pas même tuer des poulets , avant que la maîtresse de la maison eût donné ses ordres. Heureusement elle arriva au bout d'un quart-d'heure dans une espee de chaise à un cheval , & je trouvai que c'étoit une femme très douce & très honnête. Nous eûmes un souper passable , & nous fûmes logés très proprement.

Le 6, nous partîmes de Chandler's tavern vers dix heures du matin. J'avois été prévenu que , lorsque je serois arrivé à *Oxford* , il seroit nécessaire que je m'informasse de la route chez un aubergiste appelé M. *Lord* : sa maison n'étoit qu'à douze milles de l'endroit d'où j'étois parti ; mais le tems étoit si mauvais que je résolus de m'y arrêter une couple d'heures , pour attendre la fin d'une pluie à verse dont nous étions battus depuis le matin. Je pouvois prendre deux routes différentes; celle qui

passe par *Shrewsbury*, m'auroit mené à *Portsmouth*  
 plus directement ; mais je préfèrai celle de *Salton*  
 & de *Grafton*, qui me faisoit passer par *Concorde*,  
 lieu fameux, parce que c'est là que le sang a été  
 répandu pour la première fois, & que la guerre ci-  
 vile a commencé. La pluie parut diminuer un peu :  
 je me remis en marche à deux heures, & je tra-  
 versai *Salton* qui me parut un assez joli endroit,  
 & où je vis plusieurs maisons bien bâties. Mais la  
 pluie ayant redoublé, je fus contraint de m'arrêter  
 sept milles plus loin, à *Barons'tavern*. Nous y fû-  
 mes très bien reçus. Nous nous séchâmes auprès  
 d'un bon feu, dans un très joli appartement orné de  
 bonnes estampes & de beaux meubles de bois de  
*Mohagoney* ; & trouvant aussi que, dans cette  
 maison, l'utile correspondoit à l'agréable, nous  
 nous reconciliâmes avec le mauvais tems qui nous  
 avoit valu un si bon gîte.

Je partis de là à neuf heures du matin ; mon  
 chemin me conduisit à travers de *Grafton*. Je passai  
 ensuite la rivière de *Blackstone*, & j'arrivai à l'au-  
 berge de *M. Gales* à quinze milles de *Barons'tavern*,  
 voyageant toujours dans un pays très

agréable. Je remarquai que les prairies dont on voit une grande quantité, étoient la plupart coupées & arrosées par des rigoles dans lesquelles les eaux étoient soutenues à mi-côte. Je demandai à M. Gales quelle valeur pouvoient avoir ces prairies ; il me répondit qu'elles se vendoient dix, douze, & jusqu'à vingt dollards l'acre ; il en possédoit un sur lequel il recueilloit quatre tonnes de foin dans une seule récolte. On emploie les secondes herbes à nourrir des bestiaux, pour faire du beurre & du fromage, un des grands articles de commerce de ce pays. La viande y vaut communément cinq sols la livre de quatorze onces. Après avoir fait rafraîchir mes chevaux, je continuai ma route, passant par *Malborough*, où on voit de belles maisons & plus rassemblées que dans les autres villes ou township. J'entrai ensuite dans des bois qui me conduisirent jusqu'à la rivière de Concorde, ou autrement dit, de *Billerika* ; on la passe sur un pont à-peu près à un mille du meeting & à la même distance de l'auberge de M. *John*, où je n'arrivai qu'à près de neuf heures. C'est une excellente auberge, dont le possesseur est un Whig très décidé ; il a même

joué un rôle dans l'affaire de Concorde (1). En effet, le Major *Pitcaru*, qui commandoit les Anglois dans cette occasion, avoit logé plusieurs fois chez lui, lorsqu'il voyageoit dans le pays, le plus souvent déguisé; car il ne s'étoit pas fait une difficulté d'employer ce moyen, pour le moins très dangereux, de prendre des informations & d'en donner au Général Gage. Le jour qu'il vint à Concorde à la tête des Anglois, il y arriva à sept heures du matin, suivi d'une compagnie de grenadiers; il

---

(1) Elle eut lieu le 19 Avril 1775. Le Général Gage avoit détaché de Boston tous ses grenadiers, toute son infanterie légère & quelques autres troupes, montant ensemble à 900 hommes, sous les ordres du Lieutenant-Colonel Smith & du Major *Pitcaru*. Ils rencontrèrent à Lexington une compagnie de milice, qu'ils trouverent sous les armes: les Anglois ordonnerent avec hauteur aux Américains de se disperser; ceux-ci refuserent, & tandis que la contestation ne consistoit encore de part & d'autre qu'en paroles, les Anglois tirent sans en prévenir, & tuerent de cette décharge sept à huit Américains qui n'avoient encore fait aucune disposition pour se défendre ou pour se mettre à l'abri du feu. Il fallut céder au nombre. Les Anglois s'avancerent jusqu'à Concorde, où ils payerent chèrement leur violence, & ce premier acte d'hostilité dont ils étoient seuls responsables. Cette journée leur coûta près de 300 hommes. Le Major *Pitcaru* fut tué à la bataille de Bunker'skill, peu de tems après l'affaire de Concorde.



se rendit sur le champ à l'auberge de M. John , dont il trouva la porte fermée ; il y frappa plusieurs fois , & sur le refus qu'en lui fit de l'ouvrir , il ordonna aux grenadiers de l'enfoncer : étant entré le premier , il poussa M. John si rudement qu'il le renversa par terre ; ensuite il le fit garder à vue dans son comptoir , & lui demanda à diverses reprises de lui indiquer où étoient les magasins des rebelles. En effet, les Américains avoient rassemblé à Concorde quelques canons & quelques munitions de guerre , mais ayant été avertis dans la nuit , ils avoient eu le tems de tout transporter dans les bois , à l'exception de trois pieces de vingt-quatre , qui étoient restées dans la cour de la prison , dont M. John étoit Concierge. Le Major Pitcarn porta la violence jusqu'à lui mettre le pistolet sur la gorge. M. John , qui avoit d'abord été lui-même très en colère , se calma , & tâcha de calmer à son tour le Commandant anglois. Il l'assura qu'il n'y avoit à Concorde que les trois pieces de canon dont j'ai parlé , & qu'il les lui feroit voir , s'il vouloit le suivre. Il le mena à la prison , où les Anglois entrèrent , dit-il , dans une grande colère en voyant que les *Yankes*

D  
avoient  
à se po  
vice de  
loirs ,  
& casse  
la prison  
étoit un

Ces  
étant p  
John ,  
Celui-c  
coup d  
mesura  
exactem  
qui avo  
mençoi  
avertis  
expres  
que le M  
tandis q  
n'étoit  
placer d  
du sud :



avoient déjà si bien appris à monter des canons & à se pourvoir de tout ce qui est nécessaire au service de l'artillerie, comme lampourdes, refouloirs, &c. Le Major Pitcarn fit détruire les affûts & casser les tourillons; puis il ordonna qu'on ouvrit la prison, où il trouva deux prisonniers, dont l'un étoit un Tory qu'il fit relâcher.

Ces premiers momens de trouble & de vivacité étant passés, le Major Pitcarn retourna chez M. John, demanda à déjeuner & paya exactement. Celui-ci reprit alors son rôle d'aubergiste; beaucoup d'Anglois vinrent demander du rhum, il le mesura comme à l'ordinaire, & les fit tous payer exactement. Pendant ce tems-là, les Américains, qui avoient passé la rivière en se retirant, commençoient à se rallier, & à se réunir à ceux qui, avertis par les cloches d'alarme & par divers exprès, venoient se joindre à eux. La disposition que le Major Pitcarn avoit à faire pour sa sûreté, tandis qu'il cherchoit & détruisoit les munitions, n'étoit nullement difficile; il ne s'agissoit que de placer de fortes gardes aux deux ponts de la rivière, du nord & du sud; c'est ce qu'il avoit fait. Vers dix heures du

matin, on entendit tirer des coups de fusil au pont du nord ; sur le champ tous les Anglois coururent à leur place de ralliement , qui étoit sur une hauteur , dans un cimetiere situé à droite du chemin & vis-à-vis la maison-de-ville. Trois cens Américains s'étoient rassemblés de l'autre côté de la riviere; ils descendirent des hauteurs par un chemin sinueux qui conduit obliquement au pont , mais qui , à soixante pas de la riviere , tourne à gauche & prend la direction du pont. Jusqu'à ce qu'ils arrivassent à ce tournant , ils avoient leur flanc couvert par une petite muraille sèche. Parvenus à ce point , ils marcherent hardiment au pont & trouverent les ennemis occupés à le rompre. Ceux-ci tirerent les premiers ; mais les Américains foncèrent sur eux & les plierent aisément ; ce qui doit paroître un peu surprenant. M. John prétend que d'abord les Anglois crurent que les Américains n'avoient pas de balles , mais que , voyant plusieurs de leurs gens blessés , ils revinrent de leur erreur. On cite même un Officier qui disoit à ses soldats de ne rien craindre , *que les Américains ne tiroient qu'à poudre* ; un tambour qui étoit

auprès de lui, & qui reçut dans ce moment un coup de fusil, lui répondit : *Mon Capitaine, défiez-vous de cette poudre-là.* Les Anglois eurent trois hommes tués roides & plusieurs blessés, dont deux Officiers. Les Américains passèrent le pont & se formerent aussi-tôt sur une petite hauteur à gauche du chemin, par rapport à eux, & à une petite portée de canon de celle sur laquelle les Anglois s'étoit rassemblés. Là ils passèrent quelque tems à s'entre-regarder ; mais l'aspect de quelques maisons auxquelles on avoit mis le feu, irrita les Américains & les détermina à marcher aux Anglois : alors ceux-ci se retirèrent par le grand chemin de Lexington ; mais comme ce chemin fait un coude, les Américains, qui connoissoient le pays, prirent la corde de l'arc & les joignirent avant qu'ils eussent fait un mille. C'est là que commença ce long combat en retraite dont on peut voir par-tout les relations, & qui ne finit qu'à Lexington, lorsque les Anglois rencontrèrent le renfort que Lord Percy leur amenoit.

Ce fut le 8 au matin que je fis la reconnoissance du champ de bataille de Concorde ; elle me mena

jusqu'à dix heures & demie. Alors je me remis en chemin. A dix milles de Concorde, je trouvai *Biberika*, town-ship assez considérable; le chemin fut un peu plus raboteux & le pays moins fertile. Nous nous arrêtâmes à *South-Andover*, cinq milles au-delà de *Biberika*, dans une mauvaise auberge tenue par un nommé *Foster*; sa femme avoit des enfans charmans, mais elle me parut extravagante, & je crois qu'elle étoit un peu ivre. Elle me montra avec beaucoup d'importance un livre dans lequel lisoit sa fille aînée, & je fus surpris de trouver que c'étoit un livre de priere en langue italienne. Cette même fille, qui étoit âgée à-peu-près de dix-sept ans, me récita aussi une priere en langue indienne. Elle n'y comprenoit rien, & l'avoit apprise par hazard d'un domestique indien, mais sa mere trouvoit tout cela admirable. Nous nous contentâmes de faire repaître nos chevaux dans ce mauvais cabaret, & nous en partîmes à une heure & demie. Nous traversâmes *South & North-Andover*. *North-Parish* ou, si l'on veut, *North-Andover* est un endroit charmant; on y voit de très jolies maisons & en grande quantité, beaucoup de prai-

ries, & des bestiaux de la plus belle espece. Presqu'en sortant de ce long township, on entre dans *Bradfort*; la nuit nous y prit, & nous fîmes encore deux ou trois milles dans l'obscurité avant d'arriver au ferry d'*Haver-Hill*. Il étoit six heures & demie, lorsque nous l'eûmes passé, & lorsque nous arrivâmes dans l'auberge de M.<sup>r</sup> *Harward*, où nous eûmes un bon souper & un bon logement. A *Haver-Hill* le *Merrimak* ne porte que des bâtimens de trente tonneaux; mais on en construit de plus grands qui descendent à vuide à *Newberry*. A trois milles au-dessus d'*Haver-Hill*, il y a des *falls* (1), & plus haut la riviere ne porte plus que des bateaux. Le commerce de cette ville consistoit autrefois en bois de construction, mais il est suspendu depuis la guerre. Elle est assez considérable & assez bien bâtie; d'ailleurs sa situation en amphithéâtre sur la rive gauche du *Merrimak* en rend les aspects agréables.

Je partis le 9 à neuf heures du matin; mon

---

(1) On doit se souvenir que les *falls*, ou *rapides*, sont les endroits où les rivières forment des cascades, & où la navigation est interrompue.

chemin m'a d'abord conduit à *Plastow*, township assez considérable, après lequel on trouve des bois & un pays sauvage & aride. On y voit beaucoup de pins & dépicias ; il y a aussi plusieurs étangs assez vastes dont quelques-uns sont marqués sur la carte. En général, j'en ai vu beaucoup depuis les confins du Connecticut, & c'est une des choses qui contribuent à faire ressembler ce pays au Bourbonnois & au Nivernois. A douze milles d'Haver-Hill, on trouve *King's-town*, township inférieur à la plupart de ceux que j'ai vus sur la route ; & enfin à dix-huit milles, la ville d'*Exeter* qui est maintenant la capitale du New-Hampshire, c'est à-dire le lieu où se tient le Président ou Gouverneur, & où les Etats s'assemblent. C'est une assez jolie ville & une espece de port ; car les bâtimens de soixante-dix tonneaux peuvent y monter, & on y en construit de trois ou quatre cens tonneaux, qui descendent à vuide la riviere d'*Exeter* pour se rendre dans la baie de ce nom ; & de là dans la *Piscataqua*. Je m'arrêtai dans une très belle auberge tenue par un M. *Ruspert* ; j'en repartis à deux heures & demie, & quoique j'allasse très vite, je

n'arrivai à Portsmouth qu'à l'entrée de la nuit. Le chemin depuis Exeter est montueux. On passe à *Greenland*, township très peuplé & composé de maisons très bien bâties. Les bestiaux y sont abondans, mais moins beaux que dans le Connecticut & l'État de Massachusset. Ces bestiaux sont répandus dans de jolies prairies, & c'est un spectacle agréable de les voir se rassembler le soir près des granges. En tout, ce pays offre l'image de l'abondance & du bonheur. Le chemin de *Greenland* à Portsmouth est beau & large, semé par-tout d'habitations, de sorte que ces deux township sont presque contigus. Je descendis chez M. *Brooster*, où je fus très bien logé; il m'a paru que c'étoit un galant homme & fort attaché à sa patrie.

Le 10 au matin j'allai vers dix heures faire une visite à M. d'Albert de Rions, Capitaine de vaisseau, commandant le *Pluton*: il étoit établi à terre pour raison de santé & il y avoit sa maison; il m'invita à dîner, & me conseilla d'accepter, parce que M. le Comte de Vaudreuil étoit en grand désaroy à son bord, à cause du coup de tonnerre qui, cinq jours auparavant avoit coupé

son mât de misaine & percé son vaisseau jusqu'à la première batterie. Du reste, il m'offrit son canot pour aller à bord de l'*Auguste*. Je retournai chez moi pour prendre mon manteau ; mais passant devant le Meeting , précisément à l'heure de l'office , j'eus la curiosité d'y entrer & j'y restai une bonne demi-heure , afin de ne pas interrompre le prédicateur , & aussi pour rendre une espèce d'hommage à cette assemblée : il y avoit peu de monde à cause du froid qui étoit assez vif ; mais je vis plusieurs personnes très jolies & très élégamment mises. M. Barkminster , jeune Ministre , parloit avec beaucoup de grace , & assez raisonnablement pour un prédicateur : je remarquai surtout la manière adroite dont il fit entrer la politique dans son sermon , en comparant les chrétiens rachetés par le sang de Jésus-Christ , mais obligés toujours à combattre la chair & le péché , en les comparant , dis-je , aux Treize-États-Unis , qui ont acquis la liberté & l'indépendance , mais qui sont obligés d'employer toute leur force à combattre une puissance formidable & à conserver le trésor dont il se sont procuré la propriété.



Il étoit à-peu-près lorsque je m'embarquai dans le canot de M. d'Albert ; je vis sur la gauche près de la petite isle de *Rising-castle*, le vaisseau l'*Amérique* qui avoit été lancé à l'eau huit jours auparavant , & qui me parut un beau navire ; je laissai à ma droite l'isle de Washington , sur laquelle j'observai le fort Washington. C'est un fort étoilé , dont les parapets sont soutenus par des pieux ; il n'étoit pas achevé. Nous laissâmes ensuite *New-Castle* sur la droite & *Bittery* sur la gauche , & nous arrivâmes au mouillage des vaisseaux , c'est-à-dire , en deçà de la première passe : ce n'est pas celui qu'ils auroient pris en cas d'attaque ; ils seroient venus se ranger près de l'*Amérique*. Je trouvai M. de Vaudreuil à son bord , il me présenta les Officiers de son vaisseau , & ensuite ceux de son détachement , parmi lesquels je trouvai trois Officiers de mon ancien régiment de Guienne , à présent Viennois. Ensuite il me mena voir les ravages que le tonnerre avoit fait sur son bord. Voici comment M. de Biré qui commandoit alors le vaisseau , M. de Vaudreuil ayant couché à terre , me raconta ce malheureux

événement. Il étoit deux heures & demie après minuit, & il faisoit une pluie très violente : tout-à-coup on entendit une épouvantable explosion ; la sentinelle qui étoit sur la gallerie rentra toute effrayée dans la chambre du conseil, & rencontra M. de Biré qui étoit sauté à bas de son lit : tous deux furent frappés de l'odeur du soufre répandue autour d'eux. On sonna aussitôt la cloche & on alla visiter le vaisseau : il se trouva que le mât de misaine avoit été coupé à quatre pieds du gaillard, qu'il avoit été enlevé en l'air, & qu'il étoit ensuite retombé perpendiculairement sur le gaillard qu'il avoit enfoncé ainsi que la seconde batterie. Deux matelots avoient été écrasés par sa chute, deux autres qu'on n'a pu retrouver ont été sans doute jetés à la mer par la commotion, & plusieurs ont été blessés.

A une heure nous retournâmes à terre pour dîner chez M. d'Albert de Rioms : nos convives étoient M. de Biré qui faisoit sur l'Auguste les fonctions de Capitaine de pavillon, quoiqu'il ne fût que Lieutenant ; M. de Martegues qui commandoit ci-devant le Magnifique, & qui étoit destiné

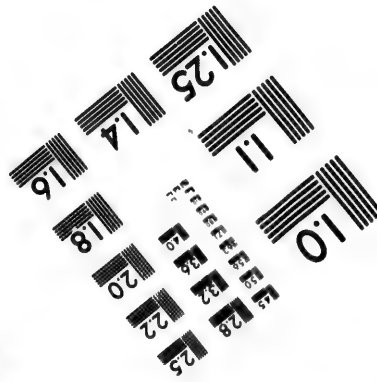
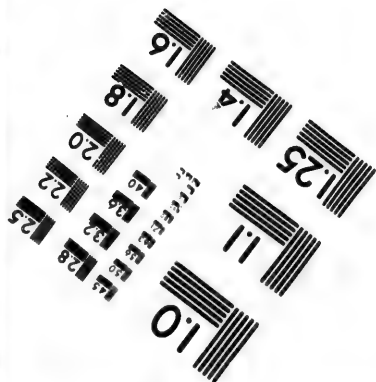
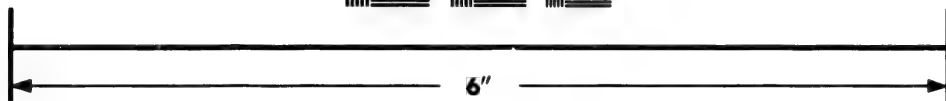
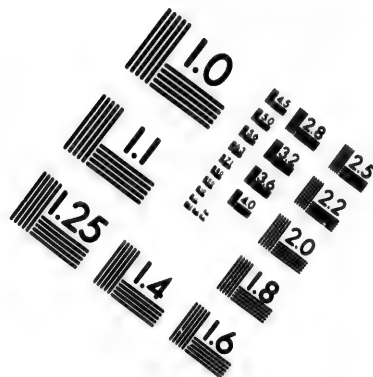
tiné à commander l'Amérique, M. de Siber, Lieu-  
 tenant en pied du Pluton, M. d'Hizeures, Capi-  
 taine au régiment de Viennois, &c. Après le  
 dîner nous allâmes prendre le thé chez le Colonel  
*Langhedon*. C'est un grand homme d'une belle  
 figure & d'un maintien fort noble : il a été Mem-  
 bre du Congrès & il est encore un des principaux  
 personnages de son pays ; sa maison est jolie &  
 bien meublée & les appartemens sont parfaite-  
 ment boisés ; on y voit une assez bonne carte  
 manuscrite du port de Portsmouth. Madame Lang-  
 hedon sa femme, est jeune, blanche & d'une  
 belle figure ; mais je causai beaucoup moins avec  
 elle qu'avec son mari, pour lequel j'étois favora-  
 blement prévenu, parce que je savais que lors de  
 l'expédition de Burgoyne, il avoit montré beau-  
 coup de courage & de patriotisme ; en effet il  
 se rendit à la Chambre du Conseil dont il étoit  
 Membre, & voyant qu'on alloit discuter quel-  
 ques objets de peu d'importance, il dit :  
 « Messieurs vous pouvez parler tant que vous  
 » voudrez, mais je sais que l'ennemi est sur nos  
 » frontieres, & je vais prendre mes pistolets &

» monter à cheval pour combattre avec mes  
» concitoyens » ; la plupart des Membres du  
Conseil & de l'assemblée le suivirent , & ils  
joignirent le Général Gates à Saratogha. Comme  
il marchoit jour & nuit, ne se reposant que dans  
les bois, un negro favori qui l'avoit suivi, lui  
dit : *Maître, vous donnez vous bien du mal, mais*  
*vous allez combattre pour liberté : je souffrirois*  
*aussi avec patience si j'avois liberté à défendre.*  
*Qu'à cela ne tienne,* reprit M. Langhedon ; *dés*  
*ce moment-ci je te la donne.* Le negro le suivit,  
se conduisit avec courage & ne l'a pas quitté depuis.  
En sortant de chez M. Langhedon, nous allâmes  
faire visite au Colonel *Wentworth* ; il est con-  
sidéré dans son pays, non seulement, parce qu'il  
est de la même famille que le Lord Rockingham ,  
mais parce que sa probité & sa capacité sont  
généralement reconnues. Il faisoit les affaires de  
la marine à Portsmouth , & nos Officiers ne tar-  
rissoient pas sur son éloge. De chez M. *Wentworth* ,  
M. de Vaudreuil & M. d'Albert de Rioms me  
menerent chez Madame *Whipple* ; c'est une veuve  
qui est, je crois, belle-sœur de Général *Whipple* ;

elle n'est ni jeune ni jolie, mais elle m'a paru avoir de l'esprit & de la gaieté. Elle élève une de ses nieces qui n'a que quatorze ans, mais qui est déjà charmante. La maison de Madame Whipple, ainsi que celle de M. Wentworth, & toutes celles que j'ai vues à Portsmouth, sont très jolies & très bien meublées.

Le 11 au matin, j'avois envie de m'aller promener dans la rade & sur les îles, mais il avoit tombé de la pluie & le tems n'étoit pas du tout engageant. Je me contentai donc de faire quelques visites aux Officiers de la marine, & entr'autres, à M. le Comte de Vaudreuil qui avoit couché à terre la nuit précédente. Nous nous rassemblâmes encore à l'heure du dîner chez M. d'Albert de Rioms, & ce point de réunion étoit toujours très agréable. M. d'Hizeures avoit fait venir la musique du régiment de Viennois; je vis avec plaisir que le goût de la musique que j'avois fait naître dans ce corps s'étoit maintenu, & que les anciens musiciens avoient été bien remplacés. Après le dîner nous allâmes encore prendre du thé chez M. Langhedon; ensuite nous allâmes faire visite





# Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503**

14 128  
15 132  
16 136  
17 20  
18

11  
10  
01  
02  
03



au Docteur *Brakett*, Médecin estimé dans le pays ; & de là chez M. *Thompson*. Celui-ci est né en Angleterre ; il est bon marin & bon constructeur ; il m'a paru d'ailleurs un homme sensé & fort attaché à sa nouvelle patrie, qu'il n'a adoptée cependant que depuis quinze ans. Sa femme est Américaine ; elle plaît par sa figure , & encore plus parce qu'elle est aimable & polie. Nous terminâmes notre soirée chez M. *Wentworth*, chez qui logeoit M. le Comte de *Vaudreuil* ; il nous donna un très joli souper , sans cérémonie , pendant lequel la conversation fut gaie & agréable.

Le 12 je partis après avoir été dire adieu à M. le Comte de *Vaudreuil* ; & ce fut assurément avec toute sincérité que je lui témoignai combien j'étois touché de la manière dont j'avois été reçu par lui , & par les Officiers qui étoient à ses ordres.

Voici les notions que j'ai été à portée d'acquérir sur la ville de *Portsmouth*. Son état étoit assez florissant avant la guerre ; on y faisoit le commerce des bois de construction & celui des poissons salés. On n'aura pas de peine à croire que ce commerce

ait beaucoup souffert depuis le commencement des troubles ; mais avec cela , la ville de Portsmouth est peut-être de toutes les villes de l'Amérique celle qui gagnera la plus à la guerre présente. Il y a toute apparence qu'elle sera à la nouvelle Angleterre ce que le vieux Portsmouth est à l'ancienne ; c'est-à-dire , qu'on choisira ce lieu pour en faire le dépôt de la marine continentale. En effet , l'accès du port est facile , la rade est immense & on trouve sept brasses d'eau jusqu'à deux milles au-dessus de la ville ; ajoutez encore que malgré sa situation septentrionale , le port de Portsmouth ne gele jamais , avantage qui est dû à la rapidité du courant. Cette circonstance , jointe à la proximité des bois de construction , & surtout des mâtures , déterminera sans doute en sa faveur le choix du Congrès , qui ne peut être tenu en balance que par le port de Rhode-Island. Cependant si l'on veut faire un établissement de marine militaire à Portsmouth , il faut placer les quais , les corderies , les arsenaux , &c. dans les îles & non sur le continent ; car il seroit aisé à une armée ennemie d'y débarquer & de s'emparer de

la ville , dont le local demanderoit un trop grand développement de fortifications pour la mettre à l'abri d'insulte : je crois cependant qu'on pourroit faire un bon camp retranché entre deux creeks , mais je n'en ai pu juger que par apperçu & sur les cartes.

Il est arrivé dans le New-Hampshire , comme dans l'état de Massachusset , que les pertes du commerce ont tourné au profit de l'agriculture ; les capitaux des gens riches & l'industrie du peuple ayant reflué des côtes vers l'intérieur des terres qui en a profité très rapidement. Il est sûr que le pays a l'air très florissant , & qu'on y bâtit tous les jours de nouvelles maisons & de nouvelles fermes.

Le New-Hampshire n'a pas encore de constitution permanente , & son gouvernement actuel n'est qu'une simple *convention* ; il ressemble à celui de Pensylvanie , car il consiste dans un seul corps législatif , l'assemblée , composée des représentans du peuple , & le Conseil exécutif qui a pour chef un Président au lieu d'un Gouverneur. Mais pendant mon séjour à Portsmouth , j'appris

qu'on étoit assemblé à Exeter pour établir une constitution, & qu'on étoit déjà convenu des principaux articles. Cette constitution tiendra beaucoup de celle de New-York & de celle de Massachusset. Il y aura, comme dans la première, un pouvoir exécutif qui sera entre les mains du Gouverneur, du Chancelier & des premiers Juges : ceux-ci seront perpétuels, du moins *During good behaviour* (1) ; mais les Membres du Sénat seront changés tous les ans, & la propriété requise pour être élu Sénateur, sera très peu considérable ; ce qui est je crois un grand inconvénient. M. Langhedon dit, & peut-être avec raison, que le pays est encore trop jeune, & que l'étoffe n'est pas assez ample, pour qu'on puisse donner à ce Sénat toute la consistance & tout le poids qu'il devoit avoir, comme on l'a fait en Maryland, où les Sénateurs sont élus pour trois ans, & doivent posséder au moins 500 pounds.

On m'a parlé à Portsmouth d'une secte nouvelle qui n'a pas laissé que de faire quelque bruit dans

---

(1) Tant qu'ils se conduiront bien.

le pays. Un particulier, appelé je crois *André*, s'est avisé de prêcher une doctrine qu'on appelle celle des *Universalistes*. Il prétend que Jésus-Christ ayant racheté tous les hommes, aucun d'eux ne peut être damné ; car si cela étoit, sa mission auroit été inutile, du moins en grande partie. Si cette opinion n'est pas nouvelle, elle est du moins très commode ; mais elle fait plutôt un sujet de conversation, & même de plaisanterie, qu'un objet de dispute.

Lorsque j'étois à Portsmouth les denrées se payoient très cher, à cause de la grande sécheresse de l'été précédent. Le bled valoit deux dollars le boisseau, (soixante livres pesant,) l'avoine presque autant ; le bled de Turquie étoit extrêmement rare. On aura peine à croire que j'aie payé huit livres dix sols par jour pour la nourriture de mes chevaux. La viande seule étoit à bon marché ; elle valoit de quatre à cinq sols la livre. La partie du New-Hampshire qui avoisine la mer est peu féconde ; il y a de très bonnes terres à quarante & cinquante milles des côtes, mais la dépense des charrois augmente de beaucoup le prix des

denrées, lorsqu'elles sont vendues dans les endroits les plus habités. Quant au prix des biens fonds, il est déjà assez haut pour un pays si nouveau. M. Ruspert, mon hôte, louoit l'auberge où j'ai logé soixante-dix pounds par an, (le pound valant dix-huit livres.) Les terres se vendent de dix à seize dollards l'acre. Le pays est peu abondant en fruits, & le cidre y est très médiocre.

Le chemin de Portsmouth à *New-Berry* traverse un pays peu fertile. *Hampton* est le seul Township qu'on y rencontre, & l'on n'y voit pas de si jolies maisons qu'à *Greenland*. Comme je n'avois que vingt milles à faire, je ne voulus pas m'arrêter, & je priai seulement le Vicomte de Vaudreuil de gagner un peu l'avance pour me faire préparer à dîner. Il étoit deux heures lorsque j'arrivai au ferry du *Merimak* : je vis du rivage l'ouverture du port, dont le Chenal passe près de l'extrémité septentrionale de *Plumb-Island*; on y a construit un petit fort, où il y a quelques canons montés & quelques mortiers. Sa situation m'a paru bien choisie, du moins autant qu'il m'a été

possible d'en juger en le voyant de loin. A l'entrée du port se trouve une barre , sur laquelle il n'y a que dix-huit pieds d'eau dans les plus hautes marées ; de sorte que , quoiqu'il soit très commerçant , il a toujours été respecté des Anglois : on y a construit plusieurs frégates , entr'autres *la Charles-Town & l'Alliance*. Ce port est étendu & bien abrité. Après avoir passé le ferry sur de petits bateaux plats qui ne contenoient que cinq chevaux chacun , je me rendis à l'auberge de M. Devenport où je trouvai un bon dîner tout prêt. J'avois des lettres de M. Wentworth pour M. *John-Tracy* , le plus considérable négociant de cette place ; mais avant que j'eusse eu le tems de les lui envoyer , il avoit appris mon arrivée , & comme je sortois de table , il entra dans ma chambre & m'invita très poliment à venir passer la soirée chez lui. Il étoit accompagné d'un Colonel , dont je pourrois difficilement écrire le nom , n'ayant jamais pu rien entendre à la maniere dont il m'a été prononcé ; c'étoit quelque chose de semblable à Wigslept. Ce Colonel resta chez moi tandis que M. Tracy terminoit ses affaires. Celui-ci revint avec deux

Jolies voitures très bien attelées , & il m'amena  
 à sa maison de campagne , ainsi que mes Aides-de-  
 Camp. Cette maison est située à un mille de la  
 ville dans une très jolie position , mais je ne pus  
 en juger , car il faisoit déjà nuit ; cependant j'allai  
 voir le jardin au clair de lune : il est grand &  
 composé de différentes terrasses ; on y a construit  
 une serre chaude & planté beaucoup de jeunes  
 arbres. La maison est très belle & parfaitement  
 meublée ; tout y respire cette magnificence accom-  
 pagnée de simplicité , qu'on ne trouve guere que  
 chez les négocians. La soirée se passa rapidement  
 à l'aide de quelques verres de punch & d'une  
 conversation agréable. Les dames , que je trouvai  
 déjà rassemblées , étoient madame Tracy , ses deux  
 sœurs & Miss Lee leur cousine. Madame Tracy est  
 d'une figure agréable & spirituelle , & ses manieres  
 correspondent à sa figure. A dix heures on servit  
 un excellent souper ; on but de très bon vin ; made-  
 moiselle Lee chanta & engagea MM. de Vaudreuil  
 & de Taleyrand à chanter aussi : vers minuit les  
 dames se retirèrent , mais nous continuâmes à  
 boire du vin de Madere & du vin de Chères.



M. Tracy , suivant l'usage du pays , nous offrit des pipes , proposition qui fut acceptée par M. de Taleyrand & M. de Montesquieu , mais dont le résultat fut qu'ils acheverent de s'enivrer , rendirent leur souper , & furent ramenés chez eux , où ils furent très-heureux de trouver leur lit : quant à moi je restai dans un parfait sang froid , & je continuai à raisonner commerce & politique avec M. Tracy. Il m'intéressa beaucoup en me racontant toutes les vicissitudes que sa fortune avoit éprouvées depuis le commencement de la guerre. Son frere & lui , avoient perdu à la fin de l'année 1777 , quarante-un navires ; & quant à lui , John-Tracy , il ne lui restoit plus pour toute espérance qu'une *lettre de marque* de huit canons dont il n'avoit pas encore de nouvelles. Il se promenoit un jour avec son frere , & ils raisonnoient ensemble sur les moyens qu'ils prendroient pour faire vivre leurs familles , car ils étoient déjà mariés tous deux , lorsqu'il apperçut une voile qui s'approchoit du port. Il interrompit aussi-tôt la conversation & dit à son frere , *c'est peut-être une prise qui m'arrive* ; celui-ci se moqua de lui , mais il prit

aussi tôt un bateau , alla au-devant du navire , le  
 hela & apprit que c'étoit effectivement une prise  
 qui lui appartenoit , & qui valoit vingt-cinq mille  
 livres sterlings. Depuis il a presque toujours été  
 heureux , & on croit qu'il possède deux millions  
 au moment présent. Je lui souhaite certainement  
 toute sorte de prospérité ; c'est un homme sensé ,  
 honnête & bon patriote. Il a toujours secouru  
 sa patrie dans le besoin. En 1781 , il prêta cinq  
 mille pounds ( près de cent mille livres ) à l'État  
 de Massachusset pour l'habillement des troupes ,  
 & cela , sur un seul *récépissé* du trésorier. Cepen-  
 dant dans cette même année , la quotité des taxes  
 qu'il a payées a été jusqu'à six mille pounds. On  
 a peine à se figurer qu'un seul particulier soit  
 chargé à ce point ; mais il faut savoir qu'outre  
 le droit de cinq pour cent sur les importations ,  
 que le Congrès a demandé , l'État en a mis une  
 autre de la même valeur à la vente de toute denrée :  
 c'est une espece d'excise qui se perçoit sur le rum ,  
 le sucre , le café , &c. Ces taxes sont levées avec  
 beaucoup de rigueur : un négociant qui reçoit un  
 vaisseau est obligé d'en déclarer la cargaison , &

rien ne peut sortir du navire ou du magasin , sans payer le droit. Il résulte de cette contrainte que les négocians , pour pouvoir user librement de leur propriété , sont obligés de se faire détailliers , eux-mêmes , & de payer le droit en entier , quitte à en recouvrer la valeur sur ceux à qui ils revendent. En effet , sans cela ils ne pourroient tirer de leur magasin ce qui est nécessaire pour leur propre consommation , & pour les petits articles qu'ils se trouvent à portée de vendre à la première main ; ils sont donc obligés de prendre des *licences* , comme les taverniers & les détailliers , & ils supportent ainsi tout le poids de l'imposition , qu'ils paient à la fois comme négocians & comme marchands tenans boutique. Quelque patriote que soit M. Tracy , il ne peut s'empêcher de blâmer la rigueur avec laquelle le commerce est traité ; rigueur qui vient de la prépondérance des fermiers , ou propriétaires de terres , & aussi de la nécessité qui force à prendre l'argent où on le trouve ; car les fermiers échappent aisément à l'imposition ; les *certificats* , les *recus* , les *grievances* alléguées la réduisent presque à zéro. C'est ainsi qu'un État

encore enfant a déjà toutes les infirmités de la vieillesse, & que l'impôt s'attache à la source de la richesse même, au risque d'en tarir les canaux.

Je partis de New-Berry le 13 à dix heures du matin, & je m'arrêtai souvent avant de perdre de vue cette jolie petite ville; car j'avois un plaisir infini à jouir des différens aspects qu'elle présente: elle est en général très bien bâtie, & elle s'augmente tous les jours par de nouveaux édifices. Les magasins des marchands, qui sont construits près des maisons, leur servent d'ornement; ils ressemblent assez pour l'architecture à nos grandes orangeries. On ne voit pas la mer du chemin qui mene à *Ipswich*, & le côté de l'est est sec & semé de rochers. Celui de l'ouest est plus fécond; mais à tout prendre, la terre est peu fertile dans toute la partie du pays qui avoisine la mer. Au bout de douze milles je trouvai *Ipswich*; je m'y arrêtai pour faire rafraîchir mes chevaux, & je fus surpris de trouver entre New-Berry & Salem une ville aussi peuplée, pour le moins, que ces deux ports de mer, quoiqu'à la vérité beaucoup moins opulente. Mais ayant monté sur une hauteur voisine

de l'auberge où j'étois descendu, je vis qu'Ipswich étoit aussi un port de mer ; on me dit que l'entrée étoit difficile, & qu'il y avoit des tems dans l'année où l'on ne trouvoit pas cinq pieds d'eau sur la barre. De la hauteur dont je viens de parler, on voit le Cap Anne, & le sud de Plumb-Island, ainsi qu'une partie de la côte du nord. Le gissement de la côte qui court à l'est m'a paru mal rendu sur la carte ; cette côte court plus sud au-dessus d'Ipswich, & forme une espece d'anse. Ipswich a peu de commerce au moment présent, & la pêche n'est pas moins en décadence ; mais le terrain des environs est assez bon ; il abonde en pâturages, & les marins étant devenus fermiers, n'ont pas manqué de subsistance. C'est ce qui peut rendre raison de la population très considérable de cet endroit, où l'on voit plus de quatre cens maisons, dans un quarré de deux milles à-peu près. Avant d'arriver à Salem on trouve une jolie ville naissante, appelée *Beverly* ; c'est un nouvel établissement que le commerce a fait sur la rive gauche de la creek qui baigne la ville de Salem du côté du nord. On est étonné de voir de belles  
maisons

maisons, de grands magasins, &c. s'élever en grand nombre, à une si petite distance d'une place de commerce, qui n'a pas pour cela cessé de prospérer. La pluie nous prit au moment où nous passions près d'un étang qui est à trois milles de Beverly. Nous traversâmes la creek sur deux bateaux plats qui contenoient chacun six chevaux; elle a près d'un mille de largeur. En la traversant nous pûmes voir très bien l'ouvert du port & un château placé à l'extrémité d'un neck (1) qui en défend l'entrée; ce neck est une langue de terre qui court à l'est, & qui ne tient à Salem que par une espede de chaussée assez étroite. De l'autre côté du neck & de la chaussée, est la creek qui forme le véritable port de Salem; celui-ci n'a d'autres défenses que l'extrême difficulté d'y entrer, à moins qu'on n'ait un bon pilote pratique.

---

(1) Neck, en anglois, veut proprement dire *col*, mais il n'a pas la même signification qu'en françois; nous appellons *col*, l'endroit où l'on monte les montagnes qu'il est impossible de tourner, comme le col de Tende & celui du Montcennis; les Anglois appellent *neck* toute langue de terre qui sert de communication à des espaces qui, sans cela, seroient totalement séparés, & formeroient des îles.

L'aspect de ces deux ports qui se confondent à la vue ; celui de la ville de Salem qui est embrassée par deux creek , ou plutôt par deux bras de mer ; les navires & les édifices qui paroissent mêlés ensemble, forment un très beau tableau que je regrette de n'avoir pas vu dans une meilleure saison. Je n'avois de lettres pour aucun habitant de Salem , ainsi je me contentai de descendre à l'auberge de *Good-Hue* , tenue à présent par M. *Robinson* ; je la trouvai très bonne , & telle qu'on pourroit la desirer en Europe. Il se tenoit dans cette auberge une espece de club de négocians : deux ou trois d'entr'eux vinrent me voir ; entr'autres M. de Lafle , négociant de Bordeaux , établi à Boston depuis cinq ans ; il me parut un homme raisonnable & assez instruit du commerce du pays , dont il parle très bien la langue.

Le 14 au matin , M. de Lafle vint me prendre pour me mener voir le port & quelques magasins : je trouvai le port commode pour le commerce ; les vaisseaux peuvent tous y charger à quai ; il y en avoit une vingtaine , dont plusieurs prêts à partir , ou récemment arrivés. En général cette place a

l'air riche & animé. A mon retour chez moi, je trouvai plusieurs négocians qui venoient me témoigner leur regret de n'avoir pas su plutôt mon arrivée, & de n'avoir pu me faire les honneurs de la ville. A 11 heures je montai à cheval, & suivant le chemin de Boston, je vis avec surprise que la ville, ou si l'on veut le fauxbourg de la ville de Salem, s'étendoit du côté de l'ouest, l'espace d'un mille à-peu-près. En général, on a peine à concevoir l'état d'accroissement & de prospérité de ce pays, après une guerre si longue & si désastreuse. Le chemin de Salem à Boston passe par un pays aride & rocailleux; on est toujours à trois ou quatre milles de la mer, mais on ne la voit pas; enfin lorsqu'on a passé *Lyns* & *Lyns creek*, on l'apperçoit & on se trouve dans une anse formée par *Nahant's-pointe* & par *Pulling's-pointe*. Je montai sur des rochers à droite du chemin, pour embrasser plus de terrain & mieux juger du pays; je pus voir en effet, non-seulement la baye toute entiere, mais plusieurs des îles de la rade de Boston & une partie de la peninsule de *Nantuket*, près de laquelle je



reconnus les mats de nos vaisseaux de guerre. De là au ferry de *Winifsimmi*, on suit des chemins assez désagréables, tantôt au pied des rochers, tantôt à travers des marais salés. Il y a juste dix-huit milles de Salem au Ferry; je m'y embarquai sur un grand *Scow* qui contenoit vingt chevaux; le vent qui étoit un peu contraire, le devint davantage; nous courûmes sept bordées & nous fûmes près d'une heure à passer. Le débarquement est au nord du port, & à l'est du Ferry de *Charles-Town*. Quoique je fusse que M. du Mas m'avoit préparé un logement, je trouvai plus commode de descendre d'abord à l'auberge de *Cromwell*, chez M. *Bracketts*, où je me fis donner à dîner. Après le dîner je me rendis au logement qu'on m'avoit préparé dans *Main-Street*, chez M. *Colson*, marchand à l'enseigne du *gant*. Comme je me disposois à m'habiller pour aller chez M. le Marquis de Vaudreuil, je le vis entrer chez moi; il voulut bien me permettre de quitter mes habits de voyage; ensuite nous allâmes ensemble chez le Docteur *Cooper*, & de là au bal d'association où je fus reçu par mon ancienne connoissance

M. *Brick*, qui étoit l'un des *managers*. J'y restai jusqu'à dix heures: M. le marquis de Vaudreuil ouvrit le bal avec madame *Temple*; M. de l'Aiguille l'aîné & M. Truguet dansèrent aussi chacun un menuet, & firent honneur à la nation françoise par la maniere noble & aisée dont ils dansèrent: je suis fâché de dire qu'elle contraſtoit un peu avec celle des Américains, qui est en général très gauche, particulièrement dans le menuet. Les plus jolies danseuses étoient Madame *Jarvis*, sa sœur, Miss *Betsy Broom*, & Madame *Whitemore*. Je trouvais les femmes assez bien mises, mais avec moins d'élégance & de recherche qu'à Philadelphie: pour la salle, elle est superbe, d'une belle architecture, bien décorée, bien éclairée; & pour le coup d'œil, le bon ordre & les rafraîchissemens, cette assemblée est fort supérieure à celle de la *City-Tavern* à Philadelphie.

Le 15 au matin, M. de Vaudreuil & M. de Létombe, Consul de France, me prévirent & arriverent chez moi au moment où j'allois en sortir pour les aller voir. Après avoir causé quelque tems ensemble nous allâmes d'abord chez

M. *Hancock* (1), il étoit malade de la goutte & ne put nous recevoir; ensuite chez M. *Baudouin*, M. *Brick* & M. *Cushing*, député Gouverneur. Je dinai chez M. le Marquis de Vaudreuil; après le dîner nous allâmes prendre du thé chez M. *Baudouin*, où l'on nous engagea à souper; nous sortîmes seulement une demi-heure, M. le Marquis de Vaudreuil & moi, pour aller voir Madame *Cushing*. La soirée fut fort agréable; il y avoit à-peu-près vingt personnes rassemblées, entr'autres la jolie madame *Whitemore*, & madame *Beaudouin* la jeune qui étoit pour moi une nouvelle connoissance, ne l'ayant pas trouvée à Boston, lorsque j'y avois été l'année précédente.

---

(1) J'avois vu M. *Hancock* dix-huit mois auparavant, dans le premier voyage que je fis à Boston. J'eus alors une longue conversation avec lui, dans laquelle je n'eus pas de peine à reconnoître cette force de caractère qui l'a mis à portée de jouer un rôle si distingué dans la révolution présente. Il avoit une grande fortune qu'il a sacrifiée presque toute entière à la défense de sa patrie, & qui n'a pas peu contribué à soutenir son crédit. Malheureusement, quoiqu'il soit encore jeune, car il n'a gueres plus de 50 ans, il est très sujet à la goutte, & il est souvent des mois entiers sans être en état de voir personne.

Elle est d'une figure douce & agréable, & son caractère correspond à sa figure.

Le 15 au matin j'allai voir M. le Marquis de Vaudreuil & faire quelques autres visites : je dînai avec lui chez M. Brick ; il y avoit plus de trente personnes, entr'autres Madame *Tudor*, Madame *Morton*, Madame *Swan*, &c. Les deux premières savent le françois ; Madame *Tudor*, sur-tout, le fait parfaitement & le parle assez bien ; j'ai été fort lié avec elle pendant mon séjour à Boston, & j'ai trouvé qu'elle avoit, non seulement de l'esprit, mais de la grace & de la délicatesse dans l'esprit & dans les manières. Après le dîner on servit le thé, & lorsqu'il fut pris, M. Brick exigea en quelque façon, mais d'une manière très obligeante, que nous restassions à souper. Ce souper fut servi, justement quatre heures après que nous étions sortis de table. On imagine aisément que nous n'y touchâmes gueres ; cependant les Américains lui firent encore quelques agaceries ; en général ils mangent moins que nous dans un repas, mais ils mangent aussi souvent qu'on veut, méthode que je crois très mauvaise. Les alimens se

comportent avec leur estomac comme nous en usons en France en faisant des visites; ils ne sortent que lorsqu'ils en voyent entrer d'autres. Au reste nous passâmes notre journée agréablement; M. Brick est aimable & fait très bien les honneurs de chez lui. D'ailleurs, il régnoit dans cette société un ton d'aisance & de liberté, qui est assez général à Boston, & qui doit plaire sur-tout aux François.

Le 16 au matin j'attendis chez moi M. le Marquis de Vaudreuil qui vint me prendre pour me mener dîner à bord du *Souverain*. Ce vaisseau, ainsi que l'*Hercule*, étoit mouillé à un mille à-peu-près du Port. M. le Commandeur de Glandeves qui le commande, nous donna un grand & excellent dîner, dont il fit les honneurs, tant aux François qu'aux Américains, avec cette politesse noble & bienveillante qui le caractérise. Parmi ces derniers étoit un jeune homme de 18 ans, appelé M. *Barrel*, qu'il avoit depuis deux mois à son bord, afin que vivant toujours avec des François, il pût s'accoutumer à parler leur langue, ce qui ne pouvoit manquer de lui être

utile un jour; car cette instruction est loin d'être commune en Amérique: on ne peut même se figurer à quel point elle a été négligée jusqu'ici; on commence du moins à en mieux sentir l'importance, & dans le fait elle ne sauroit être trop encouragée pour l'avantage des deux nations. On dit, & certainement avec beaucoup de raison, que les particuliers, les peuples même ne se querellent, ne se brouillent ensemble que faute de s'entendre; on peut dire dans un sens plus positif & plus exact, que les hommes en général ne sont pas portés à aimer ceux à qui ils ne peuvent facilement communiquer leurs idées & leurs impressions. Non-seulement la vivacité souffre & l'impatience s'irrite, mais l'amour-propre est offensé toutes les fois qu'on parle sans être entendu; au lieu qu'il éprouve une véritable satisfaction à jouir d'un avantage que d'autres n'ont pas, & dont il est sans cesse autorisé à se prévaloir. J'ai remarqué pendant mon séjour en Amérique, que, parmi nos Officiers, ceux qui parloient anglois, étoient beaucoup plus disposés à aimer les habitans du pays, que ceux qui n'avoient pu se familiariser avec leur lan-

gage. C'est en effet la marche de l'esprit humain de s'en prendre toujours à autrui des contradictions qu'il éprouve, & telle est peut-être la véritable origine de cette disposition que nous appelons *humeur*; car on doit la considérer comme un mécontentement dont on ne peut se plaindre, comme un mal-aise intérieur dont on est tourmenté sans pouvoir en accuser personne. L'humeur paroît être à la colere ce que la mélancolie est à la douleur; l'une & l'autre durent plus long-tems, parce qu'elles n'ont point d'objet fixe, & parce qu'elles ne portent pas, pour ainsi dire, leur complément avec elles; de sorte que n'arrivant jamais à cet excès, à ce *maximum* de sensibilité, après lequel la nature a voulu qu'il y eût toujours un repos ou un changement de situation, elles ne peuvent ni se satisfaire entièrement, ni s'exhaler tout-à-fait. Quant aux Américains, ils témoignoiient plus de surprise que d'humeur, quand ils trouvoient un étranger qui n'entendoit pas l'anglois. Dans les commencemens, ils croyoient que cette langue étoit universelle en Europe; mais s'ils devoient cette opinion à un préjugé d'éducation, à une

espèce d'orgueil national, ce même orgueil avoit à souffrir lorsqu'il se souvenoit, & cela arrivoit souvent, que la langue du pays étoit celle de ses oppresseurs : aussi évitoient-ils d'employer ces expressions : *vous parlez bien anglois, vous entendez bien l'anglois* ; je les ai entendus dire souvent : *vous parlez bien américain, l'américain n'est pas difficile à apprendre*. On a été plus loin, on a proposé sérieusement d'introduire un nouveau langage, & quelques personnes vouloient, pour la commodité du public, que ce fût l'hébreux qui prît la place de l'anglois ; on l'auroit enseigné dans les écoles, & il auroit servi à tous les actes publics. On imagine bien que ce projet n'a pas eu de suite ; mais on en conclura du moins que l'aversion des Américains pour les Anglois ne pouvoit se montrer d'une manière plus énergique.

Me voilà bien loin du *Souverain* ; j'y retournerois avec plaisir si ce n'étoit pas pour prendre congé du Commandeur de Glandeves & pour éprouver la contrariété d'un brouillard si épais qu'il me force à renoncer à la promenade que je voulois faire dans la rade, & à regagner vite Boston sans avoir vu



*Castle-Island* & le fort *William*. En descendant à terre, nous allâmes, M. le Marquis de Vaudreuil & moi, prendre du thé chez M. Cushing, Lieutenant-Gouverneur de l'Etat, & de là nous nous rendîmes chez M. Tudor, où nous passâmes très agréablement le reste de notre soirée. M de Parois, neveu de M. le Marquis de Vaudreuil, y avoit fait porter sa harpe; il chanta & s'accompagna avec beaucoup de goût & d'agrément: mais c'étoit la première fois depuis trois ans que j'entendois de la musique vocale, & de la musique nationale; c'étoit pour la première fois que mon oreille étoit frappée de ces chants, de ces paroles qui me rappelloient tant de plaisirs & de sentimens agréables qui avoient occupé le plus bel âge de ma vie: je me croyois dans le ciel, ou ce qui revient au même, je me croyois de retour dans ma patrie & entouré de tous les objets de mon affection.

Le 17, je déjeûnai chez moi avec plusieurs Officiers d'artillerie qui arrivoient avec leur troupe; car l'artillerie avoit devancé de beaucoup le reste de l'infanterie, afin d'avoir le tems d'embarquer les

canons & autres effets qui lui appartiennent. A onze heures je montai à cheval , & j'allai à *Cambridge* rendre visite à M. *Willard* qui est maintenant Président de l'Université. Le chemin que j'avois à faire, quoique très court, puisqu'il y a à peine deux lieues de Boston à Cambridge, exigeoit cependant que je voyageasse par mer & par terre, & que je traversasse un champ de bataille & un camp retranché. Il y a long-tems qu'on a dit que la route du *Parnasse* étoit difficile, mais les obstacles qu'on a coutume d'y rencontrer, sont rarement de la même espece que ceux qui devoient m'arrêter. Un coup-d'œil sur la carte de la rade & de la ville de Boston en apprendroit plus que la description la plus détaillée. On verroit que cette ville, une des plus anciennes de l'Amérique & qui peut contenir de vingt à vingt-cinq mille habitans, a été bâtie sur une péninsule dans le fond d'une large baie dont l'entrée est difficile, & qui est semée de plusieurs îles qui peuvent encore servir à sa défense : elle n'a qu'un seul accès du côté de la terre ; c'est un long *neck* ou langue de terre, que la mer bat des deux côtés, & qui forme une espece de chaussée. Au

nord de la ville se trouve une autre péninsule qui tient à la côte opposée par un neck très court ; sur cette péninsule est une hauteur appelée *Bunker's-hill*, & au pied de cette hauteur sont à présent les restes de la petite ville de *Charles-Town*. Cambridge est située au nord-ouest & à deux petites lieues de Boston ; mais pour y aller en droite ligne , il faudroit traverser un bras de mer assez large , & on trouveroit encore sur ce bras de mer des bas-fonds dangereux , & sur la côte des marais difficiles à passer ; de sorte que le ferry de *Charles-Town* & celui de *Winiffimi* sont seuls la communication de toute la partie septentrionale du continent avec la ville de Boston. Le chemin qui conduit à Cambridge , passe sur le champ de bataille de *Bunker's-hill*. Après avoir examiné attentivement cette position , je trouvai qu'elle n'avoit rien de formidable : à peine les Américains avoient-ils eu le tems de construire ce qu'ils appellent un *breast-work* , c'est-à-dire un léger retranchement sans fossé , qui met les hommes à couvert des coups de fusil , seulement jusqu'à la hauteur de la poitrine ; c'est donc à leur seule valeur qu'il faut attribuer , & la longue résis-

tance qu'ils ont faite, & la perte énorme que les Anglois ont essuyée dans cette occasion. Ceux-ci avoient été repoussés de tous côtés, & mis dans un tel désordre, qu'on assure que le Général Howe se trouva un moment seul sur le champ de bataille, lorsque le Général Clinton arriva avec un renfort & tourna par la gauche la position des Américains, qui étoit plus foible & plus accessible de ce côté-là. Ce fut alors que leur Général (le Docteur *Warren* qui avoit été précédemment Médecin) fut tué, & que les Américains abandonnerent leur champ de bataille, moins parce qu'ils y étoient forcés par la supériorité des ennemis, que parce qu'ils sentoient qu'ils avoient une autre position aussi bonne derriere le neck qui conduit à Cambridge. Celle de Bunker's-hill n'avoit en effet d'autre utilité que de commander le ferry de Charlestown & de permettre d'élever des batteries qui auroient pu atteindre jusques dans la ville de Boston. Mais se feroient-ils exposés à détruire leurs propres maisons & à tuer leurs concitoyens, pour inquiéter les Anglois dans un asyle qu'ils devoient abandonner tôt ou tard? D'ailleurs les Américains ne pouvoient

occuper que la hauteur de Bunker's-hill, les frégates & les corvettes des ennemis les prenant en flanc, du moment qu'ils descendoient de cette hauteur. Tel fut cependant l'effet de ce combat honorable à tous égards pour nos alliés, qu'on ne peut calculer quel auroit été celui d'une victoire complete. Les Anglois qui avoient eu plus de onze cents hommes tués ou blessés, parmi lesquels se trouvoient soixante-dix Officiers, auroient pu en perdre autant dans leur retraite; car ils étoient obligés de se rembarquer pour retourner à Boston; ce qui auroit été presqu'impossible, sans la protection de leurs vaisseaux; la petite armée de Boston auroit donc été presqu'entièrement détruite, & cette ville ne pouvoit manquer d'être bientôt évacuée. Mais alors que seroit-il arrivé? L'indépendance n'étoit pas encore proclamée, & la voie des négociations restoit ouverte: il se seroit fait un accommodement entre les Colonies & la métropole, les haines se seroient apaisées; la séparation ne se seroit pas consommée; l'Angleterre n'auroit pas dépensé deux milliards, elle auroit conservé Minorque & la Floride; l'équilibre de l'Europe  
& la

& la liberté des mers n'eussent pas été restitués. Engénéral, il faut convenir qu'il n'y a que l'Angleterre qui ait à se plaindre de la maniere dont le sort des armes a décidé de cette longue querelle.

A peine a-t-on passé le neck qui joint la péninsule au continent, & qui est resserré, d'un côté par l'embouchure de la *Myflick*, & de l'autre par une anse appelée *Milkpond*, qu'on voit le terrain s'élever devant soi, & qu'on distingue sur plusieurs sommets les principaux forts qui défendoient le camp retranché de Cambridge. Ce camp appuyoit sa gauche à la riviere, & sa droite s'étendoit vers la mer, en couvrant cette ville qu'elle laissoit derriere elle. J'examinai quelques-uns de ces forts, & particulièrement celui de *Prospect-hill*. Tous ces retranchemens me parurent faits avec intelligence, & je ne fus pas surpris que les Anglois les eussent respectés pendant tout l'hiver de 1776. Les troupes américaines qui gardoient cette position, le passerent assez à leur aise, dans de bonnes barraques bien plancheyées, bien couvertes; alors elles avoient des vivres en abondance, & c'étoient les Anglois qui, malgré la communication qu'ils avoient avec

la mer, manquoient de différens articles essentiels, particulièrement de bois de chauffage & de viande fraîche. Leur gouvernement qui ne s'étoit pas attendu à trouver tant de courage & tant d'opiniâtreté parmi les Américains, ne pensa que très tard à approvisionner la petite armée de Boston : il voulut réparer cette négligence, & n'épargna rien pour y réussir ; de sorte qu'on fréta un grand nombre de vaisseaux sur lesquels on entassa une grande quantité de bœufs, de moutons, de cochons & de volailles de toute espece ; mais ces vaisseaux étant tous partis dans une mauvaise saison, essuyèrent des coups de vent en sortant du port, & furent obligés de jeter leur cargaison à la mer. On prétend que, pendant quelque tems, celle qui baigne les côtes d'Irlande, étoit couverte de troupeaux qui, n'étant pas ceux de Protée, ne purent ni vivre au sein des flots, ni gagner le rivage. Les Américains qui avoient à leur disposition tout le continent, & qui n'avoient pas encore usé leurs ressources ou leur crédit, vivoient heureux & tranquilles dans leurs barques, & attendoient les secours qui devoient leur arriver avec le printems. Ces secours

furent offerts & fournis avec beaucoup de générosité par les provinces du sud, provinces avec lesquelles ils n'avoient eu, sous le gouvernement anglois, aucune connexion quelconque, & qui leur étoient plus étrangères qu'à la Métropole. C'étoit donc déjà une grande confiance de leur part de compter sur ces secours que la générosité seule avoit offerts : mais comment prévoir qu'un citoyen de la Virginie qui, pour la première fois, venoit visiter ces contrées septentrionales, non-seulement en deviendrait le libérateur, mais sauroit encore y eriger des trophées qui serviroient de base au grand édifice de la liberté ? comment prévoir que l'entreprise qui n'avoit pu s'exécuter à Bunker's-Hill, au prix même du sang du brave Warren & de celui de mille Anglois immolés à sa valeur, tentée par un côté opposé & conduite par le Général Washington, seroit l'ouvrage d'une nuit, le fruit d'une simple manœuvre, d'une seule combinaison ? qui pouvoit prévoir enfin que les Anglois seroient forcés à évacuer Boston, & à abandonner toute leur artillerie & toutes leurs munitions, sans qu'il en coûtât la vie à un seul soldat ?



Pour parvenir à ce grand objet, il n'étoit question que d'occuper les hauteurs de *Dorchester*, qui formoient encore une peninsule, dont l'extrémité n'est qu'à une portée de canon de la ville de Boston, & en commande le port en grande partie; mais il falloit le coup-d'œil du Général Washington pour apprécier l'importance de ce poste; il falloit son activité & sa résolution pour entreprendre d'y primer les Anglois qui l'entouroient de leurs vaisseaux, & qui pouvoient y porter des troupes avec la plus grande facilité: il falloit plus encore; sans doute, le pouvoir ou plutôt le grand crédit qu'il avoit déjà acquis dans l'armée, la discipline qu'il y avoit établie, étoient nécessaires pour qu'un mouvement général des troupes qui étoient campées tant à Cambridge qu'à Roxbury, pût s'exécuter dans une seule nuit, & avec une telle célérité & un tel silence, que les Anglois n'en fussent instruits que par leurs propres yeux, lorsqu'à la pointe du jour ils verroient des retranchemens déjà élevés, & des batteries prêtes à tirer. En effet on avoit poussé les précautions jusqu'à enlever les fouets des charretiers, de peur que leur impatience & la difficulté des chemins, ne les engageassent à

en faire usage. Il paroît difficile d'ajouter à l'étonnement que doivent exciter les principaux, & surtout les premiers événemens de cette guerre : cependant il nous reste à dire encore, que tandis que le Général Washington tenoit les Anglois bloqués dans la ville de Boston, la poudre manquoit dans son armée, au point qu'il n'y avoit pas trois coups par homme à tirer ; ajoutons que, si le hasard n'avoit pas fait échouer, dans la rade de Boston, une galiotte à bombe dont les Américains s'emparèrent, & sur laquelle ils trouverent quelques tonneaux de poudre, il auroit été impossible de tenter l'expédition de Dorchester, puisqu'on n'auroit pas eu de quoi servir les batteries qu'on se proposoit d'y ériger.

Je doute que personne me sache mauvais gré de m'être laissé engager dans cette digression ; mais, dans ce cas même, il me resteroit encore une excuse : dans un voyage très court, que j'avois fait à Boston, dix-huit mois auparavant, j'avois visité tous les retranchemens de Roxbury & ceux de Dorchester ; je ne pensai donc pas qu'il fût nécessaire d'y retourner, & je me trouvois

O ;



d'autant moins disposé à recommencer cette promenade, que la saison étoit très rigoureuse, & que j'avois très peu de jours à passer à Boston. Mais comment entrer dans quelques détails sur cette ville si justement célèbre, sans rappeler les principaux événemens qui l'ont illustrée ? comment se refuser sur-tout à retracer ici tout ce qui peut contribuer à la gloire des Américains & à la réputation de leur illustre Chef ? D'ailleurs ce n'est point s'écarter du temple des Muses que de considérer les objets qui doivent long-tems faire leur entretien. Cambridge est un asyle vraiment digne d'elles ; c'est une petite ville qui n'est habitée que par des étudiants, des professeurs & le petit nombre de domestiques & d'ouvriers qu'ils employent. L'édifice destiné à l'université est noble & imposant, quoiqu'il ne soit pas complètement fini ; il contient déjà de très belles salles pour les classes, un cabinet de physique & d'instrument de toute espèce, tant pour l'astronomie que pour les sciences dépendantes des mathématiques, une vaste galerie où l'on a placé la bibliothèque, enfin une chapelle qui correspond à la grandeur & à la magnificence

des autres parties de cet édifice. La bibliothèque qui est déjà nombreuse, & où l'on trouve de très belle<sup>s</sup> éditions des meilleurs auteurs, & des livres très bien reliés, ne doit sa richesse qu'au zèle de plusieurs citoyens qui, peu de tems avant la guerre, avoient formé une souscription, au moyen de laquelle ils commencerent à faire venir quelques livres d'Angleterre; mais comme les fonds qu'ils s'étoient procurés, étoient très médiocres, ils profiterent des liaisons qu'ils avoient avec la métropole, & sur-tout de la générosité que les Anglois ont toujours témoignée toutes les fois qu'il a été question de propager les connoissances utiles, quelque part que ce fût. Ces citoyens zélés écrivirent en Angleterre, ils y firent même plusieurs voyages pour demander des secours qu'ils obtinrent aisément; un seul particulier ( *M. Thomas Hollis* ) leur fit un présent qui valoit plus de 12,000 livres de notre monnoie : aussi son nom est-il écrit en lettres d'or au-dessus de la travée, où les livres qu'il a donnés sont réunis, & forment une bibliothèque particuliere; car c'est ainsi qu'on en use à Cambridge : chaque

don de ce genre , fait à l'Université , reste tel qu'on l'a reçu , & occupe une place à part ; ce qui est beaucoup plus propre à encourager la générosité des bienfaiteurs & à exprimer la reconnoissance qu'ils inspirent , qu'à faciliter le travail des bibliothécaires , ou celui des étudians. Il est vraisemblable que la collection augmentant tous les jours , on en viendra à un arrangement plus didactique & plus commode.

Les professeurs de l'Université vivent dans leur propre ménage , & les élèves se mettent en pension chez différens particuliers qui les reçoivent pour un prix modique. M. Willard , qui venoit d'être élu Président de l'université. est aussi membre de l'académie de Boston , où il fait les fonctions de Secrétaire pour les correspondances étrangères. Nous avons déjà eu plusieurs relations ensemble , mais j'étois charmé d'avoir occasion de faire une connoissance plus particuliere avec lui ; il joint à beaucoup d'esprit & de littérature la connoissance des sciences exactes , & particulièrement de l'astronomie. Je répéterai ici ce que j'ai dit ailleurs , c'est que , si on comparoit nos universités , & en général

nos études, avec celles des Américains, il ne seroit pas de notre intérêt de faire décider laquelle des deux nations doit être considérée comme un peuple enfant.

Le peu de tems que je restai à Cambridge, ne me permit de voir que deux ou trois professeurs, & autant d'élèves que je trouvai, ou qui me vinrent trouver chez M. Willard. J'étois attendu à dîner chez notre Consul ( M. de Letombes ), & il me fallut faire force de voiles pour y arriver à tems; car on dîne à Boston de bien meilleure heure qu'à Philadelphie. Je trouvai chez lui plus de vingt personnes rassemblées, tant Officiers françois qu'américains: dans le nombre de ceux-ci étoit le Docteur *Cooper*, homme justement célèbre & non moins distingué par les graces de son esprit & l'aménité de son caractère, que par sa rare éloquence & son zele patriotique. Il a toujours été particulièrement lié avec M. Hancock, & il lui a été utile en plus d'une occasion. Parmi les Américains qu'un intérêt politique attachoit à la France, nul n'a éprouvé pour les François un attrait plus marqué, & nul n'a reçu de la nature un caractère

plus analogue au leur. C'est sur tout dans le sermon qu'il prononça , lors de la solemnité occasionnée par l'établissement de la nouvelle constitution de l'Etat de Massachusset , qu'il parut épancher son ame toute entiere , & développer à-la fois toutes les ressources de son génie , & tous les sentimens de son cœur. La nation françoise , le Monarque qui la gouverne , y sont caractérisés & célébrés avec autant de grace que de délicatesse. Jamais on n'a vu un mélange si heureux & si piquant , de religion , de politique , de philosophie , de morale , & même de littérature. Ce discours doit être connu à Paris où j'en ai envoyé plusieurs exemplaires , & je ne doute pas qu'on ne s'empresse de le traduire. Je souhaite seulement qu'il échappe à l'avidité de ces écrivains pressés qui se sont faits une espece de domaine de la révolution présente. Rien de plus dangereux en effet que ces marchands de *primeur* , qui cueillent le fruit dès qu'ils esperent de le vendre , & nous privent ainsi du plaisir de l'avoir dans sa maturité. Il n'appartient qu'aux Salustes & aux Tacites de consigner dans leurs ouvrages les actions & les discours de leurs contemporains ;

encore n'écrivoient ils qu'après qu'un grand changement dans les affaires avoit mis un intervalle immense entre l'époque dont ils transmettoient l'histoire, & celle où ils la composoient; encore l'art de l'imprimerie n'étant pas inventé, pouvoient-ils mesurer & modérer à leur gré, la publicité qu'ils donnoient à leurs écrits.

Le Docteur Cooper que je ne quittois jamais qu'à regret, me proposa de venir prendre le thé chez lui, & il n'eut pas de peine à m'y déterminer. Il me reçut dans une maison très petite & meublée très simplement. Tout y portoit l'apparence d'une modestie qui prouvoit assez le peu de fondement des bruits que les Anglois avoient affectés de répandre; en effet ils n'avoient perdu aucune occasion de donner à entendre que son zèle pour le Congrès & pour ses alliés, avoit d'autres motifs que le patriotisme & l'amour de la liberté. Une visite à Madame Tudor, où nous retrouvâmes encore, M. de Vaudreuil & moi, l'agrément d'une conversation douce, interrompue de tems en tems par une musique agréable, nous conduisit rapidement à l'heure où nous devons nous rendre au club.



Cette assemblée se tient tous les mardis, & en *rotation*, chez les différens membres qui le composent ; elle étoit ce jour-la chez M. Russel, honnête négociant qui nous reçut à merveille. Les loix de ce club ne sont pas gênantes : on a limité seulement le nombre des plats qu'on sert à souper , & il ne doit y en avoir que deux de viande ; car le souper n'est pas le repas des Américains. Les légumes, les *pyes* & sur-tout le bon vin n'y sont pas épargnés : on s'assemble après l'heure du thé, on joue , on cause , on lit les papiers publics, & l'on se met à table entre neuf & dix. Le souper fut aussi libre que s'il n'y avoit pas eu d'étrangers ; on chanta des chansons de table ; un certain M. Stewart en chanta d'assez gaies , & avec une assez bonne voix.

Le 19, il fit un très mauvais tems ; j'allai déjeuner chez M. Broom , où je restai assez longtemps, la conversation ayant toujours été libre & agréable. Quelques Officiers qui vinrent chez moi , ayant occupé le reste de ma matinée , je rejoignis ensuite M. le Marquis de Vaudreuil pour aller avec lui dîner chez M. Cushing. Dans cette occasion , le Député-Gouverneur soutint parfaitement la

réputation qu'ont à juste titre les habitans de Boston, d'aimer le bon vin & la bonne chère, & d'être très hospitaliers. Après dîner, il nous conduisit dans l'appartement de son fils & de sa belle-fille, qui avoient voulu nous donner le thé. En effet, quoiqu'habitant la même maison que leur père, ils faisoient ménage à part, suivant l'usage de l'Amérique où il est très rare que les jeunes gens vivent chez leurs parens, quand ils sont une fois établis. C'est que, chez une nation qui est toujours dans un état d'accroissement, tout se ressent de cette tendance générale; tout se divise & se multiplie. La sensible & aimable Madame Tudor fut encore notre centre de réunion pendant la soirée, & cette soirée fut terminée par un souper familial & très agréable, chez Madame Baudouin la jeune. M. de Parois & M. du Mas chanterent des airs & des duo, & Madame White-More se chargea du plaisir des yeux, tandis qu'ils faisoient celui des oreilles.

La journée du vingt fut encore toute entière consacrée à la société. M. Broom me donna un très bon dîner, dont Madame Jarvis & sa sœur firent les

honneurs avec autant de politesse & d'attention que si elles eussent été vieilles & laides. Je soupai chez M. Baudouin, où je trouvai encore beaucoup de jolies personnes rassemblées. Si je ne mets pas de ce nombre Madame Temple, fille de M. Baudouin, ce n'est pas pour lui faire injure, c'est que sa figure est assez distinguée pour qu'on puisse dire qu'elle est vraiment belle. Elle n'étoit pas déparée par une fille âgée de douze ans, qui étoit pourtant bien faite pour attirer les regards. Ce n'est en effet ni un bel enfant ni une jolie personne, c'est plutôt un ange sous les habits d'une jeune fille; car je ne saurois exprimer autrement l'idée que présente en Angleterre & en Amérique les jeunes personnes de cet âge, qui, comme je l'ai dit plus haut, n'est pas parmi nous celui des graces & de la beauté. Pour la première fois, depuis que j'étois en Amérique, on me fit jouer au Whisk. Les cartes étoient angloises, c'est-à-dire, beaucoup plus belles & beaucoup plus chères que les nôtres, & nous marquions nos points avec des louis ou des portugaises. Lorsque la partie fut finie la perte ne fut pas difficile à solder, car on

étoit encore fidele à la loi qui avoit été volontairement établie dans la société dès le commencement des troubles , & qui ne permettoit pas de jouer d'argent , tant que la guerre dureroit. Cette loi n'étoit pas suivie exactement dans les clubs & dans les parties que les hommes faisoient entr'eux. Les habitans de Boston aiment assez le gros jeu ; & peut-être est-il heureux que la guerre soit venue à propos pour modérer cette passion dont les conséquences commençoient à devenir dangereuses.

Le jeudi 21 il tomba tant de neige que je me résolus de différer mon départ. M. Brick qui donnoit un grand dîner à M. d'Aboville & aux Officiers de l'artillerie françoise , ayant appris que je n'étois pas parti , vint me prier d'être de ce dîner ; je m'y rendis en carosse avec M. de Vaudreuil. M. de Barrel étoit venu aussi me prier de prendre du thé chez lui ; nous y allâmes en sortant de table , & dès que nous fûmes libres , nous nous hâtâmes de retourner chez Madame Tudor. Son mari , après lui avoir parlé plusieurs fois tout bas , nous décéla enfin le secret d'une très jolie plaisanterie qu'elle avoit faite ; c'étoit une requête

à la Reine, écrite en françois, où sous prétexte de se plaindre de M. de Vaudreuil & de son escadre, elle en faisoit un éloge très fin & très agréable. Nous passâmes le reste de la soirée chez M. Brick qui nous avoit encore invité à souper, & nous y retrouvâmes tous les agrémens dont on jouit dans sa société. Je m'entretins beaucoup avec le Docteur *Jarvis*, jeune Médecin & même Chirurgien, mais de plus bon whig & ayant d'excellentes vues en politique. Lorsque M. d'Estaing partit de Boston, il fut chargé de soigner les malades & les blessés qu'on y laissoit. Il m'a conté que ces malades qui étoient tous en pleine convalescence, retomberent pour la plupart, lorsqu'on eut transféré l'hôpital de la ville de Boston où ils étoient en bon air, à Roxbury, qui est un lieu mal sain & entouré de marais. Les Médecins d'Amérique donnent beaucoup plus d'importance que les nôtres aux qualités de l'atmosphère, & ils emploient souvent le changement d'air comme remède.

Le 22 je partis à dix heures, après avoir fait mes adieux à M. le Marquis de Vaudreuil, & après  
avoir

avoir eu lieu d'être également satisfait de lui & de la ville de Boston. On ne sauroit croire combien le séjour de l'escadre a contribué à rapprocher les deux nations, & à resserrer les nœuds qui les unissent. La vertu de M. le Marquis de Vaudreuil, les bonnes mœurs dont il donne l'exemple, ainsi que celui de la simplicité & de la bonté dans les manières, exemple suivi par les Officiers de son escadre au-delà de toute espérance, ont captivé les cœurs d'un peuple qui, bien que l'ennemi le plus déclaré des Anglois, n'avoit pas été jusques-là le plus ami des François. J'ai entendu cent fois répéter à Boston que dans le tems même de la plus grande union avec la Métropole, jamais un vaisseau de guerre anglois n'avoit relâché dans ce port, qu'il n'y eût des querelles très fortes entre le peuple & les matelots, & que l'escadre françoise y avoit passé trois mois, sans qu'il se fût élevé seulement la moindre dispute. Les Officiers de notre marine ont été reçus par-tout, non-seulement comme des alliés, mais comme des freres; ils ont été admis à la plus grande familiarité par les dames de Boston, sans qu'une seule

indiscrétion, sans que la moindre prétention ou la plus petite apparence de fatuité, ait troublé la confiance & l'innocence de ces liaisons.

Les observations que j'ai déjà eu occasion de faire sur le commerce de la nouvelle Angleterre, m'épargnent la peine d'entrer dans aucun détail particulier sur la ville de Boston, je parlerai seulement d'une vexation qu'on y exerce sur les négocians; vexation plus odieuse encore que celle dont j'ai fait mention au sujet de M. Tracy & que je n'avois pas encore soupçonnée avant que M. Brick m'en eût fait un détail circonstancié. Outre les droits d'*excise* & de *licence* dont j'ai parlé plus haut, les commerçans sont soumis à une espèce de *taxe d'aisés*, & cette taxe est imposée arbitrairement par douze assesseurs, nommés à la vérité par les habitans de la ville; mais comme le plus gros négociant n'a pas plus de voix que le plus petit marchand, on peut imaginer comment les intérêts des gens riches sont ménagés par ce comité. Ces douze assesseurs ayant donc un plein pouvoir d'imposer les gens suivant leur faculté, ils estiment, à vue de pays, la quantité d'affaires qu'un négo-

ciant peut avoir & le produit qu'il en peut tirer ; par exemple , M. Brick étant Agent de la marine françoise , & de plus , intéressé dans plusieurs commerces , entr'autres dans celui des assurances , on calcule combien il peut faire d'affaires , ce dont on juge par les lettres de change qu'il endosse & par ses souscriptions , & suivant des estimations où l'on ne tient compte ni des frais , ni des pertes , on suppose qu'il gagne tant par jour , & en conséquence on le taxe à tant par jour. Pendant l'année 1781 , M. Brick a payé jusqu'à trois guinées & demie par jour. On sent qu'il n'y a que le patriotisme & sur-tout l'espérance d'une prompte conclusion qui puisse faire supporter un impôt si odieux & si arbitraire ; mais en même tems on ne peut trop louer la patience avec laquelle le commerce , & M Brick en particulier , s'y sont soumis.

Le 22 , j'allai sans m'arrêter , coucher à *Wrentham* , & le 23 j'arrivai pour dîner à Providence , où je trouvai toute notre infanterie rassemblée , en attendant que les vaisseaux fussent prêts à la recevoir ; j'y passai six jours , pendant lesquels je fis



cependant une course de vingt-quatre heures pour aller à Newport voir mes anciens amis.

Le 30 Novembre je partis de Providence avec MM. Lynch, Montesquieu & de Vaudreuil, & j'allai coucher à Voluntown. Le lendemain M. Lynch (1) retourna à Providence, & nous nous séparâmes avec un égal regret de part & d'autres. Ce jour-là premier Décembre je m'arrêtai à Windham pour faire reposer mes chevaux, & j'allai coucher à *Whit's-Tavern* près de Bolton. Le 2 j'arrivai à Hartford pour déjeuner. J'y passai deux ou trois heures, tant pour arranger plusieurs choses relatives au départ de mes équipages, que pour rendre visite à Madame Wadsworth, M. Frank-Dillon, qui m'étoit venu trouver à Providence & qui y

---

(1) M. Lynch, qui étoit Aide-Major-Général, & destiné à être employé sous les ordres de M. le Baron de Viomenil, s'embarqua avec les troupes. M. de Talleyrand voulut les suivre comme simple volontaire ; il se revêtit d'un uniforme de soldat au régiment de Soissonnois, & en entrant dans la ville de Boston, il marcha dans les rangs de la compagnie de chasseurs de ce régiment. Cette compagnie devoit s'embarquer sur le même vaisseau que montoit M. le Comte de Ségur, qui étoit alors Colonel en second de Soissonnois, il y resta attaché, & ne le quitta qu'à son retour en Europe.

étoit resté un jour de plus que moi, me joignit. J'allai coucher à Farmington où j'arrivai à l'entrée de la nuit ; je descendis à l'auberge d'un M. Wadsworth qui n'est pas parent du Colonel, mais chez qui j'avois logé un mois auparavant, lorsque je marchois avec ma division. Madame Lewis ayant appris que j'y étois, m'envoya d'abord son fils me proposer de venir loger chez elle ; je m'en excusai & lui fis dire que le lendemain j'irois déjeuner avec elle avant de partir ; mais au bout d'un quart-d'heure elle vint elle-même & soupa avec moi : elle étoit accompagnée d'un Colonel de milice dont j'ai oublié le nom. Le 3 au matin j'allai voir le ministre Pitking chez qui j'avois logé l'année précédente, lorsque l'armée françoise joignit le Général Washington sur la rivièrè du nord. C'est un homme d'une tournure gaie & un peu originale, qui ne manque ni de littérature, ni d'instruction. Son pere a été Gouverneur du Connecticut ; il fait profession d'aimer beaucoup les François, & il me chargea, moitié sérieusement, moitié en plaisantant, de faire ses complimens au Roi, & de lui dire qu'il y avoit en Améri-

que un Ministre presbytérien sur les prières duquel il pouvoit compter. J'allai de là déjeuner chez Madame Lewis. A dix heures du matin je me mis en marche pour Licht-Field; je trouvai les chemins très mauvais, mais le pays embelli par de nouveaux défrichemens & par un assez grand nombre de maisons nouvellement bâties, dont plusieurs étoient des auberges. Je n'arrivai à Licht-Field qu'à quatre heures après-midi, & j'y logeai à *Shelding's-Tavern*, nouvelle auberge, grande, spacieuse & propre, mais assez mal pourvue. Je fus pénétré de tristesse en voyant que M. Shelding faisoit monter à cheval un negre pour l'envoyer dans le voisinage chercher de quoi faire notre souper; ce souper ne se fit pourtant pas trop attendre, & fut assez bon.

Le 4, je partis à huit heures & demie du matin. Je m'arrêtai à Washington, après avoir admiré encore une fois le tableau pittoresque qu'offrent deux *falls* & deux usines, qu'on trouve à moitié chemin de Licht-Field à Washington. Ce ne fut pas non plus sans plaisir que j'observai le grand changement que deux années avoient produit

dans un pays jusqu'alors désert & sauvage. Lorsque j'y passai deux ans auparavant, il n'y avoit qu'un mauvais cabaret ; à présent on peut choisir entre quatre ou cinq auberges, toutes propres & logeables. Celle de *Morgan* passe à présent pour la meilleure, mais une méprise me fit descendre dans une autre que je ne crois pas moins bonne. C'est ainsi que la guerre, en arrêtant les progrès du commerce, a été utile à l'intérieur des terres ; elle a non-seulement obligé plusieurs négocians à quitter les côtes & à chercher des habitations paisibles au milieu des montagnes ; mais elle a forcé le commerce à recourir aux transports par terre & à fréquenter des chemins dont autrefois on ne faisoit que très peu d'usage. Je n'arrivai à *Moor-House's-Tavern* qu'à cinq heures du soir ; cette fois-ci je passai sur un pont la rivière de *Bull's-Works*, & m'étant encore arrêté pour considérer ce beau paysage, je pus me convaincre que je n'en avois pas fait trop d'éloge dans mon premier journal. La rivière, grossie par le dégel, étoit même encore plus imposante dans sa cataracte ; mais on avoit laissé tomber un magasin de charbon, & cela rendoit

l'aspect des usines moins piquant. Dans cette occasion, je n'eus pas fort à me louer de l'auberge de Moor-House: le Colonel qui lui avoit donné son nom ne la tenoit plus, il l'avoit cédée à son fils qui étoit absent; de sorte qu'il n'y avoit que des femmes dans la maison. M. Dillon qui avoit un peu pris le devant, eut toutes les peines du monde à les déterminer à tuer des poulets; notre souper fut médiocre, & dès qu'il fut fini & que nous nous fumes rapprochés de la cheminée, nous vîmes ces femmes, au nombre de quatre, se mettre à table à notre place, & manger les restes de notre souper avec un dragon Américain, qui étoit là en station; ce qui nous donna quelqu'inquiétude pour celui de nos gens. Nous apprîmes en effet qu'elles ne leur avoient laissé qu'une très petite portion. Ayant fait, le lendemain matin, quelques questions à une d'entr'elles, qui n'avoit que seize ans & qui étoit assez jolie, j'appris que cette jeune personne, ainsi que sa sœur, un peu plus âgée qu'elle, n'étoient pas de la maison, mais qu'ayant été chassées par les Sauvages des environs de *Vioming* où elles

habitoient, elles étoient venues se refugier dans le voisinage où elles travailloient pour vivre ; & qu'étant liées avec Madame Moor-House, elles se faisoient un plaisir de l'aider, dans les tems où les voyageurs abondoient le plus ; car ce chemin est à present très fréquenté. Je vis les yeux de cette pauvre fille se remplir de larmes en me contant son aventure ; mon intérêt pour elle s'en accrut, & lui en ayant demandé les détails, elle me dit, que son frere avoit été massacré presque sous ses yeux ; que pour elle, elle n'avoit eu que le tems de se sauver à pied, en courant de toutes ses forces ; qu'elle avoit fait ainsi cinquante milles avant de trouver un cheval, & qu'alors elle avoit les pieds tout en sang. D'ailleurs elle n'étoit pas dans le besoin & ne sentoit pas le poids de la misere : c'est un fardeau inconnu en Amérique. Etrangères, fugitives, ces deux sœurs infortunées avoient trouvé du secours. Le logement, la nourriture, sont des choses dont on ne manque jamais dans ce pays ; les vêtemens sont plus difficiles à se procurer, parce que toutes les étoffes sont très cheres, mais elles tâchoient d'y subvenir par

leur travail. Je leur donnai un louis pour s'acheter quelque petite parure; mes Aides-de-Camp à qui je confiai sur le champ ce que je venois d'apprendre, leur donnerent aussi, & cette petite munificence fut bientôt connue de la maîtresse de la maison, qui conçut beaucoup d'estime pour nous, & parut très repentante d'avoir eu tant de répugnance à tuer ses poulets.

Le 5, je partis à neuf heures, & j'allai tout d'une traite à Fishkill où j'arrivai à deux heures & demie, après avoir fait vingt-quatre milles dans de très mauvais chemins. Je descendis à la taverne de M. *Boerom* que je reconnus être la même où j'avois logé deux ans auparavant, & qui étoit tenue alors par Madame Egremont: je trouvai la maison changée à son avantage, & j'y fis un très bon dîner. Je passai la riviere du nord à l'entrée de la nuit, & j'arrivai à six heures à *Newborough*, où je trouvai M. & Madame Washington, le Colonel *Tighman*, le Colonel *Humphreys* & le Major *Walker*. Le quartier général de *Newborough* consiste dans une seule maison, & cette maison qui est construite à la hollandoise, n'est ni vaste ni com-

mode. La plus grande piece qu'elle contienne, qui est celle où se tenoit la famille du propriétaire, & dont le général Washington a fait sa salle à manger, est à la vérité assez spacieuse, mais elle a sept portes & une seule fenètre. La cheminée ou, pour mieux dire, la plaque de la cheminée est contre la muraille, de sorte qu'il n'y a dans le fait qu'un tuyau de cheminée, & que le feu est dans la chambre même. Je trouvai en arrivant la compagnie rassemblée dans une assez petite piece qui servoit de *parloir*. A neuf heures on servit le souper, & lorsqu'il s'agit de s'aller coucher, je reconnus que la chambre où le Général me conduisit, étoit précisément ce même parloir où il venoit de faire tendre un lit de camp. Le lendemain matin, nous nous rassemblâmes à dix heures pour déjeuner, & pendant ce tems-là on replia le lit de camp, & ma chambre redevint salle de compagnie pour toute l'après-dînée; car les mœurs américaines ne permettent pas de laisser un lit dans l'endroit où on reçoit du monde, sur-tout lorsqu'il y a des femmes. La petitesse de la maison & la gêne où je voyois que M. & Madame Washington s'étoient mis pour



me recevoir, me firent appréhender que M. de Rochambeau qui avoit dû partir un jour après moi, ne fit la même diligence que j'avois faite, & n'arrivât à Newborough le jour même où j'y séjournois. Je pris donc le parti d'envoyer au-devant de lui jusqu'à Fiskill pour l'engager à y coucher. Ma précaution ne fut pas inutile, car mon exprès le trouva déjà arrivé au *Landing* (1); il y coucha, & ne nous joignit que le lendemain matin au moment où je partoais. La journée de mon séjour se passa ou à table ou en conversation. Le Général *Hand*, le Colonel *Ried*, du New-Hampshire & le Major *Graham* vinrent dîner avec nous. Je pris congé, le 7, du Général Washington: on n'aura pas de peine à croire que cette séparation fut douloureuse pour moi; mais je me souviens avec trop de plaisir du véritable attendrissement qu'elle lui causa, pour n'en pas faire mention. Le Colonel *Tighman* monta à cheval avec moi pour me faire voir, chemin faisant, les barraques qui servent de quartier d'hiver à l'armée américaine: elles n'étoient pas encore

---

(1) *Landing*, lieu de débarquement. Ce mot vient de *to land*, débarquer, prendre terre.

totalement finies, quoique la saison fût déjà avancée  
 & le froid très rigoureux; au reste, elles sont spa-  
 cieuses, saines & bien construites; elles consistent  
 dans un rang de *Lug-houses*, contenant deux cham-  
 bres, habitées chacune par huit soldats au complet,  
 ce qui fait communément cinq ou six hommes  
 effectifs; un second rang de pareilles barraques est  
 destiné seulement aux bas-officiers. Ces barraques  
 sont placées au milieu des bois, sur le penchant des  
 collines & à portée de l'eau; comme on s'attache  
 à choisir un endroit sain & convenable, l'armée se  
 trouve sur plusieurs lignes qui ne sont pas exacte-  
 ment parallèles entr'elles. Une chose qui paroîtra  
 surprenante en Europe, c'est que ces barraques  
 sont construites sans qu'on y emploie un seul mor-  
 ceau de fer, pas même des cloux; ce qui rendroit  
 l'ouvrage long & difficile, si les Américains n'étoient  
 pas très adroits à travailler le bois. Après avoir vu  
 les barraques, je regagnai le grand chemin; mais  
 ayant passé devant la maison du Général Gates, la  
 même que le Général Knox habitoit en 1780, je  
 m'y arrêtai le tems de faire une visite de politesse.  
 Le reste du jour, j'eus très beau tems. Il fallut faire

repaitre & reposer mes chevaux dans une auberge qui appartient au Town-ship appelé *Chester*. Je ne trouvai dans cette auberge qu'une femme qui me parut bonne & honnête, & qui avoit des enfans charmans. Cette route est peu peuplée, mais on y forme tous les jours de nouveaux établissemens. Avant d'arriver à *Chester*, j'avois passé sur un pont de bois, une creek appelée *Murder's-River*, qui se jette dans la riviere du nord, au-dessus de *New-Windsor* au-delà de *Chester*; je côtoyai toujours un *ridge* de montagnes, qui sépare ce pays du *Clove*. *Warwick* où je couchai, assez gros lieu pour un pays qui est encore si sauvage, est situé à douze milles de *Chester* & à vingt-huit milles de *Newborough*: j'y logeai dans une très bonne auberge tenue par *M. Smith*, le même chez qui j'avois couché deux ans auparavant à *Cockeat* où il tenoit alors une auberge fort inférieure à celle-ci. L'armée américaine ayant, depuis deux ans, ses quartiers d'hiver près de *West-pointe*, *M. Smith* avoit jugé avec raison que le chemin seroit plus fréquenté que celui de *Paramus*, & il avoit loué cette auberge d'un *M. Beard*, chez qui je m'arrêtai le lendemain

pour déjeuner. La maison lui avoit été cédée avec quelques meubles, & il avoit de plus cent cinquante acres de terre qui en dépendoient, & pour le tout, il payoit par an soixante-dix pounds, à-peu-près cent pistoles. J'eus tout lieu d'être content & de l'ancienne connoissance, & du nouvel établissement.

Le lendemain 7, je partis avant déjeuner; la neige me prit dès que je fus à cheval, & ne cessa de tomber que lorsque je fus arrivé à Beard's-tavern. Cette maison n'étoit pas à beaucoup près si bonne que l'autre, mais on travailloit à l'augmenter. Je demandai à M. Beard, qui est Irlandois de nation, pourquoi il avoit quitté sa bonne maison de Warwick pour tenir auberge dans celle où je le voyois: il me répondit que c'étoit un établissement qu'il formoit pour son gendre, & que, lorsqu'il l'auroit mise en bon état, il retourneroit dans sa maison de Warwick. Ce M. Beard avoit vécu long-tems à New-York où il avoit été marchand & avoit même vendu des livres; ce que j'eus occasion d'apprendre, ayant trouvé quelques bons livres chez lui, entr'autres, l'*Human-Prudence* que je lui

achetai. La neige cessa vers midi, & le tems s'adoucit ; mais , dans l'après-midi , elle revint par bouffée : j'en fus dédommagé par le belle effet que produisit , au milieu des nuages , le soleil couchant dont la lumiere se réfléchiſſoit à l'orient , & faisoit une espece de parélie. Vers le soir , le tems devint très froid. J'arrivai à *Suffex* une heure avant la nuit , & je logeai chez M. *Willis*. Comme le feu n'étoit pas encore bien allumé dans la chambre qui m'étoit destinée , j'entrai dans le *parloir* où je trouvai plusieurs particuliers qui paroissoient s'être rassemblés là pour traiter de quelques affaires ; ils avoient déjà , selon l'usage , bu une bonne quantité de grog , & l'un d'eux , appelé M. *Archibald-Stewart* , s'en sentoît un peu. La conversation s'établit entre nous : M. *Poops* , ci-devant Aide-de-Camp du Général *Dikinson* , & maintenant riche propriétaire dans les *Jerseys* , ayant appris que j'allois à Bethléem (1)

---

(1) Bethléem est une espece de colonie fondée par les *Freres Moraves* , apellés souvent *Herrenhutter*. C'étoit pour voir cet établissement , & en même tems la ville d'*Easton* , & la haute *Delaware* , que j'avois quitté la route ordinaire , qui conduit de *New-Windsor* à *Philadelphie*.

eu, en ayant jugé par les informations que je prenois sur les chemins, me proposa très obligeamment de venir le lendemain coucher chez lui. Son habitation est sur les bords de la Delaware, à vingt-six milles de Suffex, à treize mille d'Easton, & à vingt-quatre milles de Bethléem. J'eus d'abord quelque répugnance à accepter, par la crainte qu'on a toujours, en pareil cas, de gêner ou d'être gêné. Cependant il insista si vivement & m'assura si souvent que je ne trouverois pas d'auberge, que je promis en quelque facon d'aller le lendemain coucher chez lui. Ces Messieurs, & lui en particulier me donnerent tous les renseignemens dont j'avois besoin. Je voulois voir le *Moravian-Mill* (1), village situé sur le chemin d'Easton à quatre milles au-delà de Suffex; il m'adressa à un M. *Calver* qui tient là une espece d'auberge. Ces Messieurs partirent, & je passai une soirée fort agréable près d'un bon feu, & me félicitant de n'être pas exposé au froid très rigoureux qu'on sentait dès qu'on sortoit de la maison. Je fus aussi très content

---

(\*) Le moulin des Moraves : c'est une propriété qu'ils ont acquise dans le voisinage de Bethléem.

de mon hôte M. Willis qui me parut un galant homme & de bonne conversation. Il est né à Elizabeth-Town, & n'est établi à Suffex que depuis seize ans. C'est ainsi que la population remonte dans l'intérieur des terres, & va chercher des pays nouveaux.

Le 8 je partis un peu avant neuf heures : il faisoit encore très froid, & les chemins étoient couverts de neige & de glace; mais en nous éloignant du *Ridge*, pour tourner vers l'ouest, & descendant des hautes montagnes sur des collines plus basses, nous trouvâmes la température plus chaude, & ensuite la terre entierement découverte. J'arrivai vers onze heures & demie au *Moravian-Mill*, & m'étant arrêté chez M. *Galver*, j'appris que j'y avois été annoncé par M. Poops, & qu'on y avoit préparé notre déjeuner. Cette nouvelle attention de sa part m'encourageoit encore plus à accepter ses offres pour la soirée. Dès que nous eûmes déjeûné, M. Calver, qui nous avoit traité avec un empressement & un respect, plus allemand qu'américain, nous servit de guide & nous mena d'abord au moulin à scie. C'est le plus

beau  
hom  
rou  
con  
les  
gue  
sur  
est  
sur  
dent  
cent  
moin  
liard  
étang  
prof  
le ca  
Celu  
dessu  
sur le  
à Pet  
lin je  
qui  
qu'il

beau & le mieux entendu que j'aie vu : un seul homme suffit pour diriger l'ouvrage ; les mêmes roues qui font mouvoir les scies servent aussi à conduire les troncs d'arbres de l'endroit où on les dépose jusqu'à l'atelier, ce qui fait une longueur de vingt-cinq à trente toises : ils sont placés sur un traîneau, lequel glissant sur une coulisse, est tiré par une corde qui se roule & se déroule sur l'axe même de la roue. Les planches se vendent six shellings (à-peu-près 4 livres 10 sols) le cent ; si on fournit le bois, on paie la moitié moins ; alors la planche ne revient pas à deux liards. Ce moulin est près de la chute d'un étang qui lui fournit de l'eau. On a creusé assez profondément dans un roc de Schiste pour former le canal qui conduit l'eau au moulin à farine. Celui-ci a été bâti à une portée de fusil au-dessus du premier ; il est très beau & construit sur le même plan que celui de Madame Bowling à Petersburg, mais il n'est pas si grand. Du moulin je me rendis à l'église ; c'est un bâtiment carré qui renferme aussi le logement du Ministre. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le lieu où se fait



l'office, & qu'on doit appeller proprement l'église, est au premier étage; elle ressemble assez à celle des Presbitériens, excepté qu'il y a un orgue & quelques tableaux de piété. Ce lieu de priere, singulierement placé, me rappelle un assez bon conte que j'ai entendu faire à Boston. On y célébroit autrefois le service divin dans ce temple, où les fideles n'étoient pas, à la vérité, rassemblés au premier étage. mais qui contenoit aussi le logement du Ministre, & des caves en souterrain. Le Pasteur, très savant homme d'ailleurs, outre ses fonctions spirituelles faisoit aussi quelque commerce; il vendoit du vin, c'est-à-dire, qu'il en sortoit de sa cave & qu'il n'y en entroit jamais. Un negre fort simple qui le servoit, avoit coutume de dire que son maître étoit un grand saint, car il l'employoit tous les ans à rouler dans sa cave quantité de pieces de cidre; & quand il avoit prêché & prié quelques dimanches de suite sur ce cidre, il se trouvoit ensuite que c'étoit du vin.

Au sortir de l'église j'aperçus M. Poops qui s'étoit donné la peine de venir au-devant de moi.

Il n  
dej  
sem  
fer  
pou  
j'arr  
un c  
acre  
cult  
& u  
l'hon  
man  
eond  
Poop  
mere  
Poop  
flétri  
main  
La f  
moit

(  
boisse  
près le

Il n'y avoit plus moyen de reculer; d'ailleurs j'étois déjà tout résigné. Nous montâmes à cheval ensemble, & après avoir passé par une vallée assez fertile où l'on voit de belles fermes, hollandoises pour la plupart, & des champs très bien cultivés, j'arrivai vers la fin du jour à son domicile. C'est un charmant établissement qui consiste en mille acres de terre, dont la plus grande partie en culture; un beau moulin à farine, un autre à scie, & une distillerie. On conclura aisément que l'homme qui habite là ne doit pas s'ennuyer. Le manoir est petit, mais propre & joli. Il me conduisit dans le parloir, où je trouvai Madame Poops sa femme, Madame Scotland sa belle-mère, & M. Scotland son beau-frère. Madame Poops est d'une figure agréable, quoique un peu flétrie par l'habitude d'une mauvaise santé; son maintien est parfait & sa conversation est aimable. La soirée se passa très bien, moitié à causer, moitié à jouer, car Madame Poops me donna

---

(1) On paie à ce moulin 35 shellings pour faire moudre cent boisseaux de bled; ce qui revient à 20 ou 22 sols le setier, à-peu près le même prix qu'on donne en France.

une leçon de *Bagamon* & je lui en donnaï une de *Triârac*. Je m'entretins aussi avec M. Scotland, jeune homme âgé de 26 ans seulement, mais qui a fait trois compagnes, comme Capitaine d'artillerie, & qui est maintenant homme de loi, déjà très employé. On fait que c'est en Amérique l'état le plus considéré & le plus lucratif. Il me dit que pour une simple consultation on lui payoit ordinairement quatre dollards, ou même un *half-joe*, (42 livres de notre monnoie); de plus, quand l'action est commencée, on paye encore autant pour chaque *writ*, ou chaque *deed*; c'est-à-dire, pour chaque acte ou chaque écriture; car en Amérique les Avocats sont en même tems Procureurs & Notaires. J'eus aussi beaucoup de plaisir à causer avec M. Poops, qui est un homme bien élevé, instruit, actif, & conduisant différentes affaires où il porte beaucoup d'intelligence. Il fut employé dans le *Commissariat*, lorsque le Général *Green* étoit Quartier-Maître-Général, & il fit alors de grandes *exertions* (1) pour nourrir l'ar-

---

(1) *Exertions* est un terme très usité en anglois, & aussi très

mée; aussi a-t-il été fort en butte aux Torys, au point qu'il a été obligé pendant long-tems d'être armé dans sa maison & de se barricader toutes les nuits. Le souper fut aussi agréable que la partie de la soirée qui l'avoit précédé. Les Dames se retirèrent à onze heures, & nous restâmes à table jusqu'à minuit. Le frere de M. Poops arriva comme nous étions au dessert, il me parut aussi avoir de l'esprit; il a été marié en Virginie, où il avoit épousé une fille du Colonel *Fims*, lequel avoit épousé une de ses sœurs. Il est maintenant veuf.

Le lendemain, 10 Décembre, je déjeûnai avec les Dames, & je partis à dix heures & demie, M. Poops voulant m'accompagner jusqu'à *Easton*, où il avoit envoyé dire qu'on me préparât à dîner; j'aurois mieux aimé suivre mon usage ordinaire, qui est de ne faire mon repas qu'à la fin de la journée; mais il falloit bien payer par un peu de complaisance toutes les politesses que j'avois reçues. A deux milles de la maison de M. Poops.

---

expressif; il signifie l'industrie & l'activité qu'on met à toutes les affaires difficiles.

nous passâmes à gué une petite rivière; ensuite nous voyageâmes dans un pays agréable & bien cultivé. Quelques milles avant d'arriver à Easton, nous nous trouvâmes sur une hauteur d'où l'on découvre beaucoup de pays, & entr'autres une chaîne de montagnes que M. Poops nous fit remarquer; c'est une partie de celle qui traverse toute l'Amérique du sud au nord. Il nous fit observer deux especes de *hiatus* qui ressemblent à deux grandes portes ou deux grandes fenêtres; l'un est une trouée par laquelle passe la Delaware, en perçant la montagne; l'autre est un *gap* ou *col* qui conduit de l'autre côté des montagnes, & par où passe le chemin qui mène à *Voming*; chemin devenu célèbre par la marche du Général Sullivan en 1779. (1). Avant d'arriver à Easton,

---

(1) Voyez le premier Journal, à l'endroit où l'Auteur rend compte de ses entretiens avec le Général Schuyler. De quelque manière que se fit cette expédition, qui eut lieu en 1779, après l'évacuation de Philadelphie & la diversion opérée par l'escadre de M. le Comte d'Estaing, la plus grande difficulté à surmonter consistoit dans une longue marche qu'il falloit exécuter à travers des bois, des marais, des déserts, portant toutes ses provisions sur des bêtes de somme, & étant sans cesse exposé aux attaques des Sauvages.

nous passâmes sur des *ferry-boats*, la branche orientale de la Delaware ; car cette ville est située dans la fourche que forment les deux branches de la rivière : elle est assez jolie quoique peu considérable ; il y a toute apparence qu'elle s'agran-

---

L'instruction que le Général Sullivan donna à ses Officiers , l'ordre de marche qu'il prescrivit à ses troupes , & la discipline qu'il sut y maintenir , feroient honneur aux Généraux les plus expérimentés , tant anciens que modernes. On peut assurer que le Journal de cette expédition ne perdrait rien à être placé à côté de la retraite des Dix-Mille , avec laquelle il auroit beaucoup de rapports , si l'on pouvoit comparer des manœuvres dont l'attaque est le but , avec celles qui n'ont d'autre objet que le salut d'un corps abandonné. Le Général Sullivan , après une marche de plus d'un mois , parvint , sans avoir éprouvé aucun échec , au camp retranché , qui étoit le dernier asyle des Sauvages : il les attaqua & fut reçu avec beaucoup de courage ; la victoire seroit même restée indécise , si les Sauvages , qui avoient perdu un grand nombre de leurs Chefs dans le combat , ( ce qui ne manque jamais de les intimider ) n'avoient pris le parti de se retirer pendant la nuit. On détruisit leurs habitations & leurs maisons , & depuis ils ne se sont pas remontrés. Quelque légère & insuffisante que soit l'idée qu'on a pu donner de cette campagne , peut-être suffira-t-elle pour que les militaires européens apprennent avec quelque étonnement que le Général Sullivan étoit , en 1775 , Avocat , ou homme de Loi , & que , dès l'année 1780 , il avoit quitté l'armée pour reprendre cette profession. Il est à présent Gouverneur du New-Hampshire.

dira à la paix, lorsque les Américains ne craignant plus les Sauvages, cultiveront de nouveau les terres fécondes qui se trouvent entre la *Susquehanah* & la Delaware. M. Poops me conduisit à l'auberge de M. Smith : ce M. Smith est à-la-fois aubergiste & homme de loi (*Lawyer*). Il possède une jolie bibliothèque ; & son fils que M. Poops me présenta à mon arrivée, me parut un jeune homme instruit & bien élevé. Je le priai à dîner avec nous, ainsi qu'un autre jeune homme qui étoit en pension chez lui ; ce dernier étoit venu de la Dominique où il est né, pour achever ses études parmi les Américains auxquels il paroissoit beaucoup plus attaché qu'aux Anglois. Il avoit choisi Easton comme un lieu plus salubre & plus paisible que les autres villes d'Amérique, & il trouvoit dans les leçons & dans les livres de M. Smith, toute l'instruction qu'il pouvoit desirer. Comme j'avois été annoncé, je ne fus pas obligé d'attendre long-tems mon dîner. A trois heures & demie je remontai à cheval ; M. Poops voulut encore m'accompagner l'espace d'un mille ou deux, & pour m'y faire consentir, il prétendit

qu'il y avoit une croisée de chemins où je pourrois m'égarer. Enfin nous nous séparâmes, & il me laissa pénétré de reconnoissance pour les politesses dont il m'avoit comblé. Avant de m'éloigner tout-à-fait d'Easton, je m'arrêtai sur une hauteur, où j'admirai pendant quelque tems le coup-d'œil pittoresque qu'offrent les deux branches de la Delaware, & la forme confuse & bisarre des montagnes, à travers lesquelles elles poursuivent leur cours. Lorsque je me fus rassasié de ce spectacle, il me fallut presser ma marche pour arriver à Bethléem avant la nuit : il y avoit onze milles & je les fis en deux heures ; cependant je ne pus réussir à arriver de jour. Je n'eus pas de peine à trouver la taverne, car elle est précisément à l'entrée de la ville. Cette taverne a été bâtie aux dépens de la société des Freres Moraves, à laquelle elle servoit autrefois de magasin ; elle est très belle & très spacieuse. Celui qui la tient n'en est que le régisseur, & il est obligé de rendre compte aux administrateurs. Comme j'avois dîné, je ne demandai que du thé, mais je commandai un déjeuner pour le lendemain matin à dix heures.





L'hôte me dit qu'il avoit un *growse* ou *heath-hen* ( poule de bruyeres ), je me le fis bien vite apporter, car j'avois depuis long-tems une grande curiosité de voir cet oiseau. Je trouvai que ce n'étoit ni la poule de Pharaon, ni le coq de bruyeres: il est à-peu-près de la grosseur d'un faisan; mais il a la quene courte & la tête d'un chapon, auquel il ressemble encore par la forme de son corps; ses pattes sont garnies de duvet. Cet oiseau est remarquable par deux grandes plumes transversales qu'il porte au-dessous de la tête; la couleur des plumes du ventre est mêlée de blanc & de noir; celle des ailes est d'un gris rouge, comme les perdrix grises. Lorsque le *growse* est roti, sa chaire est noire comme celle du coq de bruyeres, mais elle est plus délicate & a plus de fumet.

Je ne pus tirer de grandes lumieres de mon hôte sur l'origine, les opinions & les mœurs de la société; il me dit que le lendemain je verrois le Ministre & les Administrateurs qui pourroient satisfaire ma curiosité. Le 11, je sortis à 8 heures & demie, avec un Morave entre les mains duquel

mon hôte m'avoit remis. il n'étoit gueres plus instruit, & il me servit seulement de guide. C'est un marin qui se trouve avoir quelques talens pour le dessin, & qui s'amuse à l'enseigner aux jeunes gens ; car depuis la guerre il a renoncé à la mer, quoiqu'il y ait envoyé son fils. Il subsiste d'un petit bien qu'il possède à Reading, mais il vit à Bethléem, où il est en pension chez un particulier ainsi que sa femme. Nous allâmes d'abord voir la maison des *Célibataires femelles*, *Single-Women* ; cet édifice est spacieux & bâti en pierres ; il est divisé en plusieurs grandes chambres, toutes échauffées par des poëles ; c'est là que les filles travaillent, les unes à des ouvrages grossiers, tels que la filature du coton, du chanvre & de la laine ; les autres à des ouvrages de goût & même de luxe, tels que la broderie, soit en soie, soit en fil ; elles excellent sur-tout à faire des manchettes, des petits porte-feuilles, des pelottes, à-peu-près comme nos religieuses françoises. La Surintendante de cette maison vint me recevoir : elle est fille de condition & née en Saxe ; son nom est Madame de *Gastorff* ; mais elle ne sa

prévaut pas de sa naissance, & elle parut même étonnée de voir que toutes les fois que nous montions ou descendions les escaliers, je lui donnois la main. Elle me mena au premier étage où elle me fit entrer dans une vaste pièce à demi voutée & d'une propreté parfaite; c'est là que couchent toutes les habitantes de la maison; chacune a son lit à part, où la plume ne manque pas. Il n'y a jamais de feu dans cette salle, & quoiqu'elle soit haute & très aérée, on y a pratiqué au plafond un ventilateur semblable à ceux de nos salles de spectacles. La cuisine n'est pas grande, mais elle est propre & bien arrangée; on y voit d'immenses marmottes, placées sur des fourneaux comme dans nos hôpitaux. Les habitantes de la maison mangent au réfectoire; elles ont tous les jours de la viande & des légumes: le prix qu'elles payent est trois shellings & demi par semaine, à-peu-près huit sols par jour; elles n'ont pas de souper, & je crois que la maison ne fournit à déjeuner que le pain. Cette dépense & celle qu'elles peuvent faire pour le chauffage & la lumière étant prélevées, elles jouissent du fruit de leur travail, qui est plus que

su  
un  
qu'o  
à l'é  
j'y v  
à d  
con  
est  
j'av  
aussi  
à la  
J'en  
trou  
dans  
fait  
trou  
com  
la ch  
des  
d'ha  
don  
il a  
arriv

fuffifant pour les entretenir. Cette maison a auffi  
 un lieu de priere, mais il ne fert que pour celle  
 qu'on fait tous les soirs, car les dimanches on va  
 à l'église. Il y a un orgue dans cette chapelle, &  
 j'y vis plusieurs instrumens de musique suspendus  
 à des cloux. Je quittai Madame de Gasterff très  
 content de sa réception & j'allai à l'église; elle  
 est simple & ne differe gueres de celle que  
 j'avois vue au *Moravian-Mill*. On y remarque  
 auffi plusieurs tableaux de piété. De là je me rendis  
 à la maison des hommes célibataires *Single-men*.  
 J'entrai chez l'Intendant de cette maison & je le  
 trouvai occupé à copier de la musique. Il avoit  
 dans sa chambre un *forte piano* assez médiocre,  
 fait en Allemagne. Je lui parlai musique & je  
 trouvai qu'il étoit non-seulement musicien, mais  
 compositeur; de forte qu'ayant passé avec lui dans  
 la chapelle je le priai de jouer de l'orgue : il joua  
 des caprices dans lesquels il fit entrer beaucoup  
 d'harmonie & de progressions de basse. Cet homme,  
 dont j'ai oublié le nom, est né à New-York, mais  
 il a passé sept ans en Allemagne & il en étoit  
 arrivé récemment. Je le trouvai plus instruit que

les autres ; cependant ce ne fut pas sans quelque peine que je tirai de lui les détails suivans. Les freres Moraves, dans quelque endroit du monde qu'ils se trouvent, vivent sous le régime de leurs Métropolitains, lesquels habitent en Allemagne. C'est de là que les directeurs de la société envoient des Commissaires pour régir les différens établissemens qu'elle a formés. Ce sont les mêmes Métropolitains qui avancent les fonds nécessaires pour ces établissemens : ces fonds rentrent à mesure que les Colonies prospèrent ; ainsi le revenu des moulins dont j'ai déjà parlé, de même que celui des fermes & des manufactures de Bethléem, sont employés, d'abord à payer les dépenses de la communauté, & ensuite à rembourser les intérêts & les fonds des avances faites en Europe. Bethléem, par exemple, possède une propriété territoriale achetée par les Moraves d'Europe ; cette propriété consiste en quinze cens acres de terre qui forment une vaste ferme, laquelle est tenue par un régisseur qui en rend compte à la communauté. Si un particulier veut avoir un lot de terre, il faut qu'il l'achete du public ; mais à cette

à cette condition, qu'en cas de defection de la secte, ou d'émigration du lieu, il ne pourra la remettre qu'à la communauté, qui lui remboursera alors ce qu'il aura payé. Quant aux opinions, cette secte est plus près des Luthériens que des Calvinistes; elle differe de ceux-ci en ce qu'elle admet dans les églises, la musique, les images, &c.; & des derniers, en ce qu'elle n'a point d'Evêque & qu'elle est gouvernée par un synode. Quant à la police ou à la discipline, elle a quelque chose de monacale, puisqu'elle recommande le célibat, sans toutes fois l'ordonner, & qu'elle tient les hommes très séparés des femmes. Il y a une maison particuliere pour les veuves dans laquelle je ne suis pas entré. On voit que les deux sexes étant ainsi séparés dans la vie habituelle, il n'existe gueres de ces connexions familiales qui conduisent au mariage; il est même contre l'esprit de cette secte de se marier par inclination. Un jeune homme se trouve-t-il assez aisé pour avoir une maison à lui & pour soutenir une femme & des enfans, il se présente au Commissaire & lui demande une fille; celui-ci lui en propose une, qu'il peut, à

la vérité, ne pas accepter; mais il est contre l'usage qu'on désigne, qu'on choisisse soi-même celle qu'on veut épouser. Aussi la Colonie Moravienne ne s'est-elle pas multipliée à beaucoup près autant que les autres Colonies américaines: elle est composée à Bethléem de six cens personnes à-peu-près, dont plus de moitié vit dans le célibat, & il ne paroît pas qu'elle ait augmentée depuis plusieurs années. Au reste on y prend toute sorte de précautions pour assurer la subsistance des freres; dans les maisons destinées aux célibataires des deux sexes, il y a des maîtres qui enseignent différens métiers.

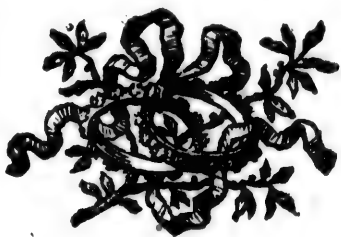
La maison des célibataires que je vis en détail, ne differe pas de celle des filles; je ne citerai qu'une seule chose qui m'a paru digne d'être remarquée, c'est un moyen très commode qu'ils ont imaginé pour se faire éveiller à l'heure où ils veulent se lever: tout les lits sont numérotés, & près de la porte est une ardoise sur laquelle tous les numéros sont enregistrés; celui qui veut s'éveiller de bonne heure, comme, par exemple, à cinq heures du matin, se contente d'écrire un 5 au-dessous de son

numéro; les domestiques qui prennent soin de la chambre, sont suffisamment avertis, & le lendemain, à l'heure indiquée, ils vont droit au N°. du dormeur, sans avoir besoin de savoir son nom. Avant de sortir de cette maison, je montai sur le faite de l'édifice, où l'on a pratiqué un belveder; de là je pus voir la petite ville de Berhléem & ses environs: elle est composée de soixante-dix ou quatre-vingt maisons; il y en a encore quelques-unes qui appartiennent à cette colonie, & qui sont distantes d'un mille ou deux du chef-lieu; elles sont la plupart assez jolies & bâties de pierres. Chaque maison a un jardin cultivé avec soin. En retournant chez moi, je fus curieux de voir la ferme; je la trouvai assez bien arrangée, mais le logement en étoit moins propre & moins bien tenu que dans les fermes angloises; c'est que les mœurs des Moraves sont encore tudesques comme leur langage. Enfin, à dix heures & demie, je rentrai à l'auberge où j'étois attendu par mon coq de bois, deux gelinottes & beaucoup d'autres bonnes choses, de sorte que je fus encore plus content de mon déjeûner que de ma promenade. Je partis à



midi pour aller à vingt milles de là, dans une auberge appelée *Kalf-tavern*; c'est une maison allemande assez pauvre & assez mal-propre. Nous avons passé la branche de l'est de la Delaware à un mille de Bethléem: il n'y a ni ville ni village sur le chemin, mais les bourgs auxquels appartiennent les maisons que nous vîmes, sont *Socconock* & *Springfield*. Le 12, je déjeûnai à Montgomery, à douze milles de *Kalf-tavern*, & passant ensuite à *White-march* & à *German town*, j'arrivai à Philadelphie vers cinq heures après midi.

*A Philadelphie, le 24 Décembre 1782.*



M.

Pro

J

que  
liams

avez

venti

Mais

vois

l'espe

en vo

foible

me ju

vous

lesqu

L E T T R E  
D E  
M. LE MARQUIS DE CHASTELLUX  
A  
M. MADISSON,  
*Professeur de Philosophie à l'Université de Williamsburg.*

---

JE n'ai pas oublié, Monsieur, les engagemens que j'ai pris avec vous à mon départ de Williamsburg ; ils me rappellent l'amitié dont vous avez bien voulu m'honorer, & cette flatteuse prévention en ma faveur, qui en étoit la conséquence. Mais je crains d'avoir promis plus que je ne pouvois tenir ; du moins ferai-je de bonne foi dans l'espece de banqueroute que je suis obligé de faire : en vous donnant une pleine connoissance de mes foibles ressources, j'obtiendrai peut-être que vous me jugiez encore avec cette indulgence à laquelle vous m'avez si fort accoutumé. Les objets sur lesquels je comptois plutôt vous demander vos

R 3

lumieres que vous offrir les miennes, exigeroient de longues & de paisibles méditations, & depuis que je suis parti de Virginie, j'ai toujours voyagé, tantôt par devoir avec les troupes, tantôt pour satisfaire ma curiosité qui m'a conduit dans l'est de l'Amérique, & jusques dans le New-Hampshire. Mais quand même ma vie auroit été plus tranquille, je n'en aurois pas été peut-être plus en état de remplir vos vues. Mon esprit aidé, excité par le vôtre, trouvoit près de vous des forces qu'il a perdues depuis; & si, dans nos entretiens, j'ai exprimé quelques idées qui ont mérité votre approbation, ce n'est pas précisément à moi qu'elles appartiennent, mais à l'interlocuteur d'un dialogue avec M. Madisson. Il faut maintenant que je paroisse dans toute ma foiblesse, & même avec ce désavantage de plus, que le tems & le loisir me manquent à-la-fois, non-seulement pour rectifier mes pensées, mais même pour les jeter sur le papier. N'importe, je vais commencer, persuadé que vous suppléerez aisément à tout ce que je serai obligé d'omettre, & que le mérite de cet essai, s'il peut en avoir, sera d'être achevé par vous,

Le sujet le plus fréquent de nos entretiens étoit le progrès que les sciences & les arts devoient faire en Amérique, & l'influence qu'il ne manqueroit pas d'exercer sur les mœurs & sur les opinions. Il semble que tout ce qui appartient au gouvernement & à la législation, n'est point fait pour entrer dans de pareilles considérations ; & sans doute un étranger doit autant qu'il est possible, éviter de traiter une matière dont il ne peut être juge compétent. Mais, dans le monde moral comme dans le monde physique, rien n'est isolé ; nulle cause n'agit seule & indépendante. Soit que nous considérions les beaux arts & les jouissances qu'ils produisent, comme une délicieuse ambrosie que les Dieux ont bien voulu partager avec nous, soit que nous les regardions comme un poison dangereux, cette liqueur, ou bienfaisante ou funeste, sera toujours modifiée par le vase qui l'aura reçue. Il est donc nécessaire d'arrêter un moment nos regards sur la constitution politique du peuple américain : mais qu'il me soit permis de rappeler ici un principe que j'ai établi & développé ailleurs (1) ; c'est

---

(1) Voyez le livre de la Félicité publique.

que le caractère, le génie d'un peuple, n'est pas uniquement le produit du gouvernement qu'il a adopté, mais des circonstances dans lesquelles ce peuple s'est formé. Locke, & après lui, Rousseau ont observé que l'éducation des hommes devoit commencer dès le berceau, c'est-à-dire au moment où les premières habitudes sont contractées ; il en est de même des États. Longtems on put reconnoître dans les Romains riches & puissans les mêmes brigands que Romulus avoit rassemblés pour les faire vivre de rapine ; & de nos jours, les François dociles & policés, peut-être jusqu'à l'excès, conservent encore les traces de l'esprit féodal, tandis que les Anglois, au milieu des clameurs contre l'autorité royale, laissent toujours appercevoir un respect pour la Couronne, qui rappelle l'époque de la conquête & le gouvernement des Normands. Ainsi tout ce qui est, participe de ce qui a été ; & pour bien connoître un peuple, il ne faut pas moins étudier son histoire que sa législation. Si donc on veut se faire une idée de la république américaine, il ne faut pas confondre les Virginiens qu'un esprit aussi guerrier que mercan-

tile  
le c  
ver  
fau  
hon  
fon  
dan  
que  
rale  
con  
serv  
pati  
fuff  
qu'i  
teni  
à le  
E  
cipe  
ne p  
Uni  
mên  
con  
un g

tile, aussi ambitieux que spéculatif, a conduit sur le continent, avec les nouveaux Anglois qui doivent leur origine à l'enthousiasme religieux; il ne faut pas croire trouver précisément les mêmes hommes en Pensylvanie, où les premiers colons ne songeront qu'à peupler & à cultiver les déserts, & dans la Caroline méridionale où la production de quelques denrées privilégiées fixe l'attention générale sur le commerce extérieur, & établit des connexions nécessaires avec l'ancien monde. Observons en passant que l'agriculture qui fut l'occupation des premiers colons, n'étoit pas un moyen suffisant de les assimiler les uns aux autres, parce qu'il est des genres de culture qui tendent à maintenir l'égalité des fortunes, & d'autres qui tendent à les détruire.

En voilà assez pour prouver que les mêmes principes, les mêmes opinions, les mêmes habitudes ne peuvent pas se rencontrer dans les treize Etats-Unis, quoiqu'ils soient tous soumis à-peu-près au même gouvernement; car quoique toutes leurs constitutions ne soient pas pareilles, c'est par-tout un gouvernement démocratique, & un gouverne-

ment de *représentation*, où le peuple donne son suffrage par ses Délégués. Mais si nous voulons négliger les nuances qui distinguent entr'eux ces peuples confédérés, si nous n'envisageons les treize Etats que comme une seule nation, nous observerons qu'elle doit conserver longtems l'impression des circonstances qui l'ont conduite à la liberté. Tout philosophe qui connoît les hommes & qui a étudié les ressorts qui les font mouvoir, doit être convaincu que, dans la révolution présente, les Américains ont été guidés par deux principes, tandis qu'ils croyoient peut-être n'obéir qu'à un seul. Il distinguera dans leur législation, dans leurs opinions, un principe positif & un principe négatif. J'appelle principe positif tout ce que la seule raison pouvoit dicter, dans un tems aussi éclairé que celui-ci, à des peuples qui choisissoient l'espace de gouvernement qui leur convenoit le mieux; j'appelle principe négatif tout ce qu'ils ont fait par opposition aux loix & aux usages d'une puissance ennemie, pour laquelle ils avoient contracté une juste aversion. Frappé des inconvéniens dont le gouvernement d'Angleterre

offroit l'exemple, on s'est tourné du côté opposé, & on a cru qu'on ne pourroit jamais s'en trop écarter. C'est ainsi qu'un enfant qui a rencontré un serpent dans son chemin, ne se contente pas de l'éviter, & fuit bien au-delà de l'endroit où il seroit à l'abri de ses morsures. En Angleterre, un parlement septennal invite le Roi à acheter une majorité sur laquelle il peut compter pour longtemps; les assemblées américaines seront donc annuelles: de l'autre côté de la mer, le pouvoir exécutif, trop libre dans son action, échappe souvent à la surveillance de l'autorité législative; sur ce continent, tout Officier, tout Ministre du peuple sera sous la dépendance immédiate des assemblées, de sorte que le premier soin qu'il aura en entrant en place, sera de rechercher la faveur populaire pour une nouvelle élection: chez les Anglois, les emplois donnent, procurent des rangs & des richesses, & élèvent souvent trop haut ceux qui en sont revêtus; chez les Américains, les offices, ne donnant ni argent ni considération, ne seront à la vérité ni brigués ni achetés; mais ils seront si peu estimés que souvent les meilleurs d'entre les



citoyens les éviteront au lieu de les rechercher ; de sorte que ces emplois seront livrés à des hommes nouveaux & inconnus, les seuls qui puissent y trouver quelques avantages.

En continuant d'envisager les treize Etats Unis sous un point de vue général, nous observerons encore d'autres circonstances qui ont influé, tant sur les principes du gouvernement que sur l'esprit national. Ces treize Etats ont été d'abord des colonies ; or le premier besoin qui se fait sentir dans les colonies naissantes, c'est la population : je dis dans les colonies naissantes, car je doute que ce besoin existe à présent autant qu'on a coutume de se le figurer ; mais ce dont je suis bien sûr, c'est qu'on croira le sentir encore longtems après qu'il aura cessé ; longtems on raisonnera de la maniere suivante : il faut attirer des étrangers parmi nous ; pour les attirer, il est indispensable de leur donner tous les avantages possibles ; tout ce qui sera une fois dans l'Etat, sera donc considéré comme membre de l'Etat, comme véritable citoyen. Ainsi un an de séjour dans le même lieu suffira pour constater le domicile, & tout domicilié aura droit

de v  
souve  
neté  
aucu  
vera  
parm  
rope  
le p  
blisse  
grati  
tran  
genn  
alors  
élect  
dées  
Islan  
Q  
mod  
conf  
celu  
avec  
l'Et  
assez

de voter, formera une quotité quelconque de la souveraineté ; d'où il résultera que cette souveraineté se communiquera, se divisera, sans demander aucun gage, aucune caution, à celui qui s'en trouvera investi. C'est que jusqu'ici on n'a considéré parmi les émigrans que ceux qui venoient d'Europe, lesquels étoient supposés devoir se fixer dans le premier endroit où ils formeroient un établissement : cependant on verra un jour des émigrations fréquentes d'Etat à Etat ; les ouvriers se transplanteront souvent ; il en est même que leur genre d'industrie obligera de changer de place, & alors il pourra paroître un peu surprenant que des élections d'un district du Connecticut, soient décidées par des habitans de New-York ou de Rhode-Island.

Quelques écrivains politiques, & sur-tout les plus modernes, ont avancé que la propriété seule devoit constituer le véritable citoyen. Ils ont pensé que celui-là seul dont la fortune est nécessairement liée avec celle de l'Etat, a droit d'être membre de l'Etat. En Amérique, on leur fait une réponse assez spécieuse : parmi nous, dit-on, la propriété

territoriale est si aisée à acquérir, que tout ouvrier, en état de travailler de ses mains, peut être regardé comme un homme qui sera bientôt propriétaire. Mais l'Amérique peut-elle rester longtems dans cette situation ? & le régime qu'elle avoit dans son enfance, lui conviendra-t-il, à présent quelle a pris la robe virile ?

Voici, Monsieur, une question délicate que je ne peux faire qu'à un philosophe tel que vous. En établissant chez eux un gouvernement purement démocratique, les Américains avoient-ils un véritable amour de la démocratie ? Et s'ils ont voulu que les hommes fussent égaux, n'est-ce pas seulement, parce que, par la nature des choses, ils l'étoient à-peu-près parmi eux ? Car pour que le gouvernement populaire existe dans toute son intégrité, il ne suffit pas de n'admettre ni rang, ni noblesse ; la richesse établit toujours des différences marquées & d'autant plus grandes qu'il n'en existe pas d'autres. Or tel est le bonheur actuel de l'Amérique, qu'il ne s'y trouve pas de pauvres, que chacun y jouit d'une certaine aisance & d'une certaine indépendance, & que si quelques particuliers en ont

obte  
son  
plu  
est  
les  
reg  
com  
ouv  
fista  
meu  
& l  
qu'e  
elle  
che  
rale  
sup  
dui  
Fra  
prin  
pro  
con  
con  
fier

obtenu une moindre proportion que les autres, ils sont tellement entourés de ressources, qu'on voit plutôt leur état futur que leur état présent. Telle est cette tendance générale à un état d'égalité, que les mêmes jouissances qui par-tout ailleurs seroient regardées comme superflues, sont considérées ici comme nécessaires. C'est ainsi que le salaire d'un ouvrier ne doit pas seulement représenter sa subsistance & celle de sa famille, mais encore les meubles, propres & commodes de sa maison, le thé & le café que prendra sa femme, & la robe de soie qu'elle mettra toutes les fois qu'elle sortira de chez elle; & c'est-là une des principales causes de cette cherté de la main-d'œuvre qu'on attribue généralement au manque de bras. Maintenant, Monsieur, supposez que l'accroissement de la population réduise l'état de vos artisans à celui qu'ils ont en France & en Angleterre, croyez-vous que vos principes soient assez démocratiques pour que les propriétaires & les gens aisés les regardent encore comme leurs égaux?... J'irai plus loin, dans la confiance que la justice de votre jugement rectifiera tout ce que vous trouverez de trop subtil ou

de trop spéculatif dans mes idées. Je vous demanderai donc si, croyant avoir la démocratie la plus parfaite, vous ne seriez pas parvenu insensiblement au point d'en être plus éloigné que toute autre république. Rappelez-vous que, lorsque le sénat romain fut obligé de renoncer à ses principes tyranniques, il crut en effacer jusqu'à la trace, en rendant les honneurs consulaires accessibles aux plébéïens. Alors cette classe nombreuse & longtems opprimée se trouva relevée par le seul espoir qui étoit ouvert à un petit nombre de ceux qui la composoient. Ils restèrent pauvres pour la plupart, mais ils se consoloient en disant, *nous pouvons devenir Consuls*. Observez maintenant que, dans la forme actuelle de votre gouvernement, vous n'avez pas attaché assez de grandeur & de dignité à aucune place, pour qu'elle puisse illustrer ceux qui la remplissent; bien moins encore la classe entière dont ils sont tirés. Vous avez rejeté loin de vous toute distinction héréditaire, mais en avez-vous assez donné de personnelles? avez-vous réfléchi que ces distinctions, loin d'être moindres que celles qui avoient lieu parmi les Grecs

Gre  
pass  
honn  
qué  
affen  
de  
instr  
moir  
neur  
Leb  
phon  
par  
ce  
que  
moy  
tem  
de  
résis

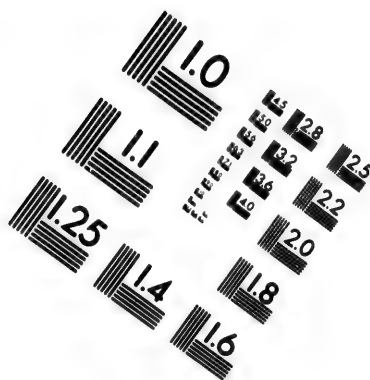
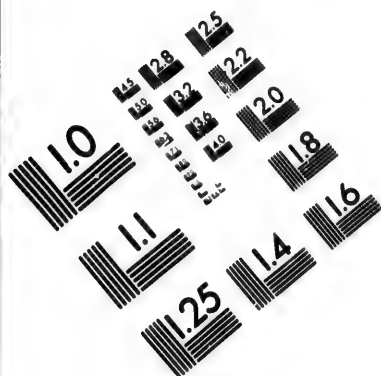
(1)  
de L  
marfo  
unes

Grecs & les Romains; devoient plutôt les surpasser? La raison en est bien simple; l'effet des honneurs & des distinctions est d'autant plus marqué, qu'il agit sur un plus grand nombre d'hommes assemblés. Lorsque Cneïus Duillius, en revenant de souper, étoit reconduit chez lui au son des instrumens, toute la ville de Rome en étoit témoin : accordez les mêmes honneurs au Gouverneur Trumbull (1); il y aura tout plus à Lebanon trois maisons qui entendent la symphonie. Enfin il faut que les hommes soient mus par quelque principe : & ne vaut-il pas mieux que ce soit par la vanité que par l'intérêt? Je crois que l'amour de la patrie fera toujours un puissant moyen ; mais ne vous flattez pas qu'il existe longtemps avec la même vivacité. Les plus grands efforts de l'ame, comme ceux du corps, sont dans la résistance, & il en peut arriver de l'État comme

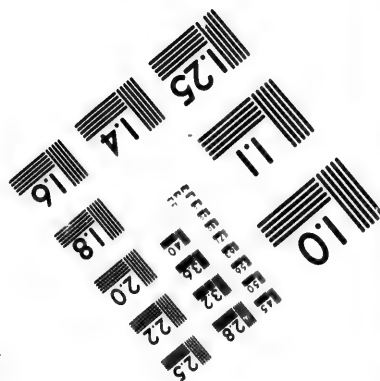
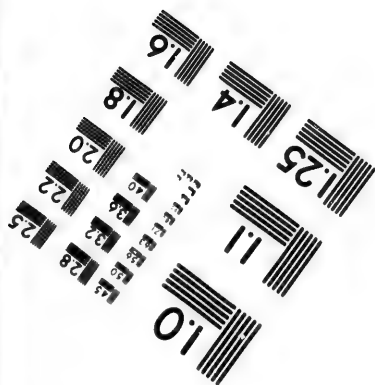
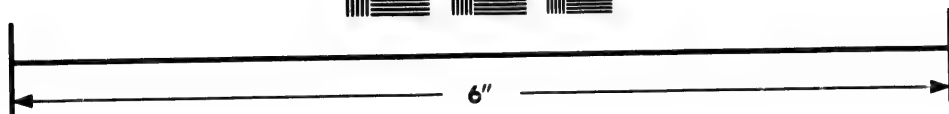
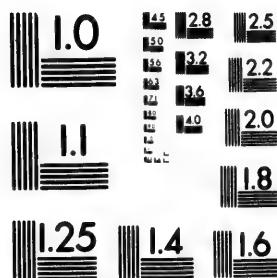
---

(1) M. Trumbull, Gouverneur du Connecticut, habite la ville de Lebanon, qui occupe une lieue de pays, & où il n'y a pas six maisons qui soient à moins d'un demi-quart de lieue de distance les unes des autres.





# **IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



1.5 2.8 2.5  
1.8 3.2 2.2  
2.0 1.8

11 01

des opinions, auxquelles on cesse d'être attaché lorsqu'elles ne sont pas contestées.

Voilà, Monsieur, bien des objets qui viennent de passer sous nos yeux. Nous n'avons fait que les appercevoir, mais pour les mieux distinguer, il faudroit des yeux plus perçans que les miens. Vous tenez le télescope ; appliquez y vos regards & vous en ferez bon usage. Ma tâche sera remplie si je puis seulement vous prouver qu'ils ne sont pas étrangers à mon sujet. Je dirai donc que pour savoir à quel point, & sur quel principe vous devez admettre les sciences & les arts dans votre nation, il faut connoître d'abord quelle est sa tendance naturelle ; car on peut diriger le cours des fleuves, mais non pas les faire remonter vers leur source. Or, pour connoître la tendance naturelle d'une nation, il faut examiner non-seulement sa législation actuelle, mais encore les oppositions qui peuvent exister entre le gouvernement & les préjugés, entre les loix & les habitudes ; enfin la réaction que ces moteurs différens peuvent exercer les uns sur les autres. Dans le cas présent, par exemple, il est impor-

tant de prévoir à quel point la démocratie prévaudra en Amérique, & si l'esprit de cette démocratie tend à l'égalité des fortunes, ou seulement à l'égalité des rangs. Il est triste d'avouer que c'est à une très grande inégalité dans la distribution des richesses que les beaux arts doivent leurs époques les plus brillantes. Au tems de Périclès, des trésors immenses furent concentrés dans Athènes, sans qu'ils y trouvassent un emploi préparé : sous le regne d'Auguste, Rome dut aux dépouilles du monde l'acquisition des beaux arts, si les beaux arts furent jamais bien naturalisés à Rome ; & sous celui des Jules & des Léon X. le faste & les richesses ecclésiastiques, poussés au plus haut degré, enfanterent les prodiges de cet âge fameux. Mais ces époques célèbres dans l'histoire des arts sont celles de leur naissance ou de leur renaissance, & de pareilles conditions ne sont pas nécessaires pour les maintenir dans l'état florissant & prospère auquel il sont parvenus. Il en est une pourtant que nous n'avons pas indiquée & qui paroît indispensable, tant pour les conserver que pour les établir. Les arts, n'en doutons point,

ne peuvent fleurir qu'au milieu d'un grand nombre d'hommes rassemblés. Il leur faut de grandes villes; il leur faut des Capitales. L'Amérique en a cinq qui paroissent prêtes à les recevoir dans leur sein: vous les nommerez vous-même: Boston, New-York, Philadelphie, Baltimore & Charles-Town. Mais ce sont des ports de mer. Le commerce, on ne peut le dissimuler, a plus de magnificence que de goût; il paye plutôt les artistes qu'il ne les encourage.... Ce sont deux grandes questions à résoudre, savoir si les grandes villes sont utiles ou nuisibles à l'Amérique, & s'il est à souhaiter que les villes de commerce soient des villes capitales. Peut-être croira-t-on avoir décidé la première par cette seule réflexion, que la vie rurale est celle qui convient le plus aux hommes; qui contribue le plus à leur bonheur, & à la conservation de la vertu, sans laquelle il n'y a pas de bonheur. Mais il faut se souvenir que cette même vertu, ces heureuses dispositions, ces paisibles amusemens dont on jouit à la campagne, sont souvent une acquisition faite à la ville. Si la nature n'est rien pour celui qui n'a pas appris à l'observer,

la retraite est stérile pour l'homme qui n'a pas d'instruction ; or , cette instruction , c'est à la ville qu'il faut l'aller prendre. Ne confondons point l'homme retiré à la campagne avec l'homme élevé à la campagne. Le premier est le plus parfait de son espèce , & quelquefois le second mérite à peine de lui appartenir. En un mot , il faut une éducation , je dis plus , il faut avoir vécu avec un certain nombre d'hommes , pour savoir bien vivre dans sa propre famille. Me contenterai-je , pour abrégé , de vous exprimer mes souhaits ? Je voudrais qu'autant qu'il seroit possible , chaque état de l'Amérique eût une capitale qui fût le siège du gouvernement ; mais non pas une ville de commerce. Je voudrais que cette capitale fût placée au centre de la République ; de façon que tout citoyen assez riche pour soigner l'éducation de ses enfans & pour goûter les plaisirs de la société , pût l'habiter quelques mois de l'année , sans y faire son unique domicile , sans renoncer à sa précieuse campagne. Je voudrais qu'à une petite distance , mais plus grande seulement que celle qui sépare Cambridge de Boston ,

on établit une Université, où le droit civil & public & toutes les hautes sciences, fussent enseignées, dans un cours d'étude qu'on ne commenceroit qu'à quatorze ans & qui ne dureroit que trois ans. Je désirerois encore que dans cette capitale & dans son annexe, fût conservé, comme le feu sacré, le véritable esprit national; c'est-à-dire, celui qui s'allie parfaitement avec la liberté & le bonheur public. En effet, il ne faut pas se flatter de modifier à son gré les villes marchandes. Le commerce est plus ami de la liberté individuelle que de la liberté publique; il ne fait pas de distinction entre citoyens & étrangers. Une ville de commerce est un réceptacle commun où chacun porte ses mœurs, ses opinions & ses habitudes, & ce ne sont pas toujours les meilleurs, qui prévalent. Anglois, François, Italiens, tous se mélangent, tous perdent un peu de leur caractère propre, & en communiquent à leur tour; de sorte que ni les défauts, ni les vertus ne paroissent dans leur intégrité; à-peu près comme dans les tableaux des grands artistes, les différens reflets de lumières se trouvent tellement multipliés qu'ils

ne laissent subsister aucune couleur dans son état primitif & naturel.

Quoiqu'il semble que je ne puisse terminer cet article sans parler du luxe, j'ai pourtant quelque répugnance à employer un mot dont le sens n'est pas bien déterminé. Pour éviter ici toute ambiguïté, je le considérerai seulement *comme une dépense abusive dans ses rapports, soit avec la fortune des particuliers, soit avec leur état.* Dans le premier cas l'idée de luxe tient à celle de dissipation, & dans le second, à celle de faste. Eclaircissions notre pensée par quelque exemple: si un marchand hollandois dépense son bien en fleurs & en coquilles, l'espece de luxe dans lequel il est tombé est seulement relative à ses moyens, parce que son goût l'a mené plus loin que ses facultés ne pouvoient le permettre. Mais si dans une République, un citoyen très riche dépense seulement une partie de sa fortune à construire un palais superbe, le luxe qu'on lui reproche est alors proportionel à son état; il choque le public, comme un maintien fier & arrogant inspire de l'éloignement & de la haine.

Il faut rendre justice au commerce, il aime plus les jouissances que le luxe; & si on le voit quelquefois passer les limites, c'est plutôt par imitation que par une pente naturelle. En France & en Angleterre, on voit quelques négocians fastueux, mais ce sont les grands Seigneurs qui ont donné l'exemple. Il est un autre abus plus ridicule & moins coupable, dont le commerce n'est point à l'abri, c'est la mode. Sans doute elle doit regner par-tout où il y a un grand nombre d'étrangers; car ce qui est *usage* chez eux, devient *mode* lorsqu'ils l'établissent ailleurs. D'un autre côté les nombreuses correspondances, l'intérêt même des négocians qui consiste à provoquer, à exciter le goût des consommateurs, tendent à établir, à assurer l'empire de la mode. Quel obstacle doit-on y opposer? Je me propose cette question avec plaisir, parce qu'elle me ramène aux beaux arts par un chemin indirect. Je demanderai quel a été le remède à ces caprices de l'opinion qui ont enfanté tant d'erreurs, tant de révolution? N'est-ce pas la raison & la philosophie? Eh bien! le remède contre les caprices de la mode, c'est l'étude des



arts, la connoissance du beau idéal, la perfection du goût. Mais qu'è! espérez-vous fixer ce goût jusqu'ici si variable? Combien de fois a-t-il change? Combien ne changera-t-il pas encore? Je continuerai de répondre à la manière de Socrate, en interrogeant moi-même, & je dirai: combien d'opinions ridicules n'ont pas prévalu dans le monde, depuis les sophistes de la Grèce, jusqu'aux théologiens de nos jours? Cependant la raison n'a-t-elle pas commencé à reprendre ses droits; & croyez-vous qu'une fois recouvrés, elle les perde jamais? Pourquoi voudriez-vous que des choses frivoles, telles que les meubles & la parure, se fussent perfectionnés avant la religion & la législation? Ne cessons pas de le répéter: sous tous les rapports possibles, l'ignorance est la source du mal, & la science celle du bien.... Eh! ne voyez-vous pas que les Grecs qu'àvoient, on ne fait comment, acquis de très bonne heure des notions si justes sur les arts & sur le goût, ne voyez-vous pas, dis-je, qu'il n'ont jamais varié dans leurs modes, témoin les statues qui ont été faites à Rome par des artistes grecs;

témoin l'habillement si noble & si élégant que ces peuples conservent encore en vivant au milieu des Turcs ? Elevez donc des autels aux beaux arts , si vous voulez détruire ceux du caprice & de la mode. Goutez , savourez le nectar & l'ambrosie , si vous craignez de vous enivrer avec des liqueurs communes.

Peut-être, Monsieur, ce qui va suivre ne devoit-il vous être dit qu'à l'oreille. Je vais traiter un sujet délicat, j'ose toucher à l'*arche*. Mais croyez que depuis trois ans que je suis en Amérique, les progrès de la parure des femmes ne m'ont pas échappé. Si j'en ai joui comme un homme sensible, si les résultats de ces progrès n'ont pas trouvé en moi des regards indifférens, mon âge & mon caractère doivent vous être garans que je les ai observés en philosophe. Eh bien ! Monsieur, c'est en cette qualité que j'en prends la défense, aussi long-tems, cependant, que les choses ne seront pas poussées trop loin. La vertu des femmes, qui est plus productrice de bonheur, même pour les hommes, toutes les jouissances du vice, s'il en a de véritables ; la vertu des fem-

mes, dis-je, a deux égides qui servent à sa défense : l'un est la retraite, l'éloignement de tout danger ; c'est le trésor caché, dont parle M. de la Rochefoucault ; intact parce qu'on ne l'a pas découvert ; l'autre est la fierté, sentiment toujours noble dans ses rapports avec nous mêmes. Qu'elles sachent s'apprécier ; qu'elles s'élèvent même à leur propre yeux, & rapportez-vous-en à cet orgueil estimable pour la conservation de leur vertu comme pour celle de leur renommée. Ceux qui aiment seulement le plaisir, corrompent le sexe dont ils ne font qu'un instrument de volupté ; ceux qui aiment les femmes, les rendent meilleures en les rendant plus aimables. Mais, me direz-vous, est-ce par la parure, par les charmes extérieurs, qu'elles doivent établir leur empire ? Oui, Monsieur, toute femme doit chercher à plaire ; c'est l'arme que la nature lui a donnée pour compenser sa foiblesse. Sans cela elle est esclave, & une esclave peut-elle avoir des vertus ? Rappelez-vous le mot *decus*, dont nous avons fait *déceance* ; sa première signification est *ornement*. Une femme sale & négligée n'est pas décente ; elle ne peut inspirer de respect. Je

me suis déjà permis d'exprimer ma pensée par mes souhaits ; je desiré donc que les femmes américaines soient bien mises ; mais je veux que leur parure soit simple. Elles ne sont point faites pour représenter la sévérité de la législation ; mais elles ne doivent pas contraster avec cette sévérité , & paroître y insulter. L'or, l'argent , les diamans seront donc bannis de la parure américaine ; quelle excuse auroit-on pour un luxe qui ne sied pas ? Au reste, Monsieur, cette indulgence que j'ai pour la toilette des femmes, je suis loin de l'avoir pour celle des hommes. Je ne crains pas de le dire, j'aurois bien mauvaise opinion d'eux , si dans un pays où il n'y a ni étiquette ni titre , ni distinctions particulieres, ils donnoient jamais dans le luxe des habits ; luxe que les François même ont abandonné, excepté pour les noces ou fêtes, & qui n'existe plus qu'en Allemagne & en Italie , où certainement vous n'irez pas chercher des modèles.

Observez, Monsieur, que sans nous en appercevoir, nous avons préparé le chemin aux beaux arts ; en écartant les principaux obstacles qu'on

pouvoit leur opposer ; car si loin de rendre les peuples vains & frivoles , ils les préservent plutôt des excès du luxe & des caprices de la mode , ils ne seront certainement pas considéré comme dangereux ou nuisibles. Peut-être vous restera-t-il quelque scrupule sur l'article du luxe ; mais rappelez-vous , si vous le voulez bien , la définition que j'en ai donnée , & si vous faites attention que toute fortune qui excède le nécessaire , produit insensiblement une richesse mobilière quelconque , telle que des meubles précieux , des bijoux d'or & d'argent , une vaisselle somptueuse : &c. vous verrez que ces épargnes constantes sur les revenus annuels seroient bien mieux employés en peinture , en sculpture & en toute autre production des arts. Le luxe , avons nous dit , est souvent un emploi abusif des richesses , relativement à l'état de celui qui les possède. Or , quel faste y a-t-il à posséder un beau tableau , une belle statue ? Sûrement l'étalage d'un buffet magnifique blessera plus les yeux d'un voisin mal à son aise , qu'un joli cabinet orné de peinture. Je doute même qu'on porte autant d'envie au particulier qui tient un musicien

à ses gages, qu'à celui qui entretient des chevaux de course & une meute de chiens.

Mais nous allons plus loin : ce ne sont pas seulement les ouvrages des beaux arts dont il s'agit d'assurer la possession à l'Amérique ; ce sont les beaux arts eux-mêmes qu'il faut placer dans son sein. Si je desirer qu'elle achete des tableaux, c'est pour qu'elle ait des peintres ; si je l'encourage à faire venir des musiciens, c'est pour qu'elle soit musicienne à son tour. Qu'elle ne craigne pas le sort des Romains , à qui elle a l'orgueil apparent, mais l'humilité réelle, de se comparer. Les Romains, féroces, injustes, avides par caractère & fastueux par vanité, purent acheter les chefs-d'œuvre des arts, & non pas le goût des arts. Les Américains, venus pour la plupart des pays les plus policés de l'Europe, n'ont à se dépouiller d'aucun préjugé barbare. C'est aux colonies grecques qu'ils doivent plutôt ressembler ; & certainement Syracuse, Marseille, Crotone, Agrigente n'eurent rien à envier à leurs métropoles. Il est une base sur laquelle peut reposer l'espoir de tous ceux qui, comme vous, sont également attachés

au b  
& v  
tous  
& b  
ils r  
de s  
latio  
d'Éc  
espe  
ne f  
que  
de

A  
plet  
vous  
l'att  
fible  
occ  
Je f  
l'av  
l'A  
pas  
l'ex

au bon goût & à la patrie. Vos concitoyens vivent, & vivront long-tems près de la nature; elle est toujours sous leurs mains; elle est toujours grande & belle: qu'ils l'étudient, qu'ils la consultent, & ils ne pourront s'égarer. Avertissez-les seulement de s'en rapporter plus à elle qu'aux pédantes législations des Universités de Cambridge, d'Oxford & d'Édinbourg, qui, depuis longtems, ont établi une espece de tyrannie dans l'empire de l'Opinion, & ne semblent avoir composé un vaste Code *classique*, que pour tenir tous les hommes en classe, comme de véritables enfans

Ainsi, Monsieur, vous aurez la jouissance complete des beaux arts, puisque vous serez artistes vous-mêmes: mais n'est-il pas à craindre que l'attrait puissant qu'ils exercent sur les ames sensibles, ne détourne un peuple naissant de plusieurs occupations plus utiles, quoique moins agréables? Je suis loin de le penser: je crois au contraire que l'avantage le plus distinctif, le plus particulier à l'Amérique, c'est que ses rapides progrès ne sont pas laborieux; c'est qu'ils ne sont jamais dus à l'excès du travail. Nul Américain qui n'ait deux

fois plus de loisir dans la journée qu'un Européen. C'est le besoin seul qui commande nos efforts pénibles, & vous ne connoissez pas le besoin. D'ailleurs vos hivers sont longs & rigoureux, & beaucoup d'heures peuvent être épargnées pour la société domestique : encore cette réflexion n'a-t-elle pour objet que les dernières classes du peuple. Vous qui habitez en Virginie, vous savez combien de tems on sacrifie au jeu, à la table, à la chasse. Il y a là plus qu'il n'en faut pour former des *Phidias* & des *Polyclete*,

Vous insisterez peut-être, & me demanderez si le goût des arts & des lettres n'amollira pas vos concitoyens; s'il ne les rendra pas frivoles & vains; si l'esprit national, si les mœurs n'en souffriront pas, enfin en admettant leur utilité, vous désirerez peut-être que ces premiers progrès soient du moins dirigés & conduits avec une certaine mesure. Je crois que, dans plusieurs des observations précédentes, vous pourriez trouver ce que nous cherchons maintenant. Mais il est tems que j'établisse un principe général dont vous développerez mieux que moi les conséquences étendues: tant que le

goût



*gout des arts. saura s'allier avec la vie rurale & domestique, il sera toujours avantageux à votre patrie, & vice versa . . .* Les spectacles, les fastueuses assemblées, les courses de chevaux, &c. arrachent les hommes & les femmes de la campagne & leur en inspirent le dégoût. La musique, le dessin, la peinture, l'architecture attachent chacun à son domicile. Un clavecin est un voisin toujours à nos ordres, qui répond à toutes nos questions, & qui ne médit jamais. Trois ou quatre personnes des environs se réunissent pour passer la soirée ensemble ; voilà un concert tout formé. Une jeune fille, dans sa longue oisiveté, s'amuse à dessiner : devenue femme & mère, elle dessine encore pour pouvoir enseigner à ses enfans ; & c'est-là un article important dont je n'avois pas encore fait mention. Voulez-vous que vos enfans vous soient longtems attachés ? soyez leurs instituteurs. L'éducation augmente & prolonge les rapports que vous avez avec eux ; elle ajoute à la considération, au respect qu'ils ont pour vous. Il faut longtems leur persuader qu'on en fait plus qu'eux ; & ce qu'on enseigne, on le fait toujours mieux que celui qui

L'apprend. En Amérique comme en Angleterre, les parens gâtent leurs enfans quand ils sont petits, & les abandonnent à eux-mêmes dès qu'ils sont grands. C'est que dans ces deux nations, l'éducation n'est jamais ni assez soignée, ni assez prolongée. Indulgente pour les enfans, lorsqu'ils sont en bas-âge, elle en fait des petits tyrans domestiques; négligente, lorsqu'ils sont parvenus à l'adolescence, elle en fait des étrangers.

Maintenant, Monsieur, nous n'avons plus, à ce qui me semble, aucune bonne raison qui puisse nous empêcher d'attirer les beaux arts en Amérique. Malheureusement il n'en est pas de même des artistes. Je ne crois pas pouvoir mieux exprimer la bonne opinion que j'ai des Américains, qu'en disant qu'ils courent toujours quelque risque lorsqu'ils recevront chez eux un étranger. Les Européens, il faut l'avouer, ont des vices dont vous êtes exempts, & ce ne sont pas communément les meilleurs d'entr'eux qui s'expatrient, & sur-tout qui passent les mers. Rendons cette justice aux peintres & aux sculpteurs, que leurs travaux assidus, & principalement ce sentiment du beau, ce goût

délicat qu'ils doivent avoir acquis, les rend assez généralement meilleurs que les autres hommes : il n'en est pas de même pour la danse & pour la musique ; ces arts sont plus vulgaires, & demandent moins d'éducation. Je dois encore à l'exacte justice de faire une différence entre la musique & la danse. L'usage veut qu'on place cette dernière parmi les beaux arts ; je ne m'y oppose pas, puisqu'elle sert à perfectionner notre extérieur & à nous donner cette décence dont la source est le respect des autres & de soi-même. Mais l'apologie de la danse n'est point celle des hommes qui en font leur métier. Défiez-vous en général des maîtres qui vous arriveront d'Europe ; défiez-vous même de ceux que vous ferez venir. Il sera toujours beaucoup mieux de ne pas se livrer aux hasards ; de faire des souscriptions dans chaque Etat, dans chaque ville, pour engager des artistes à se fixer parmi vous : mais ne vous en rapportez jamais qu'à des correspondans sûrs. L'emploi que vous leur confierez, doit être sacré à leurs yeux, & la plus petite négligence de leur part seroit très criminelle ; toutefois ils peuvent se tromper ; & comme

il vaudroit mieux différer pendant longtems les progrès des arts que de corrompre les mœurs le moins du monde, je recommanderai principalement aux Américains de naturaliser les artistes étrangers, autant qu'il sera possible; de les assimiler, de les identifier aux habitans du pays; & pour cela je ne vois pas de meilleur moyen que de les rendre époux & propriétaires: faites enforte qu'ils se marient; faites enforte qu'ils acquièrent des terres, & qu'ils deviennent citoyens. C'est ainsi qu'en assurant l'empire des mœurs, vous prévienerez encore l'effet de ces préjugés nationaux, de ces dédains qui rendent les étrangers si ridicules & si odieux, & qui font rejaillir sur l'art même le dégoût qu'inspire l'artiste.

Déformais, Monsieur, agrandissons nos vues; les Beaux-Arts conviennent à l'Amérique; ils y ont déjà fait des progrès, ils en feront de plus grands par la suite; nul obstacle, nulle objection raisonnable ne les arrêtera dans leur carrière; c'est convenu, du moins entre nous. Voyons quel usage le Public, l'État, le Gouvernement peuvent en faire. Ici, un vaste champ s'offre à nos spécula-

Non  
puis  
mie  
lez-  
tive  
serv  
mai  
les  
méd  
d'un  
dist  
tues  
éton  
ren  
réco  
voil  
que  
fren  
crip  
je  
ave  
cel  
en

mons; mais comme il n'est pas de regards qui ne puissent l'embrasser ou le parcourir, je fixerai les miens sur l'objet qui les a le plus frappés. Rappelez-vous, Monsieur, ce que j'ai dit plus haut, relativement aux offices & aux dignités publiques; j'observois qu'une jalousie, peut-être légitime en soi, mais poussée à l'extrême, avoit rendu parmi vous les honneurs trop rares & les récompenses trop médiocres. . . Appelez les Beaux-Arts au secours d'une législation timide: elle ne donne ni rang, ni distinction permanente; qu'elle prodigue les statues, les médailles, les monumens. L'Europe étonnée, en admirant un *Washington*, un *Warren*, un *Green*, un *Montgomery*, cherche quelles récompenses peuvent payer leurs services: les voilà, ces récompenses dignes d'eux & de vous: que toutes les grandes villes de l'Amérique m'offrent les statues de *Washington*, avec cette inscription; *Pater, Liberator, Defensor patriæ*; que je voie aussi celles des *Hancock* & des *Adams*, avec ces deux mots seulement, *Primi Proscripti*; celles de *Franklin*, avec le vers latin qu'on a placé en France au bas de son portrait, &c. quel éclat

en rejailliroit sur l'Amérique ! il se trouveroit qu'elle a plus de héros qu'elle ne pourroit se procurer de marbre & d'Artistes... Et vos maisons publiques, vos *curies*, pourquoi n'offroient elles pas en relief & en peinture les combats de *Bunker's hill*, de *Saratoga*, de *Trenton*, de *Princeton*, de *Monmouth*, de *Cowpen*, d'*Eutaw spring* ; ainsi vous perpétueriez la mémoire de ces actions glorieuses ; ainsi vous maintiendriez, même au sein d'une longue paix, cet orgueil national, si nécessaire à la conservation de la liberté ; & vous pourriez, sans alarmer cette même liberté, prodiguer des récompenses égales aux sacrifices qu'elle a reçus.

Ce feroit, Monsieur, faire injure à vous & à votre patrie, que d'insister davantage sur ces réflexions : Un nouvel objet m'appelle, mais je regarderois comme une autre offense la seule idée que l'Amérique auroit besoin qu'on y attachât ses regards. Vous avez voulu que le progrès des sciences entrât aussi dans vos considérations. Eh ! ne doit-on pas le prévoir ce progrès dans un pays déjà célèbre par des Académies, par des Univer-

stées égales à celles de l'Ancien Monde; par des  
 Savans, je dirai plus, par des génies distingués,  
 dont le nom seul marquera de fameuses époques  
 dans l'histoire de l'esprit humain? N'en doutez pas,  
 Monsieur, l'Amérique s'illustre par les sciences  
 comme par les armes & par le gouvernement; &  
 si l'attention du Philosophe doit encore veiller sur  
 ces progrès, c'est moins pour les hâter que pour  
 éloigner les obstacles qui pourroient en retarder la  
 marche. Que les Universités, toujours trop dog-  
 matiques, toujours trop exclusives, ne soient char-  
 gées que de former de bons Écoliers, & laissez à  
 la libre philosophie le soin de former des hommes.  
 En Angleterre, elles se sont efforcées de détruire  
 le Sceptiscime, & depuis cette époque la Philoso-  
 phie a déchu sensiblement: il semble qu'en tout  
 genre, les Anglois ne veulent qu'une demi-liberté.  
 Laissez les hiboux & les chauve-touris voltiger dans  
 la clarté douteuse d'un foible crépuscule; l'aigle  
 américain doit savoir fixer le soleil. Rien ne me  
 prouve que la vérité n'est pas bonne à connoître:  
 & d'ailleurs, qu'a produit l'erreur jusqu'ici? les  
 malheurs du monde.

Quant aux Académies, elles seront toujours très utiles, tant qu'elles ne seront pas trop multipliées: un Académicien est un Sénateur de la république des Lettres: il a fait serment de ne rien avancer qu'il ne puisse prouver; il a consacré sa vie à la vérité, & lui a promis le sacrifice de son amour-propre même. De pareils hommes ne peuvent être nombreux; de pareils hommes ne doivent pas être décrédités par des compagnons indignes d'eux. Mais si les principes académiques tendent à rendre la science austère & scrupuleuse, les encouragemens répandus dans le public doivent exciter tous les esprits, & donner un libre cours à l'opinion. Ces encouragemens sont les prix proposés par les Académies: c'est par eux qu'on dirige l'activité des esprits vers les objets les plus utiles; c'est par eux que les premiers efforts obtiennent de la célébrité; c'est par eux encore que le jeune homme amoureux de la gloire est dispensé de soupirer trop longtems après ses premières faveurs. Plus les sciences se perfectionnent, plus les découvertes deviennent rares; mais l'Amérique a le même avantage dans le monde savant que dans celui qui fait



notre demeure. L'étendue de son empire soumet à ses observations une grande partie du ciel & de la terre. Que d'observations ne peut-on pas faire depuis Penobscot jusqu'à Savannah ? depuis les lacs jusqu'à la mer ? L'Histoire naturelle & l'Astronomie lui sont donc particulièrement annexées, & du moins, la première de ces sciences est-elle encore susceptible d'une grande amélioration.

La Morale est une branche de la Philosophie très à la mode depuis quelque tems. Pour moi, il me paroît que par-tout où la législation est bonne, la morale est toute faite ; & où la législation manque, je ne fais pas trop à quoi peut servir la morale. Il en est d'elle en général comme de la santé ; on ne s'en occupe beaucoup que lorsqu'on l'a perdue. Il en est aussi des Moralistes comme des Médecins & des Apothicaires, qu'un bon régime rendroit inutiles, & qui ne servent souvent qu'à amuser notre inquiétude & à traiter notre imagination. Conservez un bon gouvernement, rendez le peuple doux & sensible, & il fera bien lui-même sa morale.

Pour la religion, son objet, son but, la déro-

bent à nos observations : comme elle ne considère pas les rapports des hommes entr'eux, mais leur rapport avec Dieu seul, son influence doit être intérieure & individuelle; & lorsqu'elle s'étend plus loin, c'est toujours aux dépens de l'ordre public. Je ne puis donc que féliciter l'Amérique de ce qu'elle seule possède la véritable tolérance, cette tolérance absolue, qui n'a pas seulement triomphé de la superstition, mais qui fait encore rougir les ennemis même de la superstition des traités honteux qu'ils ont faits avec elle. Cependant, Monsieur, afin qu'aucun des objets qui vous intéressent ne passe sous nos yeux sans entraîner avec lui quelques réflexions, je m'en permettrai une seule qui, j'espère, trouvera grace devant un Philosophe.

Toutes les religions qui sont établies en Amérique s'accordent dans un point très important : elles proscrivent toute superstition, toute dépendance d'un pouvoir étranger. Mais elles s'accordent aussi dans une pratique qui ne me paroît avoir aucune connexion nécessaire avec les dogmes du Protestantisme. Je veux parler de l'extrême sévérité

avec laquelle elles observent le Dimanche. Ce jour est consacré au culte divin ; à la bonne heure : mais il est aussi consacré au repos, & qu'est-ce que le repos sans gaieté, sans dissipation ? J'ose le dire, vous ne connoissez en Amérique, ni la peine du travail, ni le plaisir du repos. Quel morne silence regne dans vos villes un jour de Dimanche ! on croiroit qu'une violente épidémie, une peste, a obligé chacun à se renfermer chez soi... Transportez-vous en Europe, & sur-tout dans un pays catholique : voyez dans ce même jour, lorsque le service divin est fini, le peuple inonder les places, les promenades publiques, se porter en foule vers les fauxbourgs, vers les villages des environs, où mille tavernes sont préparées pour le recevoir : par tout vous entendez des chansons, des instrumens ; par-tout vos regards rencontrent des danses gaies & animées. C'est un spectacle vraiment touchant de voir un artisan s'acheminer vers les *guinguettes* : d'un de ses bras il soutient sa femme, qui est revêtue de sa meilleure robe, l'autre lui sert à porter le plus jeune de ses enfans, tandis que celui



qui est déjà en état de marcher, s'attache à la main de sa mère & s'efforce de la suivre: toute cette famille va se réjouir ensemble. Si le vin excite quelques querelles, les femmes les apaisent; elles empêchent même les excès de boisson, auxquels les hommes ne sont que trop sujets: on boit, on danse en famille, & cette heureuse journée se prolonge souvent dans la nuit, & finit toujours trop tôt. En Amérique, c'est tout différent; comme il n'y a que de l'oisiveté sans jeu ni danse, les sexes se séparent; les femmes ne sachant plus que faire d'une parure qui n'a brillée qu'au *Meeting* (1), tombent dans un triste désœuvrement, auquel les discours frivoles & la médisance peuvent seuls faire quelque diversion; tandis que les hommes, ennuyés d'avoir lu la Bible à leurs enfans, se rassemblent autour d'un *bowl* que la joie n'a pu préparer, & au fond duquel ils ne peuvent trouver qu'une stupide ivresse.

---

(1) Nom qu'on donne en Amérique aux églises; il veut dire, lieu d'assemblée.

Je ne fais, Monsieur, si le principe suivant est d'un Philosophe ou seulement d'un François; mais je crois que tout amusement qui sépare les hommes d'avec les femmes, est contraire au bien de la société, est propre à rendre les uns grossiers & les autres maussades, enfin à détruire la sensibilité dont la nature a placé la source dans le commerce des deux sexes.

Pesez, Monsieur, ces réflexions, qui ne sont peut-être pas si frivoles qu'elles le paroissent. Le bonheur n'est composé que de jouissances; or, les Dimanches sont la septieme partie de notre vie, & si vous en défalquez pour le peuple les jours de travail forcé, vous verrez qu'ils sont plus de la moitié de notre bon tems. Faites en donc des jours heureux, donnez-les à l'Amérique, & vous lui aurez fait un présent inestimable.

Ces observations sur le Sabbath, sur ce jour de repos qui succede au travail, semblent m'avertir que le mien est fini. Puisse-t-il ne vous avoir pas paru plus long qu'à moi, & puissiez-vous, après m'avoir donné quelques momens

d'attention, ne pas sentir trop vivement le besoin de cette dissipation que je viens de préconiser ! Reconnoissez du moins, Monsieur, dans ce foible essai, mon dévouement à vos volontés, & le sincere attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

*A bord de la frégate l'Émeraude dans la baie  
de Chesapeak, le 12 Janvier 1783.*



---

## DESCRIPTION DU PONT - NATUREL,

*Appellé en Virginie Rocki Bridge*

---

A MON retour de mon voyage dans la Haute Virginie, il me restoit le regret de n'avoir pu prendre régulièrement les dimensions du Pont-Naturel. Je desirois qu'un homme, qui fût à la fois Dessinateur & Géomètre, entreprit le voyage des Apalaches pour ce seul objet, & qu'il partît muni des instrumens nécessaires pour le bien remplir. Personne n'en étoit plus capable que M. le Baron de Turpin, Capitaine dans le Corps royal du Génie. Il réunit en effet à toutes les connoissances, qui sont portées à un si haut point dans le Corps auquel il appartient, le talent de dessiner avec autant de facilité que de précision ; il avoit de plus assez d'habitude de la langue angloise, pour pouvoir se passer d'interprète. Je proposai donc à M. le Comte de Rochambeau de le charger de cette commission, dont j'étois sûr qu'ils s'acquitteroit avec plaisir. Ce Gé-

néral trouva que ce seroit un nouveau service à rendre aux Américains, que de faire connoître une des merveilles qui illustrent leur patrie, & qu'il seroit même assez piquant de voir que les François auroient été les premiers à en donner une idée précise & un plan exact (1). M. le Baron de Turpin partit donc au commencement de Mai, & au bout de trois semaines, il me rapporta cinq plans, dont trois ont été gravés & sont joints à cet ouvrage. Deux de ces plans offrent des perspectives prises des deux côtés du Pont-Naturel, & du fond de la vallée sur laquelle il s'élève : la troisième est prise à vol d'oiseau, & représente une partie du pays dans lequel il se trouve. Les deux autres n'offrant que des coupes supposées de ce pont, aux endroits

---

(1) Un objet aussi intéressant n'avoit pu échapper à la curiosité & aux observations de M. Jefferson ; il avoit mesuré la hauteur & la largeur du Pont-Naturel, & il en a fait mention dans un excellent Mémoire, qu'il a composé en 1781, & dont il a fait imprimer l'année passée quelques exemplaires, sous le titre modeste de *Notes sur la Virginie*, ou plutôt sans aucun titre, car cet ouvrage n'a pas été rendu public. Nous espérons cependant que les documens précieux, tant sur la physique, que, sur la politique que cet ouvrage renferme, ne seront pas perdus pour le Public. Un homme de Lettres connu en a fait usage, & nous recommandons la lecture d'un ouvrage, qui va paroître sous le titre d'*Observations sur la Virginie*.



où il tient au rivage, & qu'on peut considérer comme ses culérs, je n'ai pas jugé à propos de les faire graver, pour ne pas multiplier les planches qu'on est forcé de joindre à cet ouvrage. Quant aux dimensions, voici celles que M. de Turpin m'a données.

» Le Pont-Naturel forme une voûte de quinze toises de longueur, de l'espece de celles que l'on nomme *corne de vache*: la corde de cette voûte est de dix sept toises à la tête d'*Amont*, & de neuf à celle d'*Aval*, & l'arc droit est une demi-ellipse si applatie, que le petit axe n'est pas un douzieme du grand. Le massif de roc & de pierre qui charge cette voûte est de 49 pieds sur la clef du grand ceintre, & de 37 sur celle du petit; & comme on trouve à peu près la même différence dans le nivellement de la colline, on peut croire que la voûte est de niveau sur toute la longueur de la clef. Il n'est pas inutile d'observer que le roc vif se continue sur toute l'épaisseur de la voûte, & que du côté opposé, elle n'a que 25 pieds de large dans sa plus grande largeur, & va toujours en se retrécissant.

Toute la voûte ne semble faire qu'une seule & même pierre, car les especes de joints que l'on remarque à la tête d'*Amont* font l'effet d'un coup de tonnerre, qui

frappa cette partie en 1779 ; l'autre tête n'a pas la moindre veine, & l'intrados est si uni, que les martinetts, qui voltigent autour en grand nombre, ne peuvent s'y attacher (1). Les culées, qui ont un petit talus, sont très entières : & sans être planes, ont tout le poli qu'un courant d'eau donneroit à une pierre brute au bout d'un certain tems. Les quatre rochers adjacens aux culées paroissent être de la plus parfaite homogénéité & avoir un très petit talus. Les deux rochers de la rive droite du ruisseau ont 200 pieds d'élévation au-dessus de l'eau, l'intrados de la voûte 150, & les deux rochers de la rive gauche 180 ».

Si l'on considère ce Pont comme simplement pittoresque, on est frappé de la majesté avec laquelle il se présente dans le vallon. Les chênes blancs qui croissent sur son sol, semblent porter leur cime jusque dans les nues, tandis que les mêmes arbres qui croissent le long du ruisseau, ne paroissent que comme des arbrustes. Quant au Naturaliste, il doit se contenter des observations qui peuvent conduire un Philosophe plus hardi à former quelque conjecture apparente sur l'origine de cette masse extraordinaire ».

---

(1) Voyez à la fin de cet article, la note, qui a été trouvée trop longue pour être imprimée sous le texte.

Dans toutes les parties de la voûte & de ses pieds-droits, on a pris des morceaux cubiques de 3 ou 4 lignes de dimension; ou les a mis successivement dans la même eau-forte; les premiers se sont dissous en moins d'une demi-heure; les autres en ont employé davantage, mais on doit attribuer cet effet à l'affoiblissement de l'eau, qui perdoit de son activité à mesure qu'elle étoit saturée ».

On voit que ces roches étant de nature calcaire, excluent toute idée de volcan, qui d'ailleurs ne pourroit cadrer avec la forme du Pont & de toutes les parties adjacentes. Si l'on veut que la voûte étonnante qu'il forme soit l'effet d'un courant d'eau, il faudra alors supposer que ce courant ait eu la force d'entraîner & de porter très loin un massif de 5000 toises cubes, car il ne reste sur la place aucun vestige de cette opération. Les blocs que l'on trouve sous la voûte & un peu au dessous, ont leur place antérieure encore marquée sur les pendans collatéraux du côté d'Aval, & ne proviennent d'aucune autre démolition que du Pont même qu'on dit avoir été d'un tiers plus large ».

Le recreusement de 8 à dix pouces, formé dans le pied droit de la rive gauche du ruisseau, sous la naissance de l'arc, le rallonge dans la forme d'un bec

de corbin. Cette dégradation, & quelques autres parties soufflées, font préfumer que cet édifice surprenant deviendra un jour la victime du tems, qui en a détruit tant d'autres ».

Telles sont les observations que M. le Baron de Turpin a rapportées, & qu'il a bien voulu me remettre. Comme on peut compter sur leur exactitude; peut-être suffiroit-il de les transcrire ici, & de laisser la pensée du Lecteur s'exercer à son gré sur les causes qui ont pu produire cette espece de prodige. C'étoit le parti que j'avois pris, lorsque, livré à mes propres forces, dont j'avois une juste défiance, j'écrivois à Williamsburg, & j'écrivois pour moi seul, le Journal du voyage que je venois de faire. Cependant un Ouvrage espagnol qui me tomba entre les mains, commença à me confirmer dans l'opinion que j'avois conçue d'abord, que c'étoit au travail seul des eaux qu'on devoit la magnifique construction du Pont-Naturel. L'opinion de M. le Comte de Buffon, que j'ai consulté depuis, ne m'a plus laissé aucun doute. Ses sublimes conceptions sur les époques de la nature auroient dû suffire pour me mettre sur la voie; mais le disciple qui sait se rendre justice, est timide, même dans l'application qu'il fait des principes de son maître. Cependant

quiconque a voyagé en Amérique, devient un témoin qui a droit de déposer en faveur du génie, dont les oracles ne trouvent souvent que trop de contradicteurs. S'il falloit justifier ce que les Montaigne, les Hume, les Voltaire ont dit sur les funestes effets produits autrefois par la superstition, l'ignorance & le préjugé, on pourroit encore, en parcourant l'Europe, trouver des peuples qui nous offriroient l'image de ce que nous étions il y a 300 ans, des nations qui sont, pour ainsi dire, contemporaines des siècles passés, & la vérité des faits historiques nous seroit démontrée par ceux dont nous serions témoins. Il en est de même de l'Amérique, pour les époques de la nature & pour tous les documens de l'Histoire naturelle. En parcourant cette partie du monde, on se croit reculé d'une époque entière: les parties basses, les plaines sont arrosées par de si grandes rivières, & tellement entrecoupées de creeks; les côtes sont si fréquemment découpées par des golfes, par des bras de mer, qui semblent conduire les flots jusqu'au sein des terres & aux pieds des montagnes, qu'on ne peut se refuser à la persuasion que toute cette partie du continent est de nouvelle création, & le simple produit d'un atterrissement successif. D'un autre côté, si l'on observe que toutes les hautes

montagnes forment de longues chaînes paralelles entr'elles , & presque toujours dans la direction nord & sud ; que la plus grande partie des rivières qui se jettent dans l'Océan , prennent leur origine dans les vallées étroites qui séparent ces montagnes , & qu'après en avoir suivi la direction dans un long espace , elles tournent tout à coup vers l'est , percent les montagnes & gagnent ensuite la mer en acquérant une largeur considérable ; on se croira , si non contemporain , du moins très voisin de cette époque de la nature , où les eaux rassemblées à une hauteur extraordinaire , dans des vallées sans issues , cherchoient à rompre leurs digues , & étoient encore incertaines des moyens qu'elles prendroient pour s'échapper ; on sera porté à croire que le mouvement de la terre sur son axe , ou les vents d'ouest qui , dans l'Amérique septentrionale , correspondent aux vents alisés des tropiques & en font peut-être l'effet , ont enfin déterminé le mouvement des eaux vers les parties de l'est. Alors il a pu arriver , de deux choses l'une : ou les eaux ayant excédé la hauteur des sommets moins élevés qui s'opposoient à leur passage , ont formé des especes de goutières par lesquelles le trop plein se fera échappé ; ou , ne pouvant atteindre à la hauteur de ces montagnes ; elles au-

ront trouvé dans leur masse même quelque parties plus molles, qu'elles auront d'abord aminées, & qu'elles auront ensuite percées tout-à-fait. Dans le premier cas si la pente a été très escarpée, & la roche qui leur a servi de radier s'est trouvée très dure, elles auront formé une cataracte : mais si le talus a été moins rapide, si le sol a été moins compacte. les eaux auront non seulement creusé la gouttière qui leur servoit de passage, mais éboulé & entraîné les terres, dont elles auront formé de longs glaciis, qui se feront ensuite perdus dans les plaines. C'est ainsi que la rivière d'Hudson, la Delaware, le Patowmak, la rivière de James, & bien d'autres, se sont ouvert un chemin à la mer, en perçant les montagnes sous des angles plus ou moins approchant de l'angle droit, & formant des vallées plus ou moins spacieuses. Dans le second cas, les eaux n'ayant pu percer les montagnes qu'au dessous de leur sommet, elles ont dû laisser au dessus d'elles une espèce de calotte, une arche semblable à celle du Pont-Naturel. Mais combien de chances pour qu'au bout d'un certain tems ces arches finissent par s'ébouler, surtout lorsque le lit des rivières s'étant de plus en plus approfondi, elles ont acquis une trop grande portée, & ont ainsi perdu leur appui.

Doutons-nous encore de la vraisemblance de cette hypothèse ; voulons-nous des indices plus apparens , des traces plus évidentes du travail des eaux , continuons de voyager en Amérique ; allons dans le voisinage de l'Ohio , sur les bords de la rivière de Kentuke ; voici ce que nous pourrons y observer , ou plutôt ce qu'a écrit le récent Historien de ce pays , « Parmi » les curiosités naturelles de ce territoire , les bords » tortueux , ou plutôt les précipices de Kentuke & de » la rivière Diek , méritent le premier rang. Les » yeux étonnés y voient presque par-tout 3 ou 400 » pieds d'une roche calcaire , coupée à pic ; dans » quelques endroits un beau marbre blanc , curieu- » sement façonné en arches , ou en colonnes , ou en » tassé sur une belle pierre à bâtir. Ces précipices , » comme je l'ai déjà observé , ressemblent aux côtés » d'une tranchée profonde ou d'un canal , la terre au- » dessus étant unie , excepté aux endroits où les ruif- » seaux se jettent , & couronnées de bosquets de cèdres » rouges. On ne peut traverser cette rivière que dans » certains lieux , l'un des plus remarquables en admiration : » c'est un grand chemin pratiqué par les Indiens , & » assez large pour des chariots , d'une pente douce , » depuis la source jusqu'au bas de l'éminence très



» grande & escarpée, fort près de la rivière, au dessus  
 » de Lees-Town ».

Mais consultons Don Joseph d'Ulloa, déjà si célèbre par ses voyages; c'est l'Auteur du Livre espagnol dont j'ai parlé plus haut: ce Livre a pour titre. *Noticias americanas*. L'auteur y donne des descriptions très curieuses & très détaillées de toute l'Amérique espagnole. Dans l'article que nous allons traduire, il commence par faire remarquer une différence très sensible entre les montagnes qui sont situées dans l'Amérique, sous la zone torride, & celles qu'on voit dans les autres parties du monde: en effet, quoique la hauteur de ces dernières soit souvent très considérable, comme le terrain s'élève graduellement, & que leurs sommets réunis forment de vastes contrées, ceux qui les habitent peuvent ignorer à quelle élévation ils se trouvent relativement au niveau de la mer; au lieu que celles de l'Amérique étant partagées, & pour ainsi dire, fendues dans toute leur hauteur, donnent sans cesse l'idée, & même la mesure de leur prodigieuse élévation. « Dans cette partie du monde, ajoute-t-il, la terre est entrecoupée de profondes tranchées (*quebradas*) d'une largeur très considérable, puisque ce sont elles qui séparent les montagnes les unes

des autres ; & que dans leur partie supérieure , elles ont souvent plus de deux lieues d'ouverture. Cet espace se resserre suivant qu'elles sont plus ou moins profondes ; & c'est dans le fond de ces especes de vallées que coulent les rivières , lesquelles en occupent presque régulièrement le milieu , laissant de chaque côté des terrains unis de la même étendue. Ce qu'il y a de plus remarquable , c'est que les angles , ou sinuosités que forment ces rivières , correspondent parfaitement à celles qu'on observe à droite & à gauche dans les parois des montagnes ; de sorte que si l'on pouvoit rapprocher tout-à-coup les deux côtés de ces vallées , on auroit une masse solide , sans aucune interruption. Les rivières poursuivent leur chemin dans ces encaissemens , jusqu'à ce qu'elles parviennent à la plaine , & de là à l'Océan. Dans cette dernière partie de leur carrière , leur lit est peu profond , & leur fond ne s'éloigne pas du niveau de la mer. Ainsi l'on peut dire qu'en général , plus les montagnes des Cordillieres sont élevées , plus le lit des rivières qui coulent dans leurs vallées est profond ».

Dans la province d'*Angaraes* , parmi les jeux de la nature dont ces contrées abondent , on peut en observer un qui mérite une attention particulière, Cette

province qui dépend du gouvernement de *Guanca-velica*, est divisée en plusieurs départemens: dans un de ces départemens appelé *Conaica*, se trouve le petit village de *Vinas*, lequel est situé à neuf lieues de *Conaica*. Vers le milieu de cette distance, s'élève une montagne connue sous le nom de *Corosunta*: lorsqu'on est parvenu au pied de cette montagne, on entre dans une fente, ou si l'on veut, une ouverture, à travers laquelle coule le ruisseau de *Ckapllancas*; ce ruisseau s'engage dans un encaissement dont la largeur est de vingt à vingt-cinq pieds, & la hauteur de plus de quarante; sans que la partie supérieure soit sensiblement plus évasée que la partie inférieure. C'est cette ouverture, dont le ruisseau occupe souvent toute la largeur, qui fait la seule communication qui existe entre *Vinas* & *Conaica*. On ne peut traverser la rivière que dans les endroits où, comme nous l'avons dit, l'ouverture a vingt pieds de large, & on est obligé de la traverser neuf fois, profitant des endroits où elle s'éloigne un peu du rocher; ce qui ne se rencontre que dans ceux où elle forme quelques sinuosités; car lorsque son cours est direct, elle remplit exactement l'ouverture à travers laquelle elle passe. Cette tranchée est taillée dans la roche vive, & avec

tant de régularité, que dans toute sa hauteur, les parties saillantes d'un côté, correspondent parfaitement aux parties rentrantes de l'autre; de sorte qu'on la pourroit prendre pour un canal qu'on auroit fait pour l'écoulement des eaux, & qu'on auroit creusé avec une symétrie si parfaite que les deux côtés pourroient s'appliquer exactement l'un sur l'autre, sans laisser le moindre vuide entr'eux. Il n'y a aucun danger à pratiquer ce chemin; en effet, la roche est trop solide pour qu'aucun éboulement soit à craindre, & la petite rivière n'est pas assez rapide pour compromettre les bateaux: cependant il est difficile de se défendre d'un sentiment de terreur, lorsqu'on se voit engagé dans cette étroite ouverture, dont les deux côtés, par leur parfaite correspondance, présentent l'idée d'une boîte entrouverte pour un moment, & toujours prête à se refermer ».

La cavité que nous venons de décrire mérite d'autant plus notre observation, qu'on peut la regarder comme un modele, ou un exemplaire de ce qu'ont été les vallées des Cordillieres, lorsque dans le principe, elles n'excédoient pas la profondeur de celles-ci; car alors leurs parois, qui offrent maintenant une légère pente, étoient sans doute taillés à pic, & ce n'est

qu'après que les eaux les ont eu creusés à une grande profondeur, que les parties supérieures se trouvant avoir une trop grande portée, se sont successivement éboulées. Cette analogie est même confirmée par la dégradation qu'on peut observer dans l'encaissement formé par le *Chapllancas*; dégradation occasionnée par l'effet lent & successif des pluies, de la gelée, & des gersures causées par le soleil, mais qui sont moins sensibles là qu'ailleurs, parce que la roche y est plus dure, plus solide & plus continue, n'étant interrompue par aucune couche de terre, ni par d'autres matières faciles à se dissoudre ou à s'ébouler. Tout doit donc porter à conclure que les eaux seules ont creusé ce canal dans la forme qu'il conserve aujourd'hui; & aussi, qu'elles en augmenteront encore la profondeur, puisqu'on sait que le tems seul suffit pour réduire les pierres les plus dures à un sable fin & presque imperceptible, & qu'on reconnoit déjà ce progrès, soit dans les petits fragmens de pierres qu'on voit au fond de la rivière, soit dans ceux qu'elle porte dans la plaine, lorsque trouvant un terrain plus étendu, elle commence à s'élargir ».

Que l'on attribue l'origine de ce canal au frottement des eaux qui l'ont approfondi successivement;

ou que l'on suppose qu'un tremblement de terre ait ouvert la montagne de manière à offrir un nouveau chemin à cette rivière qui avoit précédemment une autre direction ; il reste toujours certain , qu'une pareille ouverture ne peut avoir existé dans l'époque qui a succédé immédiatement au déluge. Il en est de même des plus grands encaissemens de ce genre, qui sont connus sous le nom de *Quebradas* , & qu'on rencontre fréquemment dans toute la haute partie de l'Amérique méridionale. Il est évident qu'il ont été formés pareillement par le travail des eaux ; car d'un côté , on fait que la rapidité de leur courant est capable d'arracher des pierres d'une grandeur extraordinaire ; & de l'autre , on a des preuves manifestes de l'effort continuel que ces eaux font pour approfondir leur lit ; effort dont on reconnoît la trace dans les immenses blocs qu'elles ont taillés en forme de dez ou de cubes, toutes les fois que les roches leur ont opposé trop de résistance pour qu'elles pussent diviser & déblayer toute l'étendue du fond sur lequel elles exerçoient leur activité. Dans la rivière d'*Isuchaca* , près du village qui porte le même nom , on voit une grande masse de pierre , dont la figure est régulièrement quarrée , & dont chaque côté peut avoir trente-

cing  
elle  
nive  
ainsi  
men  
rég  
aien  
que  
ché  
fan  
qu'  
que  
plu  
que  
fée  
dél  
pou  
elle  
cho  
ren  
se  
mo  
de  
pie

cinq ou quarante pieds. Lorsque les eaux sont basses elle s'élève de vingt-cinq pieds au-dessus de leur niveau. Mais pour ces grandes masses cubiques, ainsi que d'autres plus petites, qu'on trouve fréquemment dans le lit des rivières & qui sont toutes taillées régulièrement, quoique dans des formes différentes, aient pu se trouver ainsi façonnées, il faut supposer que les eaux ont successivement déchiré & arraché les autres roches qui les entouraient, les laissant ainsi seules & isolées, & sous la forme qu'elles ont maintenant; mais seulement jusqu'à ce que le lit des rivières s'approfondissant de plus en plus, les eaux rencontrent dans leurs basses quelques veines de terre ou de toute autre matière aisée à dissoudre; car alors elles les mineront, & les défenchasseront, pour ainsi dire, de manière qu'elles pourront un jour les déplacer & les entraîner avec elles. Une fois mises en mouvement, ces masses iront choquer, ou les roches du rivage, ou celles qu'elles rencontreront dans le lit même de la rivière; & alors, se brisant & se réduisant en différentes masses de moindre grosseur; elles seront charriées avec plus de facilité. Telle est sans doute l'origine de toutes ces pierres qu'on voit sous les eaux ou sur le rivage, dont

les unes sont très petites, & les autres si énormes, que nul effort humain ne pourroit les ébranler. Quant à la profondeur extraordinaire de ces *Quebradas* ou vallées, un exemple suffira pour en donner une idée. La ville de *Guancavelica* a été bâtie dans une vallée formée par différentes chaînes de montagnes; le baromètre s'y maintient à 18 pouces une ligne & demie; (ce terme moyen a été pris entre 18 pouces un quart & 18 pouces un tiers, qui forment les plus grandes différences que le baromètre y éprouve); suivant cette hauteur du mercure, l'élévation au dessus du niveau de la mer doit être de 1949 toises. Au sommet de la montagne, où se trouve la mine d'*Afoguès*, lieu qui est encore habitable, & qui est lui même aussi soumis à d'autres sommets voisins, que la ville de *Guancavelica* lui est inférieure, le mercure ne monte qu'à 16 pouces juste, ce qui donne 2337 toises au dessus du niveau de la mer, & à peu près 500 toises pour la profondeur de la *Quebrada*, ou vallée de *Guancavelica*, laquelle ne paroît être autre chose que le lit approfondi de la rivière qu'on voit actuellement couler dans son sein ».

Après tant d'observations sur le travail extraordinaire des eaux & sur les effets étonnans qui en résultent, ne sommes nous pas fondés à supposer que  
le



le Pont-Naturel est encore leur ouvrage , & ne devons nous pas le regarder comme une espèce de *Quebrada* ? Lorsque les vallées des Apalaches n'étoient que de grands lacs , où les eaux étoient retenues prisonnières , la petite vallée dont il traverse la profondeur a pu former un réservoir particulier , où les eaux se seront conservées , même après que celles des plus grandes vallées se seront échappées. La masse du rocher dans laquelle a été creusé le Pont-Naturel , leur aura servi de barrière ; mais , soit que leur hauteur n'ait pas atteint le sommet du rocher , soit qu'elles aient trouvé plus de facilité à miner sa partie inférieure , elles auront laissé subsister l'immense calote qui en forme la voûte , telle que nous la voyons à présent. Il seroit inutile & peut être téméraire , de vouloir expliquer en détail comment la courbure de cette voûte a été si régulièrement dessinée ; mais la cause une fois connue , tous les effets , quelque variés & quelque étonnans qu'ils soient , doivent également lui être attribués. D'ailleurs , on peut observer que le plus grand arc de cette voûte se trouve correspondre à l'angle que forme le vallon dans cet endroit : de sorte que le rocher paroît avoir été d'autant plus creusé , que l'effort des eaux a été plus considérable. Quoi qu'il

en soit, nous laissons chacun libre de former telle conjecture qu'il lui plaira ; & comme il a été dit plus haut, notre dessein a été bien moins d'expliquer ce prodige de la nature, que de le décrire avec assez d'exactitude pour mettre les Savans à portée d'en juger ( 1 ).

---

(1) Ceux qui voudront se former une idée exacte du Pont-Naturel, ne doivent pas juger du terre-plein de ce Pont, par l'aspect que présentent ses parois dans les deux perspectives qu'on a gravées. Le terrain sur lequel passent les voyageurs est presque uni ; mais les espèces de parapets que forment les roches ne le sont pas : d'ailleurs leur pente se trouve encore exagérée par un effet d'optique, les perspectives ayant été prises des rives du ruisseau, & fort près du Pont.



riv  
Av  
d'a  
ver  
plus  
mai  
autr  
& a  
dans  
J  
pelle  
part  
été  
moir  
d'un  
(ma  
  
(  
éparg  
n'obse  
que le  
qu'il a  
allema

## NOTE.

QUE QUE le printems fût déjà avancé lorsque j'arrivai au Pont-Naturel, puisque nous étions alors au 20 Avril, je ne me rappelle pas d'y avoir vu d'hirondelles d'aucune espèce. M. le Baron de Turpin ne le visita que vers le 15 de Mai: alors les martinets, qui paroissent plus tard que les hirondelles, avoient eu le tems d'arriver; mais j'ai lieu de croire que l'oiseau qu'il désigne ici, n'est autre que celui qu'on appelle *hirondelle à croupion blanc*, & auquel on donne improprement le nom de *martinet* dans quelques provinces du royaume.

Je saisirai cette occasion d'observer que l'oiseau, appelé en Amérique *martin* (martinet) est une espèce particulière, qui n'est pas connue en Europe, & qui n'a été bien décrite nulle part, pas même dans Catesby, du moins, si c'est celui qu'il a en vue, lorsqu'il fait mention d'un martinet de la Caroline, qu'il nomme *purple martin* (martinet couleur de Pourpre) (1). Malheureusement je

---

(1) *Peter Kalms*, voyageur suédois, qui n'a certainement pas épargné les détails, ne parle que très succinctement de cet oiseau: il n'observe pas même que la femelle n'est pas de la même couleur que le mâle, & il paroît le confondre avec le martinet européen, qu'il appelle *martinet anglois*. Voyez tome III, page 113, édition allemande.

ne me trouve gueres en état d'y suppléer. Plusieurs raisons m'ont empêché de profiter de mon séjour en Amérique pour me livrer aux observations que le très petit nombre de connoissances que j'ai acquises sur l'histoire naturelle m'auroit permis de faire. En effet, le peu de place qu'il restoit aux Officiers, & même aux Officiers-Généraux, pour transporter leurs effets, lors de notre départ d'Europe, ne m'avoit pas permis d'emporter d'autres livres que ceux qui m'étoient nécessaires pour la connoissance Politique & militaire du continent où j'allois faire la guerre, & je ne me sentoie pas assez fort pour travailler de mémoire & d'après mes propres idées; d'ailleurs, je m'étois persuadé mal-à-propos que tout avoit été su & écrit sur un pays aussi connu & aussi fréquenté que l'étoit dès lors l'Amérique Septentrionale. Je m'apperçus trop tard que je m'étois trompé, & le peu de succès des efforts que j'ai faits depuis pour tirer quelque parti, soit de ma propre curiosité, soit des connoissances de quelques personnes que j'ai employées, m'a convaincu que ce seroit encore au moment présent une chose très utile, que d'envoyer en Amérique une petite caravanne composée de Naturalistes, de Géographes & de Dessinateurs. En attendant que ce projet, qui a déjà été proposé, puisse s'exécuter, je vais rendre compte ici de quelques observations, que j'ai faites sur le *martin*, ou martinet d'Amérique.

Cet oiseau diffère de notre martinet européen par sa

for  
en  
de  
par  
leu  
mar  
que  
ven  
qu'  
cor  
not  
oise  
ils  
de  
pou  
la  
Les  
por  
son  
qu'i  
dan  
& p  
qu'i  
Ces  
adr  
est

forme, par sa couleur, & par ses mœurs : par sa forme, en ce qu'il a le corps assez gros & semblable à celui de plusieurs autres oiseaux d'espèces différentes, tels, par exemple, que le merle & le sanfonnet : par sa couleur, parce que si le mâle est tout noir comme les autres martinets, la femelle est d'un gris cendré, un peu plus clair que celui de notre merle femelle, tandis que sa gorge & son ventre sont d'un blanc sale & mêlé ; par ses mœurs, en ce qu'au lieu d'être farouche comme notre martinet, il est encore plus familier & plus domestique, s'il est possible, que notre hirondelle de cheminée. Les Américains ont pour ces oiseaux un respect presque superstitieux ; non seulement ils leur préparent au commencement du printemps des pots de terre semblables à ceux que nous fixons dans nos murs pour attirer les moineaux, mais ils suspendent dessous la saillie du toit, de petites cages pour les faire nicher. Les plus crédules des Américains disent que ces oiseaux portent bonheur aux maisons qu'ils visitent ; les plus raisonnables pensent qu'ils sont utiles, non seulement parce qu'ils détruisent les mouches dont on est incommodé dans l'été, mais parce qu'ils réussissent par leur hardiesse & par leurs cris, à éloigner les oiseaux de proie, lorsqu'ils viennent attaquer la volaille dans les basse-cours. Ces animaux sont si familiers, que pour peu qu'on fût adroit, on pourroit les prendre avec la main, leur chant est très éloigné du cri désagréable de notre martinet,

il ressemble plutôt à celui des hirondelles de cheminée, mais il est beaucoup plus mélodieux. Je ne les ai vus qu'en liberté; car j'avoue qu'ayant résolu cent fois d'en tuer au moins un ou deux, afin de les examiner de plus près; je n'en ai jamais eu le courage, tant j'ai respecté la douce hospitalité qu'on leur offre & qu'ils reçoivent avec la même confiance.

Je ne sais pourquoi Catesby donne à cet oiseau le nom de *martinet couleur de pourpre*; car je n'ai jamais observé que ses plumes offrisent la moindre nuance de cette couleur; celles du mâle sont du plus beau noir, &, comme nous l'avons dit, celles de la femelle sont d'un gris cendré sur le dos, & sur le ventre d'un blanc mêlé de gris. Si ce martinet n'étoit pas un oiseau de passage, & un oiseau qui, comme tous ceux de son espèce, doit voyager très rapidement, il seroit assez vraisemblable qu'en s'approchant des tropiques, il prit une couleur purpurine. On remarque en effet des différences sensibles dans la manière dont les oiseaux appartenants à la même espèce, sont colorés suivant qu'ils approchent plus ou moins des tropiques ou de la ligne équinoxiale. Les oiseaux-mouches, qu'on voit en Virginie, & qui vont même jusqu'en Pensilvanie & dans les Jerseys, sont d'une couleur grise & leur gorge seule brille des couleurs du rubis, tandis que ceux de la Guyanne & du Brésil offrent dans toutes leurs plumes, l'éclat dont la nature n'a décoré les autres

que dans une petite partie de leurs vêtemens. Nulle espèce n'offriroit plus d'exemples de cette progression dans l'éclat & l'intensité des couleurs que celle des étourneaux, si ces oiseaux n'étoient pas voyageurs, & si on pouvoit savoir au juste de quel pays viennent les différens essaims qu'on voit arriver au printems. La plus belle variété de cette espèce est l'étourneau noir, appelé *black bird* en Amérique: lorsqu'il est posé, il paroît être tout noir; mais il porte au pli de l'aile plusieurs plumes d'un rouge très vif & cependant nuancé, qui ne peut être comparé qu'à l'escarboucle; de sorte que lorsqu'il prend son vol, ses couleurs brillantes produisent un effet d'autant plus agréable, qu'il est plus inattendu. Une autre variété suit immédiatement, c'est celle des étourneaux de couleur grisâtre; ceux-ci portent aussi plusieurs plumes rouges, mais en moins grand nombre, & d'un rouge moins vif: une troisième est d'une couleur brune tirant sur le rouge, à-peu-près comme la poule faisanne; elle a encore au pli de l'aile trois plumes absolument rouges, mais d'un rouge triste & sans éclat; enfin une quatrième variété seroit absolument semblable à notre étourneau européen, si elle n'avoit pas encore au pli de l'aile deux ou trois plumes rougeâtres, qui semblent attester son origine américaine, & qu'on pourroit regarder comme les paremens d'un uniforme qui n'est pas complet, mais qui suffit pour montrer à quelle armée cette légion appartient.

Il y a tout lieu de croire que si on pouvoit favoir d'où viennent ces oiseaux, qui ne paroissent qu'au commencement du printems, dans toute l'Amérique septentrionale, & même en Virginie & en Caroline, on s'assureroit que le plus ou moins d'éclat de leurs plumes est dû à la plus ou moins grande latitude du pays qu'ils habitent pendant l'hiver. On lit dans l'Histoire naturelle que l'étourneau n'est pas un oiseau de passage, cela peut être vrai des étourneaux européens, mais je puis assurer que depuis Boston jusqu'à la baye de Chesapeake, je ne les ai vus arriver qu'à la fin de l'hiver.

Je n'ai pas fait mention d'une espece d'étourneau dont il n'est pas parlé dans l'Histoire naturelle, mais qu'on voit au Cabinet du Roi, & qui est décrit par Catesby; c'est pourtant par là que j'aurois dû commencer, puisque c'est elle qui m'a conduit à cette longue digression. On l'appelle en Amérique *étourneau corneille*, *starling crow*. Cet oiseau est beaucoup plus grand que les autres étourneaux; & quand on considère son bec, on est tenté de le confondre avec le choucas; mais il est bien sûr que c'est un véritable étourneau: il en a le cri & les mœurs; il vit dans les marais, & se mêle avec toutes les variétés d'étourneaux dont j'ai parlé. Sa couleur est d'un noir mêlé & changeant, qui offre, suivant qu'il est éclairé, des nuances bleuâtres & purpurines; or il seroit assez vraisemblable



que les oiseaux dont la couleur est originairement noire, dussent acquérir par le voisinage du soleil, ces nuances, ou bleues, ou purpurines, que l'on remarque dans l'*étourneau corneille*; & dans ce cas, il seroit possible que le martinet couleur de pourpre, dont parle Catesby, existât dans la Caroline du sud, quoique je ne l'aie jamais vu en Virginie: mais il resteroit toujours à expliquer pourquoi ce martinet, dont l'origine seroit plus méridionale, n'étendrait pas ses voyages jusqu'en Virginie & en Pensilvanie, car quoique nous ayons dit qu'en Amérique les étourneaux sont des oiseaux de passage, il faut bien distinguer leurs voyages de ceux des hirondelles & des martinets. Il y a grande apparence que les étourneaux se contentent de se retirer pendant l'hiver près des lacs & des rivières, qui se trouvent en abondance entre l'Océan & la mer Pacifique, depuis les 35 jusqu'à 33° degrés de latitude. Il leur suffit, en effet, d'éviter la gelée, qui les empêcheroit de trouver leur subsistance dans les marais; au lieu que les hirondelles doivent s'avancer jusqu'aux endroits où les insectes ailés ne cessent pas de peupler les airs pendant l'hiver. Voici cependant une observation qui mérite toute la confiance possible: M. Flemming, Grand-Juge en Virginie, homme digne de foi, & respectable à tous égards, a assuré à M. Jefferson, qu'un jour d'hiver, tandis qu'il étoit occupé à faire abattre des arbres dans un terrain qu'il vou-

loit ensemençer, il fut fort surpris de voir tomber avec un vieux chêne fendu une grande quantité de martinets, qui s'étoient refugiés & engourdis dans les crevasses de cet arbre, comme font les chauves-souris dans les antres & dans les souterrains. Ce fait, qu'il est difficile de constater, prouve-t-il que les martinets ne voyagent pas comme les cailles & les cigognes; ou seulement, qu'une troupe paresseuse de ces oiseaux, ayant trop différé son départ, s'est trouvée surprise par le froid, & forcée de chercher un asyle pour y passer l'hiver?

Puisque je me suis laissé entraîner ainsi à parler de quelques objets relatifs à l'Histoire naturelle, je ne terminerai pas cette longue note, sans y ajouter encore un article, sur lequel je ne donnerai aucune lumière nouvelle, puisqu'il a été traité par M. le Comte de Buffon; mais où j'aurai du moins la satisfaction de confirmer, par des preuves sans réplique, ce que son génie lui avoit déjà révélé; heureux de trouver à-la-fois l'occasion de rendre un hommage particulier à l'homme le plus illustre de notre siècle, & celle de me glorifier de l'amitié qui nous lie, amitié déjà bien ancienne, puisqu'elle date d'aussi loin que mon admiration pour ses immortels ouvrages. On fait qu'un des articles les plus intéressans de l'Histoire des quadrupèdes, est celui du sarigue, ou de l'opossum. L'observation avoit appris que la femelle de cet animal avoit sous le ventre une espece de poche où elle portoit ses petits;

qu'on ne les voyoit jamais hors de cette poche, que lorsqu'ils étoient en état de courir & de chercher leur nourriture; & que jusqu'à cette époque, ils restoient toujours attachés à la mamelle de leur mère: mais l'ignorance & la crédulité avoient adopté toutes sortes de contes ridicules sur la maniere dont la génération s'opere dans cette espece. J'ai trouvé l'opinion établi en Virginie, même parmi des Médecins, que les petits de l'opossum sortoient du ventre de leur mere par les mamelles. L'extrême petitesse dont ils sont au moment de leur naissance, pouvoit seule accréditer cette opinion, que l'anatomie auroit si aisément démentie, pour peu qu'on eût voulu la consulter. La premiere chose dont je m'occupai pendant l'hiver de 1781 à 1782, fut de me procurer quelques-uns de ces animaux, & de les faire enlever. M. Robillard, premier Chirurgien de notre armée, & l'un des plus habiles Chirurgiens qu'il y ait en France, voulut bien se charger de ce soin. Ayant disséqué un individu mâle & un individu femelle, il trouva les organes de la génération semblables à ceux des autres quadrupedes, à cette seule différence qu'il observa une bifurcation dans le gland du mâle & dans le clitoris de la femelle, & qu'il trouva dans la matrice de celle-ci une espece de cloison ou de mediastin, qui la partageoit en deux départemens, mais sans être assez continue pour que les deux cavités fussent entièrement séparées l'une de l'autre. C'en étoit

déjà assez pour confirmer & pour éclaircir les articles les plus essentiels d'une description que M. d'Aubenton n'avoit pu faire que sur un individu conservé dans l'esprit de vin. Mais M. le Comte de Buffon, qui avoit jugé avec une sagacité vraiment admirable, que la nature, en formant cet animal, avoit procédé d'une manière particulière, & lui avoit donné une faculté de se reproduire, moyenne pour ainsi dire, entre celle des quadrupèdes & celle des oiseaux, afin que la brièveté de la gestation, pût correspondre à la longue incubation qu'ils reçoivent dans la poche où ils sont conservés; M. le Comte de Buffon avoit ajouté: « Personne n'a observé la durée de » la gestation de ces animaux, que nous présumons être » beaucoup plus courte que dans les autres; & comme » c'est un exemple singulier dans la nature que cette ex- » clusion précoce, nous exhortons ceux qui sont à portée » de voir des sarigues vivans dans leur pays natal, de » tâcher de savoir combien les femelles portent de tems, » & combien de tems encore, après la naissance, les pe- » tits restent attachés à la mamelle avant que de s'en sé- » parer. Cette observation, curieuse par elle-même, » pourroit devenir utile, en nous indiquant peut-être » quelque moyen de conserver la vie aux enfans venus » avant le terme. » Ici, l'interprète de la nature, comme il arrive souvent aux drogmanes de l'Asie, avoit été obligé de deviner la pensée de son maître, avant d'essayer de

nous l'exprimer dans un langage intelligible : mais lorsque l'interprète est ministre & confident, il importe peu qu'il traduise ou qu'il parle de lui-même ; ainsi, la seule crainte que j'avois, étoit de ne pouvoir me procurer les moyens qui m'étoient nécessaires pour démontrer aux Américains une vérité dont j'étois déjà persuadé. Il falloit en effet pour y parvenir, que des opifères privés consentissent à s'unir dans cet état de domesticité, ou plutôt d'esclavage ; il falloit que cette union devînt féconde, & que nous puissions en observer les suites. Or personne dans le pays ne s'étoit avisé d'en élever, & nous ne pouvions avoir que ceux que les soldats nous apportent après les avoir attrapés dans les bois. J'en avois eu un chez moi qui étoit déjà devenu très familier ; mais je l'avois envoyé à M. le Comte de Buffon, & j'avois profité du départ de l'*Hermione* ; M. le Comte de la Touche, qui la commandoit, ayant bien voulu se charger de quelques animaux & de quelques autres objets d'Histoire naturelle que je voulois faire passer en Europe. Heureusement que le hazard me servit mieux que n'auroient pu le faire les tentatives les plus multipliées : M. le Chevalier d'Aboville, Brigadier des Armées du Roi, & Commandant de notre Artillerie, mettant à profit le repos dont nous jouissions, employoit à augmenter ses connoissances en physique & en histoire naturelle, les mêmes talens & la même activité qui nous avoient été si utiles pen-

dant la campagne. Il élevoit chez lui plusieurs animaux, & entr'autres un opossum femelle, qui eut le bonheur de concevoir, devenir mere, & élever ses petits dans sa propre maison, & même dans sa propre chambre. Je ne puis mieux faire que de transcrire ici les observations qu'il a écrites, & qu'il a bien voulu me confier.

« L'opossum, dit-il, est plus timide que sarouche, & s'apprivoise très promptement. J'en avois depuis quelque tems un femelle, lorsqu'on m'apporta un mâle. Elle parut, dans les premiers momens, le redouter, & pour éviter toute querelle, j'attachai le nouveau venu dans une boîte auprès de la cheminée. La femelle jouissoit de sa liberté dans ma chambre; elle y avoit une boîte d'où elle ne sortoit que la nuit pour boire, manger & se vider. Le soir du second jour après l'arrivée du mâle, pendant que j'écrivois devant mon feu, je vis la femelle s'avancer doucement vers la boîte où étoit le mâle, rentrer sous mon lit, revenir, retourner, avançant chaque fois un peu plus, s'enhardir enfin jusqu'à entrer dans la boîte du mâle, qui, sur le champ, se jeta sur elle avec tant de précipitation, que l'ayant vu jusques-là très indifférent, je ne le jugeai animé que d'un sentiment de colere. Je la retirai, & le battit. Quelques momens après elle revint à la charge : le mâle l'entendant venir, sortit de sa boîte, & la longueur de sa corde lui permit de la joindre devant le milieu de ma cheminée; il se jeta sur elle avec la même

impénosité, & je vis bien que puisque la femelle ne s'en effrayoit pas, je ne devois pas me mêler de leurs affaires. Elle étoit accroupie; le mâle étoit dessus, les quatre pattes posant à terre, & tous deux dans une parfaite immobilité. Je les considérai ainsi près d'une demi-heure; je passai le doigt entre deux, & m'aperçus qu'il n'y avoit aucune intromission. Ma présence ne paroissoit point du tout les gêner; cependant, pour qu'aucun mouvement ne pût les distraire, je me couchai. Le feu devant lequel je les laissai, les éclairoit: je continuai de les observer de mon lit pendant plus d'une demi-heure, & les vis toujours dans la même immobilité. La mienne m'avoit fait fermer les yeux depuis quelques momens, lorsque la femelle monta sur mon lit; je la caressai, & , passant la main vers la partie postérieure, je la trouvai mouillée, ce qui me fit croire que, malgré les apparences, l'acte de la copulation avoit eu son accomplissement. Je trouvai le lendemain matin des taches sur le plancher, qui en furent une seconde preuve. Mais celle qui acheva de me le confirmer, fut le changement que je ne tardai pas d'apercevoir à la poche de cette femelle. C'étoit le 7 Février que l'accouplement s'étoit fait; dix jours après, je remarquai que le bord de l'orifice de la poche étoit un peu épaissi: cela parut encore plus sensible les jours suivans, & je m'aperçus aussi que la poche s'agrandissoit & que son ouverture étoit plus évasée qu'auparavant. La

nuît du 20 au 21, c'est-à-dire, treize jours après l'accouplement, elle ne sortit de sa boîte qu'assez avant dans la nuit, & seulement pour boire, manger & se vider: elle rentra dans sa boîte aussi-tôt, ce qui fit que je marquai ce jour-là à continuer d'observer le progrès des changemens qui se faisoient à sa poche. Le quatorzieme jour vers le soir, voyant qu'elle ne sortoit pas de sa boîte, j'y passai la main, qu'elle caressa beaucoup, en la léchant & me mordillant très doucement, elle empoignoit mes doigts avec ses petites mains, cherchant à retenir la mienne lorsque je voulois la retirer. Je lui donnai quelques morceaux de viande; elle les mangea en continuant de caresser ma main, & voyant qu'elle ne pouvoit la retenir, elle se détermina à la suivre, & sortit de sa boîte me tenant toujours un doigt. Je n'eus rien de plus pressé que de visiter la poche: le changement que j'y trouvai me fit juger que j'avois beaucoup perdu d'avoir manqué un jour de l'observer, & que j'avois laissé échapper le moment le plus intéressant. Cette poche dont l'ouverture s'évasoit les jours précédens, se trouvoit alors presque fermée, ne présentant plus qu'une petite ouverture ronde au milieu d'un enfoncement semblable à un umbilic. L'orifice en étoit un peu humide; une humeur glaireuse humectoit aussi les poils qui avoisinent l'orifice, commun à l'anus & au vagin. Il me parut que j'aurois encore pu introduire un de mes doigts dans la poche; mais je jugeai  
ne



ne pouvoir le faire qu'en forçant le passage, & risquans d'offenser, peut-être de détruire les embrions délicats qui s'y trouvoient; car je ne doutois plus alors qu'ils n'y fussent. Le quinzième jour, soit que mon impatience eût surmonté la crainte que j'avois de blesser les embrions, soit que l'orifice de la poche fût réellement, comme il me le paroissoit, plus ouvert que la veille, j'y introduisis le doigt, & je sentis au fond de la poche un petit corps rond, que je jugeai du volume à peu près d'un pois. La mere, qui auparavant souffroit assez que je misse les doigts dans sa poche, se tourmentoit beaucoup, & cherchoit à s'échapper; ce qui m'empêcha de faire un examen suffisant pour m'assurer si ce corps étoit sphérique, s'il étoit adhérent, & s'il y en avoit plusieurs, mais il me parut adhérent & placé à un côté de la poche, & j'en conclus qu'il y en avoit un second de l'autre côté. La seizième nuit, elle ne sortit de sa boîte que pour manger, & rentra tout de suite. Le dix-septième jour au soir, elle sortit; je visitai la poche, je sentis deux corps placés au fond, l'un à côté de l'autre, adhérens au corps de la mere; leur volume n'excédoit point celui d'un pois, & autant que je pus, au tact, juger de la forme, elle me parut approcher de celle d'une figue, dont la queue seroit implantée dans une base de la forme d'un segment de sphere, qui offroit des inégalités sous le doigt. Quoique je n'eusse senti que deux corps, je ne doutai point que



cette poche n'en renfermât un plus grand nombre. Le vingt-cinquieme jour après l'accouplement, conséquemment le douzieme du séjour des petits dans la poche, on commençoit à les sentir remuer sous le doigt, & un mois après la seconde époque, on pouvoit les appercevoir en entr'ouvrant la poche avec le doigt. Quinze jours plus tard, elle restoit naturellement assez ouverte pour qu'on pût les voir librement; & au bout de deux mois, la femelle étant couchée, & l'ouverture de la poche étant dans une situation plus lâche que lorsqu'elle marchoit, les petits se trouvoient partie dedans, partie dehors; & on pouvoit les compter aisément: ils étoient au nombre de six, tenant tous à la mere par un canal qui entre dans la gueule du petit, & qu'on ne peut retirer qu'avec effort & avec danger de le faire périr, si cela arrive dans les premiers tems; car alors il ne peut plus reprendre le mamelon; mais lorsqu'il a acquis environ six semaines, il le peut reprendre, ce qu'il ne parvient à faire que par une forte succion, l'ouverture qui se trouve au bout du museau ne pouvant recevoir que le mamelon, qui est long d'environ deux lignes, & de la grosseur de la seconde ou troisieme corde d'un violon. L'opossum a cependant la gueule très fendue; mais tant qu'il doit rester attaché à la mere, la nature a réuni les deux machoires par une membrane, qui se desseche & disparoit lorsque le petit a acquis à peu près trois mois, terme où il commence à manger & à marcher ».

Le nombre des petits varie beaucoup: j'ai vu des femelles qui en avoient dix ou onze, d'autres qui n'en avoient que cinq ou six. Il n'y a jamais plus de mamelons que de petits, & lorsqu'ils sont sevrés, ces mamelons se dessèchent & se détachent comme dans les autres animaux, le cordon umbilical se détache des petits; avec cette différence que ceux-ci conservent la marque de l'endroit où étoit le cordon, & que la femelle de l'opossum ne conserve aucune trace des points où étoient ses mamelons, qui ne sont point, comme dans les autres animaux, placés sur deux lignes parallèles, mais irrégulièrement & comme au hasard. Il paroît qu'ils se forment dans les endroits où les embrions se trouvent toucher le ventre de la mere lorsqu'elle les a mis dans sa poche, à mesure qu'elle les pond; car c'est l'expression la plus convenable, des embrions non développés ne pouvant être comparés qu'à des «rufs».

F I N.

---

TABLE  
DES MATIERES  
du second volume.

---

**L'AUTEUR** part de Williamsburg. Il passe dans l'endroit où l'arrière-garde du Lord Cornwallis avoit été attaquée avec succès l'année précédente par l'avant garde de M. le Marquis de la Fayette, Page 2 & suivantes.

Avant de partir de Mewkent-court-houfe, il trouve & observe longtems un oiseau-moqueur, Page 6

Auberge de Hanover-court houfe. Comment cette auberge est disposée pour recevoir les habitans du pays qui viennent à la Cour des Sessions, Page 10

L'Auteur arrive à Offly, Domicile du Général Nelson. Détails sur ce Général & sur sa famille. Il trouve à Offly le Secrétaire Nelson, oncle du Général. Il fait l'éloge de ce vieillard, & raconte comment il s'est trouvé assiégé par ses propres fils, & comment sa belle maison d'York a été détruite pendant le siège, Page 19 & suiv.

Départ d'Offly. L'Auteurs'arrête à l'auberge de M. Willis.

Il trouve beaucoup de gens rassemblés pour voir un combat de coqs. Il est témoin de ce combat. Stupide enthousiasme des Virginiens pour ce genre de spectacle,

Pages 24, 25 & 26.

L'Auteur s'arrête un moment à Louisa-court-house, pour y voir l'Aubergiste, qui est aussi extraordinaire par son énorme grosseur, que par la vie qu'il mène, P. 26 & 27.

Auberge de M. Boswel; il a eu de la même femme 14 enfans, dont aucun n'a atteint l'âge de 2 ans, P. 28 & 29.

Rencontre d'un habitant de la Caroline, dont la demeure est aux sources de la rivière du Catabaw. Détails sur ce pays,

Pages 30 & 31.

Arrivée à Monticello. Description de cette maison. Portrait de M. Jefferson,

Page 33 & suiv.

L'Auteur va dîner à Charlotte-ville chez M. le Marquis de la Rouerie, Colonel d'une légion américaine. Loup privé. Observations sur cet animal,

Page 37 & suiv.

Observations sur une espèce de cerf que M. Jefferson nourrit dans son parc,

Page 40 & suiv.

Observations communiquées à l'Auteur par M. Jefferson sur les vents qui régnent en Virginie, Page 42 & suiv.

Départ de Monticello. Auberge de M. Macdonald. Réflexions sur l'acception qu'on doit donner au mot *peuple* en Amérique,

Page 46 & suivantes.

Rencontre d'un Rifleman, ou Chasseur. L'Auteur le questionne sur le combat de Cowpens, où le Rifleman s'est trouvé. Récit intéressant de ce combat, P. 49 & suiv.

Passage du gap ou du col de Rock-fish. L'Auteur y tue un oiseau qu'on appelle *faisan* en Virginie, & qu'il croit être une véritable gelinotte. Description de cet oiseau. Maniere dont les habitans du pays s'y prennent pour le tuer, Pages 57 & 58

Auberge de Madame Tease, Page 60

L'Auteur s'arrête chez un Meunier qui a été blessé de plusieurs coups à la bataille de Guilford, & qui lui montre un morceau de son crâne, Page 63 & suiv.

Son arrivée à Praxton's-tavern. Comment il passe une des branches de la Fluvanna, Page 65 & suiv.

L'Auteur se met en marche pour aller au Pont-Naturel. Rencontre qu'il fait d'un Aubergiste nommé *Grisby*. Comment celui-ci le conduit sur le Pont, sans qu'il s'en aperçoive. Description de ce Pont, P. 68 & suiv.

L'Auteur va coucher chez M. Grisby. Excellens procédés de cet Américain. Rencontre qu'il fait chez lui d'un jeune homme & d'une jeune femme qui vont s'établir dans le pays de Kentucky, Page 74 & suiv.

Départ de l'auberge de M. Grisby. L'Auteur, en arrivant à Greenly-ferry, tue un animal extraordinaire, qu'il

reconnoît être le monax, ou la marmote américaine.

Description de cet animal., Page 82

Il passe le Gap. Ses chiens sont lever cinq dindons sauvages, Pages 85 & 86

Il s'arrête pendant une heure chez un Planteur appelé M. Lambert. Il va loger chez un Capitaine appelé Muller. Rencontre qu'il fait dans cette maison d'un vieillard qui avoit été à moitié dévoré par une chienne, Page 87 & suivantes,

Il voyage le lendemain avec un autre Capitaine, qui tient une auberge à New-London. Il s'arrête dans cette ville pour déjeuner chez lui. Description de New-London, page 89 & suiv.

Il couche chez un particulier appelé Hunter, qui loge quelquefois les voyageurs, sans pourtant tenir auberge. Commodité de cet usage dans les pays où les chemins ne sont pas fréquentés, Page 91

Auberge d'Hodnett. L'Aubergiste est un émigrant écossais. Il montre à l'Auteur un cartouche où ses armoiries sont représentées, Pages 93 & 94

L'Auteur s'arrête à Cumberland-court-house. On y tient une assemblée; de quelle manière les affaires y sont traitées, P. 95

Il s'arrête encore dans la maison d'un Maréchal, où il trouve plusieurs personnes très belles & très bien mises.

Reflexions sur la beauté chez les différens peuples & à différens âges, Page 97 & suiv.

Il arrive à Petersburg. Auberge tenue par Madame Spencer & par sa fille Miss Saunders. L'une & l'autre commencent par lui en imposer par leur extérieur & par leur maintien; mais il les trouve très aimables, & se félicite d'être logé chez elle. Miss Saunders joue du clavecin & de la guitarre, Pages 101 102

Magasins de tabacs. Police du pays, relativement à ces magasins. *Recepissés* qu'on y donne & qui tiennent lieu de monnoie, Pages 103 & 104

Viste à Madame Bowling. Sa belle fille est descendante de la Princesse sauvage Pocahunta. Digression sur Pocahunta, Page 107 & suiv.

L'Auteur va voir la belle maison de campagne de M. Bannister. Rencontre qu'il y fait d'un Général de milice carolinien, appelé M. *Bull*. Histoire de ce Général, Page 114 & suiv.

Départ de Pétersburg. Observations sur le commerce de cette ville, Page 117 & suiv.

L'Auteur arrive à Richemond. Description de cette ville. Chereté des denrées, & sur-tout des auberges, Page 118 & suiv.

Conversation avec le Gouverneur Harrisson. Anecdote



DES MATIERES. 245

Intéressante sur les commencemens de la révolution.

Page 122 & suiv.

L'Auteur arrive à West-over, belle maison de campagne appartenante à Madame Bird. Détails sur Madame Bird & sa famille. Il va diner chez M. Meab. Caractere & philosophie de cet Américain,

Page 128 & suiv.

Pêche de l'esturgeon. Observations sur l'oiseau-mouche,

Page 131 & suiv.

Retour à Williamsburg. Largeur extraordinaire de la creek appellée *Chikahomini*,

Page 134

Observations générales sur la Virginie, sur le caractère du peuple qui l'habite; sur l'esclavage, &c. P. 135 & suiv.

VOYAGE dans le New-Hampshire & la Haute Pensylvanie.

L'Auteur part de Hartford. Lieux principaux par lesquels il passe. Auberge de Kindall, de Chandler & de Baron. Élégance des meubles qu'il trouve dans cette derriere,

Page 160 & suiv.

Belles prairies qu'il trouve en son chemin. Valeur des terres & des denrées,

Page 161

L'Auteur arrive à Concorde. Description du pays. Anecdote sur les combats de Concorde & de Lexington,

Page 163 & suivantes.

**Chemin de Concorde à Haver-hill. Commerce de cette dernière ville,** Pages 171 & 172

**Chemin de Haver-hill à Portsmouth. L'Auteur s'arrête à Exeter. Beauté du pays qui est entre ces deux villes,** Pages 172 & 173

**Arrivée à Portsmouth. il entre dans une église pendant le sermon. Comparaison remarquable que fait le Prédicateur,** Page 174

**L'Auteur descend la rivière pour aller à bord de l'*Auguste*. Description du port & des fortifications qui le défendent. Accident causé par le tonnerre à bord de l'*Auguste*** Pages 175 & 176

**Viste à différens particuliers, & entr'autres au Colonel Langhedon. Action généreuse de ce Colonel. Réponse sensée que lui fait son nègre,** Pag. 177 & 178

**Départ de Portsmouth. Observations sur cette ville & sur le New-Hampshire en général. Prix excessif de certaines denrées,** Page 180 & suiv.

**L'Auteur arrive à New-Berry. M. Tracy l'invite à souper dans sa maison de campagne. Description de cette maison. Vicissitudes extraordinaires de la fortune de M. Tracy. Son Patriotisme. Gêne qu'il éprouve dans son commerce,** Page 185 & suiv.

**Départ de New-Berry. L'Auteur s'arrête à Ipswich. Il est**

étonné de la population qu'il y voit. Causes de cette population, Page 191 & suiv.

Il arrive à Salem. Description de cette ville & de son port, Page 196 & suiv.

Chemin de Salem à Boston. Ferry de Winifsimmi. Arrivée à Boston, Pages 196 & 197

Bal d'association semblable à celui de Philadelphie, *idem*.

L'Auteur va dîner à bord du *Souverain*. Il y trouve un jeune homme que M. le Commandant de Glandeves a pris sur son bord pour le mettre à portée d'apprendre le françois. Réflexions sur l'avantage de parler la langue du pays où l'on fait la guerre. Idée qu'ont eu les Américains de changer celle de leur pays, Page 200 & suiv.

L'Auteur, en allant à Cambridge, passe sur le champ de bataille de Bunker's-hille, & traverse l'ancien camp retranché de Cambridge. Description de ce camp & du champ de bataille, Page 206 & suiv.

Digression sur la manœuvre savante du Général Washington, lorsqu'il s'empara des hauteurs de Dorchester, Page 211

Détails sur l'Université de Cambridge P. 214 & suiv.

Éloge du Docteur Cooper, Page 217 & suiv.

Club où l'Auteur passe la soirée. Quelles sont les loix de ce Club, Page 220

**L'Auteur soupe chez M. Baudouin. On le fait jouer au  
whisk, mais on ne joue pas d'argent, cette regle ayant  
été établie volontairement dans la société depuis le  
commencement de la guerre,** Pages 222 & 223

**Éloge de M. le Marquis de Vaudreuil & de la bonne dis-  
cipline qui a régné dans son escadre pendant tout le  
tems qu'elle a été en relâche à Boston. Observations  
sur cette ville. Taxe énorme que les besoins de la  
guerre ont obligé de lever sur le commerce,** Pag. 225

**Départ de Boston. L'Auteur rejoint les troupes à Provi-  
dence,** Page 227

**Route de Providence à New-Borough. Amélioration qu'il  
trouve par-tout sur ce chemin, qu'il avoit fait deux ans  
auparavant, & particulièrement à Washington,** P. 230

**Aventure malheureuse de deux femmes qu'il rencontre  
dans l'auberge de Moor-house,** P. 232 & 233

**Arrivée à New-Borough. Il prend congé du Général  
Washington,** P. 234

**Description des barraques dans lesquelles l'armée améri-  
caine passe l'hiver,** P. 236 & 237

**Il loge chez M. Smith, chez qui il avoit logé deux ans  
auparavant, lorsqu'il étoit établi à Cockeat. Prix que  
donnoit M. Smith pour le bail de sa maison,** P. 238

**Auberge de M. Beard. Motifs qui l'ont engagé à former  
un nouvel établissement,** P. 239

L'Auteur arrive à Suffex. Rencontre heureuse qu'il y fait  
de M. Poops, P. 240

Établissement des Freres Moraves, connu sous le nom  
de *Moravian-mill*. Description d'un moulin à scie.  
Description de l'église des Moraves. Trait plaisant d'un  
Ministre Presbytérien, rapporté par l'Auteur,  
P. 244 & suivantes.

L'Auteur va loger chez M. Poops. Bonne réception qu'on  
lui fait. Détail sur l'état d'homme de loi ou d'Avocat.  
Ce qu'on paie pour les frais des protès, P. 243 & suiv.

Route de la maison de M. Poops à Easton. Description du  
pays. Gap, ou passage qu'on découvre dans les mon-  
tagnes. Auberge d'un autre M. Smith. Celui-ci est  
Avocat. Il a eu en pension chez lui un jeune Anglois  
né à la Dominique, qui est venu sur le continent pour  
étudier le droit, P. 248 & 249

Arrivée à Bethléem. Description d'une espece de coq de  
bruyeres, que les Américains appellent *growse*,  
Pag. 251 & 252

L'Auteur visite les établissemens des Moraves. Maison des  
femmes célibataires. Maison des hommes célibataires.  
Police qui regne dans ces maisons. Entretien avec un  
Frere Morave. Régime de cette société, P. 253 & suiv.

Arrivée de l'Auteur à Philadelphie, Page 256

LETTRE DE M. LE MARQUIS DE CHASTELLUX  
à M. Madisson.

Objet de cette Lettre. Avant d'examiner quel est le progrès que les sciences & les arts doivent faire en Amérique, & quelle est l'influence que ces progrès doivent exercer sur les mœurs & sur les opinions, l'Auteur se permet quelques réflexions sur la constitution politique des différens États qui forment l'association, & sur l'esprit de leur gouvernement, Page 261 & suiv.

Il observe que les époques les plus brillantes pour les beaux-arts, sont celles où les fortunes ont été plus inégalement partagées: mais comme il ne s'agit dans le cas présent, ni de les créer, ni de les restorer, mais seulement de les conserver & de les faire fleurir; on ne peut tirer aucune mauvaise conséquence pour l'Amérique de cette observation, Page 275

Avantage des grandes villes pour les beaux-arts. Inconvéniens des grandes villes pour le maintien de la constitution. Comment concilier ces deux objets, P. 276 & suiv.

Comment l'Auteur envisage le luxe. Danger des modes étrangères. Comment y remédier, Pag. 279 & suiv.

Quels sont les meilleurs moyens d'encourager les beaux-arts en Amérique, & comment on peut les faire conspirer à maintenir l'esprit public, Page 286 & suiv.

Des sciences, & quelles sont celles que l'Amérique doit

particulièrement cultiver. Avantages & inconvéniens  
des Académies. Ces derniers doivent être compensés  
par les prix qu'elles proposent, Page 295 & suiv.

De la morale. Elle doit naître de la législation, P. 296

De la religion. L'Auteur s'abstient de parler des dogmes,  
mais il observe que la sévérité avec laquelle le Dimanche  
est observé, impose de trop grandes privations, & qu'en  
interdisant tout plaisir innocent, elle expose à en cher-  
cher d'autres, Page 297 & suivantes.

DESCRIPTION du Pont-Naturel, P. 303 & suiv.

*Fin de la Table du second Volume.*

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637  
U.S.A.  
TEL. 773-936-5000  
FAX 773-936-5000  
WWW.CHICAGO.EDU

UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY





L



PLAN GÉOMÉTRAL DU PONT



ETRAL DU PONT NATUREL

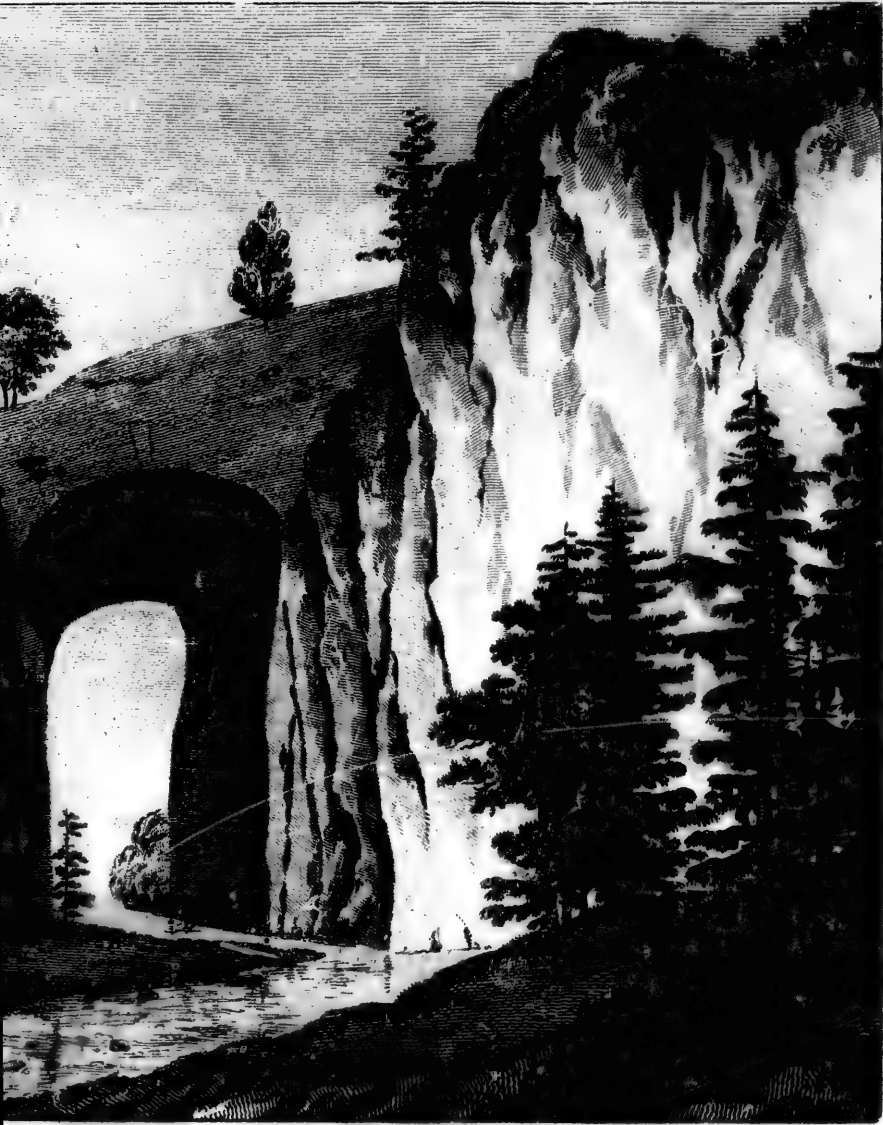


*Tom. II. Pl. II.*





PERSPECTIVE PRISE DU POINT



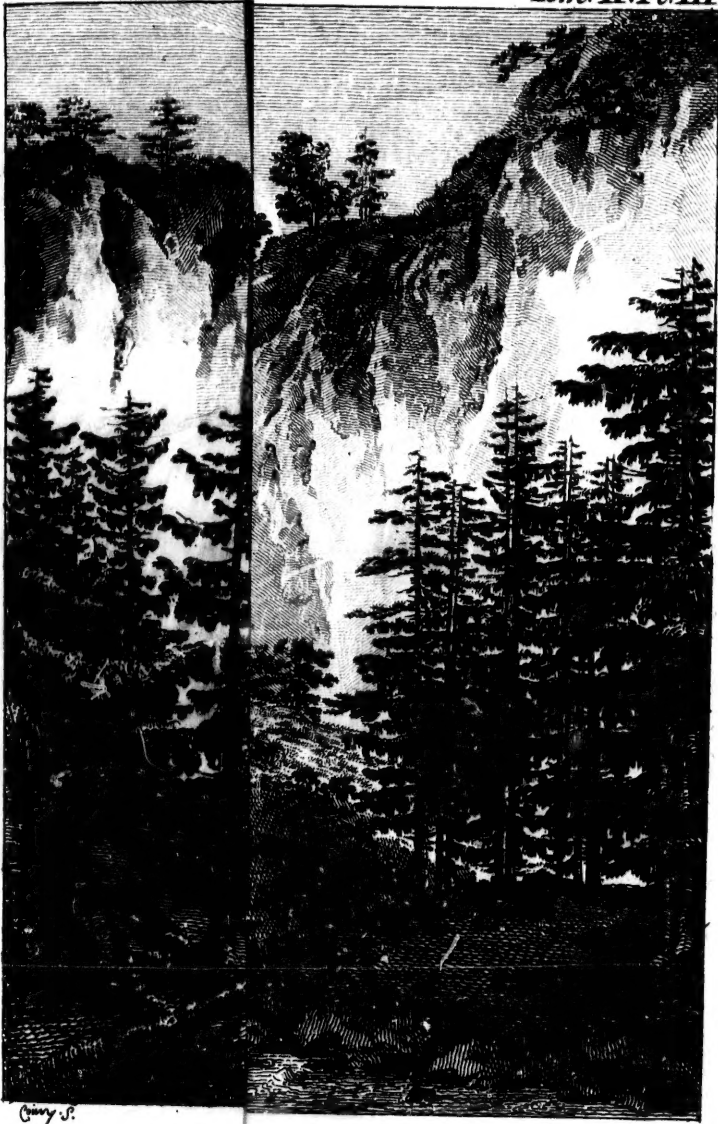
PRISE DU POINT A.



Copy 2.



*Tom. II. Pl. III.*



*Gary J.*



Curry J.

PERSPECTIVE PRISE DU POI



VE PRISE DU POINT B.